Histoire comique de Francion / Charles Sorel ; réimprimée sur l'exemplaire unique de l'édition originale (1623) et sur [...]

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

{BnF

gallica
BIBLIOTHÈQUE
NUMÉRIQUE

Sorel, Charles (1582?-1674),Roy, Émile (1856-1929). Histoire comique de Francion / Charles Sorel ; réimprimée sur l'exemplaire unique de l'édition originale (1623) et sur les éditions de 1626 et 1633, et précédée d'une introduction, par Émile Roy.... 1924-1931.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF.Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :
*La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
*La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

Cliquer ici pour accéder aux tarifs et à la licence

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

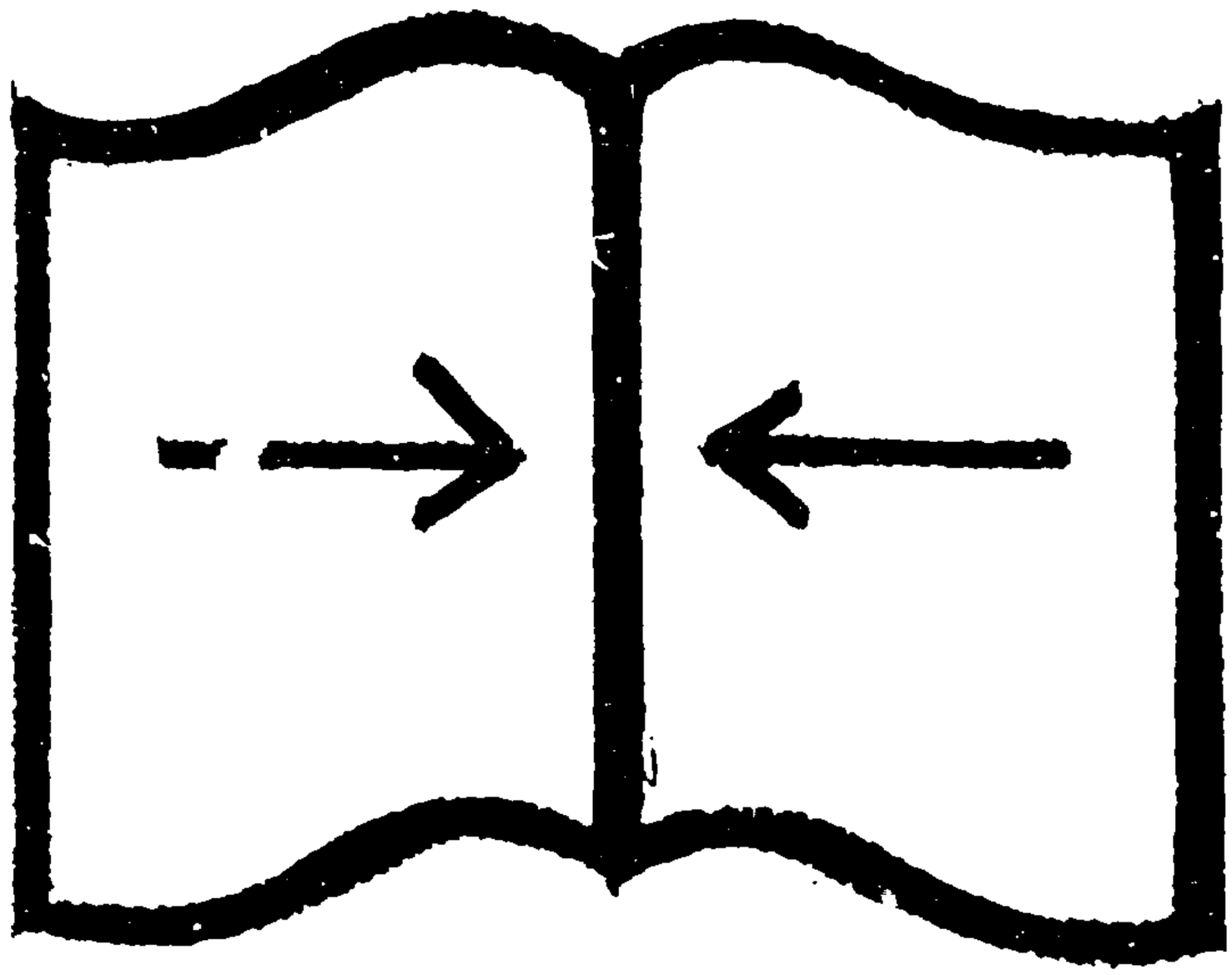
*des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
*des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

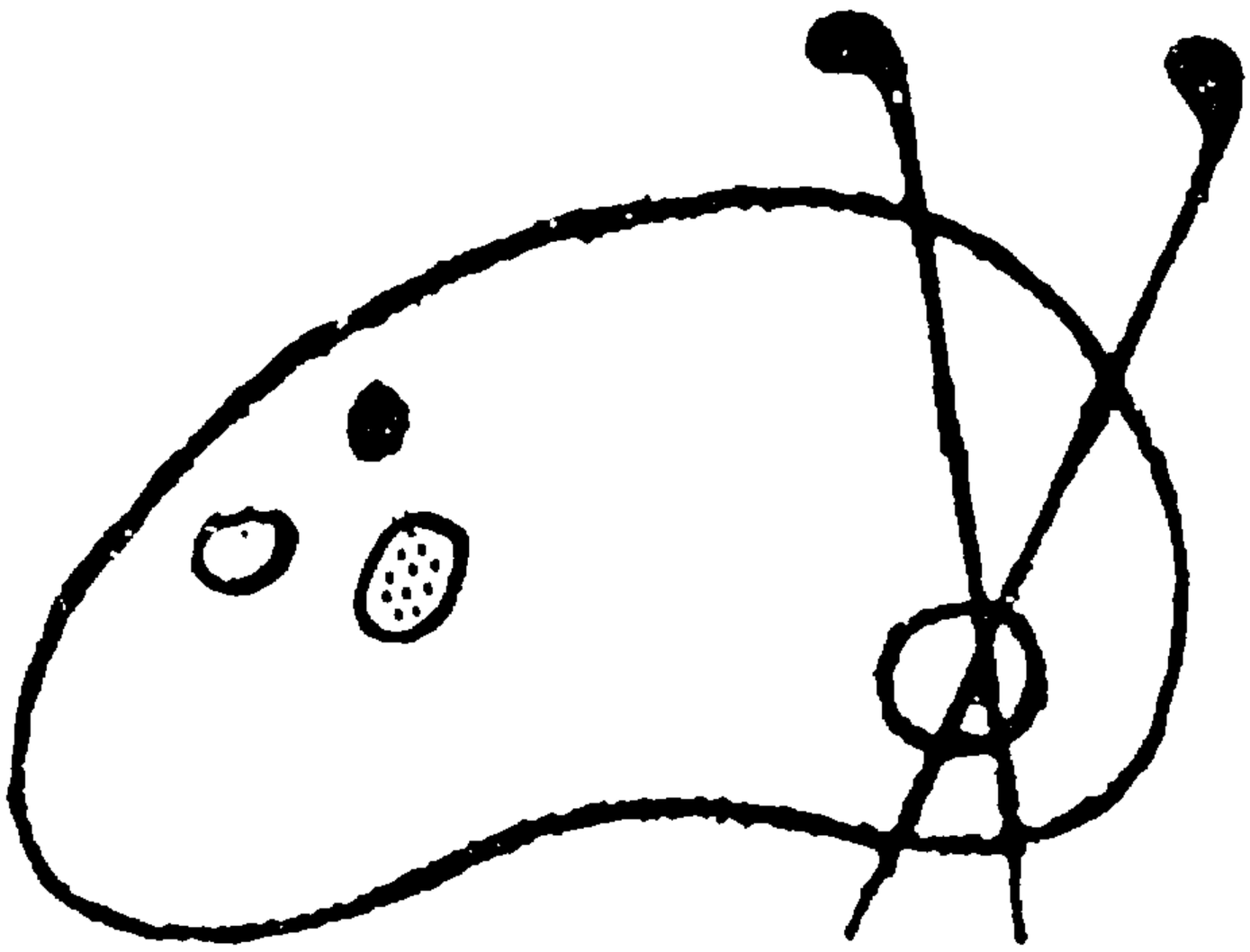
7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter reutilisation@bnf.fr.



RELIURE SERREE
Absence de marges
intérieures

VALABLE POUR TOUT OU PARTIE DU
DOCUMENT REPRODUIT

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France



Début d'une série de documents
en couleur

SOCIÉTÉ DES TEXTES FRANÇAIS MODERNES

CHARLES SOREL

HISTOIRE COMIQUE DE FRANCION

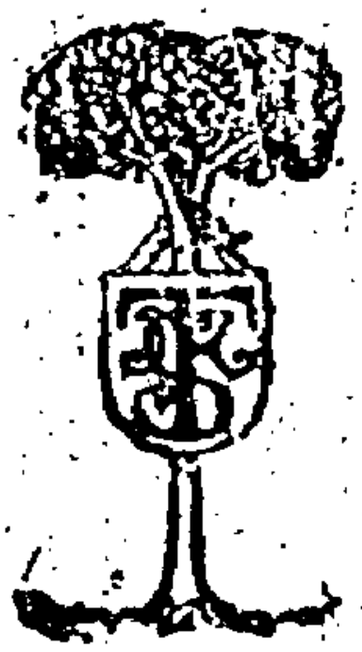
RÉIMPRIMÉE

SUR L'EXEMPLAIRE UNIQUE DE L'ÉDITION ORIGINALE (1623)
ET SUR LES ÉDITIONS DE 1626 ET 1633
ET PRÉCÉDÉE D'UNE INTRODUCTION

PAR

ÉMILE ROY

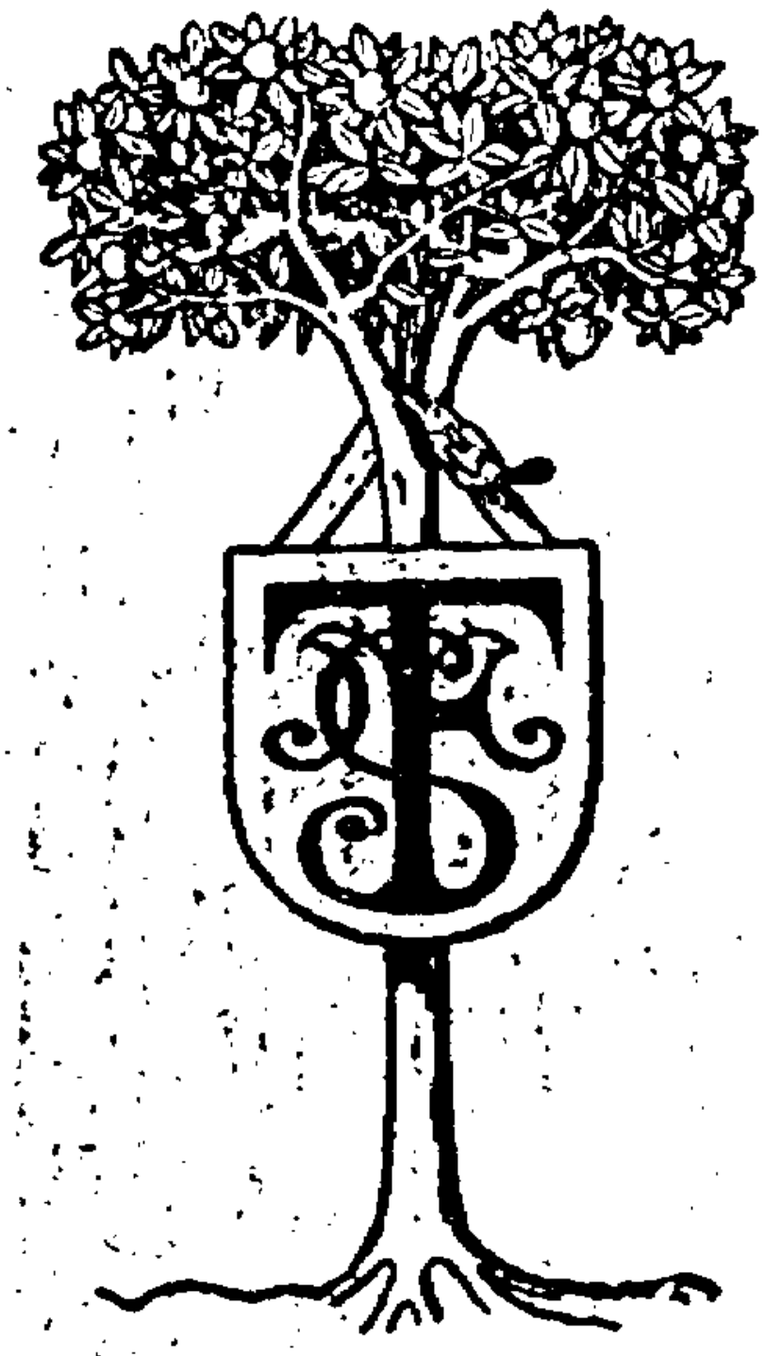
III



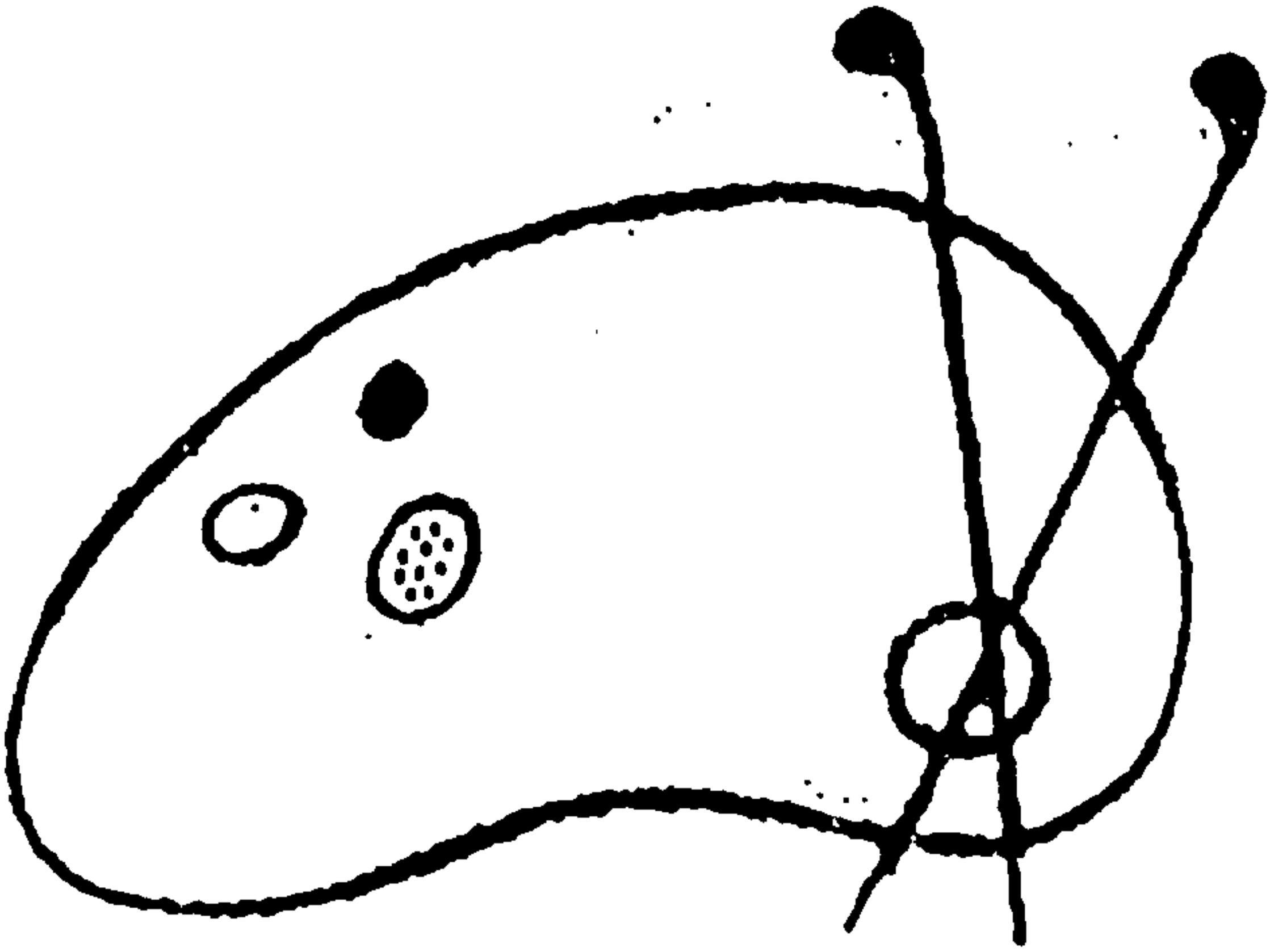
PARIS
LIBRAIRIE HACHETTE
79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

1928

25 fr.



MACON, PROTAT FRÈRES, IMPRIMEURS. MCMXXVIII.



Fin d'une série de documents
en couleur

HISTOIRE COMIQUE
DE
FRANCION
III

1983
21 JANV 1929
DÉPOT LÉGAL
A 6825
8° Y2
69747
(3)

Il a été tiré de cet ouvrage cent exemplaires sur papier Van Gelder.

Tous ces exemplaires sont numérotés et parafés par le Secrétaire général de la Société.

SOCIÉTÉ DES TEXTES FRANÇAIS MODERNES

CHARLES SOREL

HISTOIRE COMIQUE DE FRANCION

RÉIMPRIMÉE

SUR L'EXEMPLAIRE UNIQUE DE L'ÉDITION ORIGINALE (1623)
ET SUR LES ÉDITIONS DE 1626 ET 1633
ET PRÉCÉDÉE D'UNE INTRODUCTION

PAR

ÉMILE ROY

III

PARIS
LIBRAIRIE HACHETTE
79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

1928

LE SEPTIESME LIVRE
DE L'HISTOIRE COMIQUE DE FRANCION

Francion fust donc contraint de permettre que le valet de chambre l'habillast d'un riche vestement a l'antique qu'il luy avoit apporté; il s'enquit pourquoy il ne le vestoit point a la Françoise, et n'eust point d'autre responce sinon qu'il obeïssoit au commandement de son Seigneur. Le Maistre d'Hostel luy ayant dit encore quelque temps après, qu'assurément Raymond avoit envie de l'oster du [770] monde, il dit qu'il croioit donc qu'avec les habits de theatre qu'il luy envoyoit, il luy vouloit faire joüer

Titre B, C : LE HUITIESME [1] LIVRE DE L'HISTOIRE COMIQUE DE FRANCION.

1-2. C : Les avantures que Francion a couruës en sa plus basse jeunesse, et celles qu'il a euës, ont esté mises dans les livres precedens où je l'ay tousjours faict parler de la sorte qu'il les a racontées. Il est temps que son Historien parle luy mesme et dise le reste tout d'une suite. Je le veux faire aussi, sans me soucier de qui que ce soit, puisque je l'ay entrepris, et il suffit que je donne là dessus un advertissement particulier. C'est que je n'ay point trouvé de remede plus aisé... *Pour la suite de ce Préambule du Livre VIII dans l'édition C, voir au tome I, depuis la page XI jusqu'à la ligne 14 de la page XV (et notes critiques)*, L'ADVERTISSEMENT D'IMPORTANCE AUX LECTEURS *que l'édition B avait placé à la suite du Livre XI. — Dans l'édition C, ce Préambule du Livre VIII se termine ainsi que suit :* ... de croire que je n'ay point commis de fautes qui me puissent faire rougir. Que si l'on ne laisse pas de me reprendre, c'est bien perdre son temps de vouloir critiquer celui qui est le Critique des autres. C'est vouloir user ses dents contre une lime. Que l'on quitte donc cette mauvaise humeur et que l'on me laisse retourner à mes Narrations agreables.

Il nous faut sçavoir que Francion fut contraint de permettre que le valet de chambre de Raymond l'habillast

1. B : Fraucion fut donc — 4. B : n'eut point — 7. B : asseurement — 8. B : qu'il croyoit

1. Le commencement du *Huitiesme Livre* de l'édition de 1626 (B) et celui, sauf le Préambule, de l'édition de 1633 (C) coïncident avec le commencement du *Septiesme Livre* de l'édition de 1623 (A).

une tragedie, où il representeroit le personnage de quelqu'un que l'on avoit mis a mort, le temps passé, et que l'on le tueroit tout a bon[1]. Je ne sçay pas comment il veut faire, reprit le Maistre d'Hostel, car mesme a peine ay je pû sçavoir ce que je vous ay r'apporté fidelement, par une compassion charitable, afin que vous vous preparіez a sortir de ce monde; au reste vous ne vous devriez gausser[2] comme vous faites, Monsieur, car vous estes plus proche de vostre fin que vous ne pensez. Je ne sçaurois quitter mon humeur ordinaire, quelque malheur qui m'avienne, dit Francion, et puis je vous asseure que je ne re [771] doute point un passage auquel je me suis dès long temps resolu, puisque tost ou tard il le faut franchir. Je ne me fasche que de ce que l'on me veut faire mourir en coquin. Si mon Roy par permission divine, sçait des nouvelles de ceste meschanceté, il ne la lairra pas impunie. Comme il finissoit ce discours, l'on luy mit allentour du col une chaisne de diamants, et un chappeau sur la teste, dont le cordon estoit encore de pierreries d'une extreme valeur. Je pense, dit il, que l'on veut observer la coustume des anciens Romains, qui entouroient de belles guirlandes, et d'autres ornemens, les victimes qu'ils alloient sacrifier. Vous m'entourez de riches parures pour me conduire a la mort, qu'ay-je affaire de tout [772] cet attirail? Estant tout accommodé[3],

2. B : au temps passé — 4-5. B : a peine ay je pû apprendre le peu que j'en sçay que je vous ay rapporté fidellement — 7-8. B : vous ne vous devriez pas gausser — 19-20. B : estoit aussi de pierreries de beaucoup de valeur — 22-23. B : entouroient de belles guirlandes les victimes — 23-24. B : Vous me mettez ces riches ornemens pour

---

1. *Tout de bon*. OUDIN, p. 545 : idiotisme, entierement.
2. *Se gausser, gausser*. FURETIÈRE : Railler.
3. *Accommodé*. FURETIÈRE : On le dit des choses qui regardent l'ornement de la personne. Cette femme est toûjours deux heures à s'accommoder, c'est-à-dire à s'ajuster et à se parer.

l'on luy dit qu'il faloit qu'il allast où on le meneroit. Il s'y accorda, se deliberant d'empoigner la premiere chose de defense qu'il trouverroit, pour resister a ceux qui viendroient pour luy faire quelque mal : car il n'avoit pas envie de se laisser mettre a mort, sans donner auparavant beaucoup de tesmoignages d'une insigne valeur.

En ceste resolution il sortit de sa chambre, avec un visage aussi peu esmeu, que s'il eust esté a un banquet. Je ne pense pas que Socrate estant en une pareille affaire eust l'ame de beaucoup plus constante. Il passa avec ses conducteurs, par dedans des galeries et des chambres, et presta l'oreille pour ouyr un air, qu'il avoit com [773] posé autrefois, et que l'on chantoit en un lieu prochain ; il y avoit ainsi a la reprise,

La jeune Belize est pourveuë
D'un merveilleux nombre d'appas,
Mais bien que Francion l'ayt veuë,
Je pense qu'il ne mourra pas.

Cela luy fut un bon presage, et luy ayant fait juger que son trespas n'estoit pas si prochain, il songea a la voix qui l'avoit chanté, et luy fut avis qu'il en avoit souvent entendu une pareille en sa vie : mais il ne pouvoit se souvenir en quel endroit. Enfin voicy Collinet, le fou de Clerante, qui vient encore en chantant au devant de luy, et luy accolle la cuisse [1], avec des tesmoignages d'affection nompareils ; mon bon Maistre, dit il, où avez vous tousjours esté ? il y a long temps que je vous cher [774] che,

3. B : trouveroit — 3-4. B : viendroient luy faire — 6. B : d'une insigne vaillance. — 13. B : autrefois, lequel on chantoit — 16. C : D'une beauté pleine d'appas — 18. C : n'en mourra — 21. B : qu'il avoit ouy chanter, C : qu'il avoit ouye, — 22. B : une pareille, mais

1. *Accoller*. FURETIÈRE : Accoller la cuisse, accoller la botte, signifie saluer quelqu'un avec grande soumission, avec respect, comme quand on saluë un homme qui descend de cheval, ce qui est une marque d'infériorité.

il faut desormais que nous nous resjouïssions ensemble. Francion fort estonné, qui avoit amené là Collinet, le fit retirer modestement, sans rire d'aucunes de ses bouffonneries, et luy dit qu'il parleroit une autrefois a luy. Estant arrivé a la porte de la grande salle, il vit au dessus un cartouge [1] entouré de chappeaux [2] de fleurs, pour y lire ces paroles, que l'on y avoit escrittes en lettres d'or :

Que personne ne preune la hardiesse d'entrer icy,
s'il n'a l'ame veritablement genereuse,
s'il ne renonce aux opinions du vulgaire,
et s'il n'ayme les plaisirs d'Amour.

Francion entre, estant bien asseuré qu'il luy estoit permis, et trouve quatre gentils-hommes et cinq Demoiselles, assises sur des chaises en un coing, sans re [775] muer non plus que des statuës. Enfin une Damoiselle ouvre la bouche, et luy recommande gravement de se reposer sur un placet [3], que l'on luy apporte. Hé bien, mon amy, luy dit elle, vous avez offencé Raymond : nous sommes icy pour faire vostre procéz. Je desirerois bien (dit Francion, qui s'esmerveilloit de ces procedures extraordinaires) que l'on m'eust dit quel crime j'ay commis. Vous faites sem-

6. B : un cartouche — 6. B : de fleurs et y lut ces paroles — 7. B : escrites — 11. B : les plaisirs de l'Amour. — 12. B : que cela luy est permis — 14. C : assis — 15-16. B : une Damoiselle commence a parler, et luy commande

---

1. *Cartouche.* Furetière : Féminin, masculin. Selon les ouvriers, mais dans le langage ordinaire on le fait féminin. C'est un rouleau de carte, ou sa représentation, dont la sculpture et la gravure font divers ornemens, au milieu duquel on met quelque inscription ou devise.

2. *Chapeau.* Huguet, p. 71 : Chapeau signifie aussi couronne de fleurs qu'on met sur la tête dans quelque rejouissance, dans quelque fête solennelle : « Notre bergere se prosterna devant l'autel de la deesse, puis lui mit au bras un Chapeau de fleurs qu'elle venoit de cueillir... » La Fontaine, *Psyché*, 2.

3. *Placet.* Furetière : Tabouret, petit siège de femme ou d'enfant qui n'a ni bras ni dossier.

blant de l'ignorer, repartit un des gentils-hommes, l'on ne vous en veut point parler du tout.

Apres cela, les neuf juges discoururent ensemble, comme pour adviser quelle sentence ils donneroient, et la Damoiselle qui avoit parlé la premiere, prononça ainsi, s'estant remise en sa place [776]. Ayans consideré les offences que Francion Marquis de la Porte a commises contre Raymond, qui le traittoit le mieux qu'il luy estoit possible : Nous ordonnons qu'il sera mis entre les mains de la plus rigoureuse Dame de la terre afin d'estre puny comme il le merite.

Ce jugement prononcé, Laurette sortit d'un cabinet, et l'on donna Francion a sa mercy. Jamais homme n'eust plus d'estonnement, il ne sçavoit s'il devoit se resjouïr ou s'attrister. Raymond entre incontinent, qui tire son esprit de confusion en le venant embrasser, et lui disant, mon cher amy, c'est maintenant que je vous donneray des temoignages de l'affection que je vous porte, en vous faisant jouïr de toutes les de[777]lices dont je me pourray aviser ; j'ay envoyé querir vostre Laurette, afin que si vous l'aymez encore, sa presence vous apporte de la joye, et qui plus est, j'ay fait venir ici ces cinq Damoiselles, dont l'une est mon Heleine, afin que vous ayez a chc ir : ces quatre gentils-hommes cy, sont les plus braves qui soient en ce pays, et les plus dignes de vostre compagnie. L'un est le Seigneur Dorini Italien, dont je vous ay desja parlé. Il faut que nous facions tous ensemble une merveilleuse chere[1], l'inimitié que j'ay tesmoigné de

5-6. C : prononça, s'estant remise — 7-8. B : que Francion, le plus ingrat et le plus perfide Chevalier qui jamais chercha les avantures, a commises — 13. B : n'eut — 17. B : Mon cher — 23. B : Helene — 24. B : Ces quatre — 27. B : deja parlé, et pour les autres vous les cognoistrez assez. Il faut que nous fassions — 28. B : la haine que j'ay tesmoigné

1. *Chère*. FURETIÈRE : Se dit des repas qu'on donne à ses hôtes

vous porter, n'a esté que pour vous rendre maintenant plus savoureux les fruits de l'amitié que j'ay pour vous. J'avois tant de bonne opinion de la constance de vostre âme, que je sçavois bien [778] que les asseurances que l'on vous donneroit de vostre mort, ne vous causeroient point de maladies.

D'ailleurs j'estois contraint de ce faire, pour m'exempter de vous aller veoir, et vous faire tenir encore au lict, afin que j'eusse la commodité d'apprester a votre desceu[1] ce qui m'est necessaire, pour essayer de vous faire passer quelque temps a une joye parfaite.

Francion luy respondit, qu'il s'estoit bien tousjours douté qu'il n'avoit pas tant de mauvaise volonté pour luy, que l'on luy disoit, et là dessus, ils se firent des complimens pour s'asseurer d'une eternelle affection, l'un envers l'autre. Francion ne s'estonna pas d'estre vestu comme il estoit, [779] parce que Raymond, et les

8. B : voir — 11. B : en une joye — 16. C. l'un envers l'autre. Voilà ce qui se passa entre Raymond et Francion, et en effet Raymond avoit raison de promettre qu'ils feroient une terrible chere, car il ne s'en voit guere de semblable a celle qu'il s'estoit proposée, et mesme leur desbauche fut encore plus grande qu'il ne s'estoit imaginé. C'est pourquoy, ô vous filles et garçons qui avez encore vostre pudeur virginalle, je vous advertis de bonne heure de ne point passer plus outre, ou de sauter par dessus ce livre cy qui va reciter des choses que vous n'avez pas accoustumé d'entendre. L'on me dira que je les devois rétrancher ; mais sçachez que l'Histoire seroit imparfaite sans cela, car en ce qui est des livres Satiriques comme celuy cy, il en est de mesme que du corps des hommes qui sont le but de la haine et de la mocquerie quand ils sont chastrez. J'ay desja fait cognoistre qu'ayant entrepris de blasmer tous les vices des hommes et de me mocquer de leurs sottises, il falloit escrire beaucoup de choses en leur naifveté, afin de les rendre ridicules par elles mesmes, Il n'y a rien pourtant de si estrange que les mondains n'en disent beaucoup d'avantage. C'est pourquoy nous passerons outre a tout hazard et nous considererons que tout cela se fait sans aucun mauvais dessein et pour passer gayement quelques heures.

Nous disions donc que Francion ne s'estonna point d'estre

1. *A vostre desceu*. FURETIÈRE : En vous trompant adroitement.

autres gentils-hommes l'estoient presque de pareille sorte. Les Dames mesmes qui n'estoient vestues qu'a la legere, et a l'ordinaire, furent menées dans une chambre où l'on leur avoit aussi appresté des vestemens a l'antique. Agathe vint alors faire la reverence a Francion, a qui elle conta qu'elle avoit esté au Chasteau de Valentin, luy faire accroire qu'elle vouloit mener sa Niepce en pelerinage, a un lieu de devotion, qui est a dix lieuës de là, et que par ce moyen elle l'avoit conduitte chez Raymond selon le complot qu'elle avoit fait a la Taverne.

L'on luy dit a ceste heure là, qu'il falloit qu'elle s'allast habiller comme les autres, et ne demandant pas mieux, elle quitta Francion. [780] Un peu apres, elle revint toute transportée d'aise, dire a tous les hommes qu'ils la suivissent vistement : et qu'elle leur montreroit quelque chose de beau. Une des dames estoit sortie de la chambre où estoient toutes les autres, et s'estoit mise dans une qui estoit devant, pour s'y accommoder toute seule avec plus de liberté. Elle n'avoit rien que sa chemise qu'elle osta pour en secouer les puces, et toute nuë comme elle estoit, se mit apres a frotter son corps pour en oster la crasse, et a rogner les ongles de ses pieds. Agathe ouvre tout d'un coup la porte, dont elle avoit la clef, et la pauvrette oyant la voix des hommes qui venoient, chercha quelque chose pour se couvrir, mais Agathe luy escarta ses habil[781]lemens. Elle estoit assise

4. B : des vestemens a l'antique, parce qu'il n'y a rien qui face paroistre les femmes plus belles et plus majestueuses. — 8. B : de devocion a dix lieuës de là — 12-13. ne demandant pas mieux, afin de se voir brave [1] encore une fois en sa vie, elle quitta — 21-22. B : a frotter ses cuisses pour — 23. B : Agathe ouvrit

1. *Brave.* HUGUET, p. 51 : Signifie encore vêtu, paré de beaux habits. Vous voilà brave aujourd'hui ; les femmes veulent estre braves (ACAD.).

sur un lit où il n'y avoit ny ciel ny rideaux : on n'y avoit laissé que la paillasse, et le chevet[1] qu'elle s'avisa de prendre, et le mettre sur sa teste pour se la cacher, de sorte qu'on ne la recogneut point. Estant a la ruelle, elle empoigna un des piliers du dossier de la couche, si bien que l'on ne la voyoit que par le derriere. Chacun se prit a rire a la veuë de ce bel objet, et l'on demanda a Agathe qui estoit ceste Dame ; elle respondit qu'elle n'en diroit rien, puis qu'elle avoit sceu si bien se cacher. Ouy, mais elle ne se cache qu'a la maniere de certains oyseaux qui croyent que tous leurs membres ne peuvent plus estre veus de personnes lors qu'ils ont caché leur teste, dit Raymond. Il n'est pas de mesme [782] d'elle comme de ces oyseaux, repartit Dorini, car l'on les peut recognoistre aux plumes de leurs corps qui se monstrent tousjours, mais pas un de nous ne (la) peut reconnoistre s'il ne l'a veuë autrefois toute nuë. Francion s'approche d'elle, et l'ayant tastée tout par tout, l'embrasse au droit du nombril, et la tire le plus fort qu'il peut, afin qu'ayant quitté sa prise[2], il la puisse retourner par devant pour veoir son visage. Elle se tint si ferme, qu'il y perdit ses peines, et comme elle monstroit en cet estat une paire de fesses des plus grosses, et des mieux nourries du monde, il y eut quelqu'un qui dit avec exclamation : Mon Dieu, quel cul voyla ! Raymond qui l'entendit, luy

2. C : s'advisa — 4. B : recogneust — 6. B : par derriere. — 9-10. B : bien se cacher. Mais, ce dit Raymond, elle ne se cache — 11. B : tous leurs petits membres — 12-13. B : leur teste. Il n'est pas — 16. A : ne les peut B : ne la peut — 18. B : l'embrassa — 19. B : la tira — 19. B : qu'il put — 20. B : il la retournast — 24-25. C : avec exclamation. Ha Messieurs, que voy-je là !

---

1. *Chevet.* FURETIÈRE : Oreiller long et rond rempli de plumes sur lequel on met la tête quand on est couché. On l'appelle autrement traversin.

2. *Quitter sa prise.* FURETIÈRE : Signifie relâcher, abandonner.

repartit incontinent, Hé quoy, avez vous en hor [783] reur une des plus aymables parties qui soit au corps? qu'est ce qu'il y a de laid a vostre advis, et que l'on ne doive pas mettre en veuë de tout le monde? Pardieu le cul n'est rien que les deux extremitez des cuisses conjointes ensemble. Je prends autant de plaisir a le veoir qu'un sein, n'a t'il pas la mesme forme, et si n'est il pas tout aussi plaisant a manier? vous estes bien desgousté ma foy, vous voulez dire, je m'asseure, qu'il y a une bouche qui jette des tres-puantes ordures, je l'advoue, mais je vous dy quant et quant qu'elle n'en jette pas tousjours, et qu'il ne faut que la parfumer un peu, si l'on desire s'en approcher. Il faut que chacun face hommage a ces belles fesses cy, et les aille baiser, vous irez le premier de tous [784]. Ayant dit cecy, il alluma deux flambeaux, et les posa sur deux

2. C : qui soient — 3. B : avis — 4-5. C : de tout le monde. Ce n'est ici autre chose que les deux — 5. C : joinctes ensemble — 6. C : de plaisir a voir cela qu'une autre partie. Il n'y a que l'opinion — 8-14. B : a manier. Il n'y a rien que l'opinion du vulgaire qui l'ait rendu desagreable et l'on seroit bien empesché s'il faloit dire pourquoy. Je m'en rapporte a Charron [1]; il en parle dans sa Sagesse. Ma foy, vous estes bien desgouté, vous voulez dire que je m'asseure qu'il y a icy une bouche qui C : bien desgouté; il faut que chacun y fasse hommage, et vous irez le premier de tous. — 14 *et suiv.* B : le premier de tous. La Chronique scandaleuse adjouste icy que Raymond ayant dit ces paroles y voulut joindre les effects, et que Francion a qui son dessein plaisoit alla faire une harangue a ces belles fesses (C : a ces beaux demi globes), ce qui incita tout le monde a les aller baiser, et que Dorini y allant le dernier, il y eut une vesse (C : un certain vent austral) qui luy vint donner une nazarde. Je ne me veux point amuser a toutes ces particularitez qui n'ont

1. CHARRON, *De la Sagesse*, I, XI : « Nature ne nous a point apprins y avoir des parties honteuses; c'est nous mesmes qui par nostre faute nous nous le disons. » Cf. BAYLE, *Dictionnaire historique*, 1715, t. II, p. 1021, *Eclaircissement sur les obscénités*. — Mêmes déclarations dans un roman ignoble : *Les Avantures satyriques de Florinde*, 1625, que j'avais attribué à tort à Sorel, et qui revendique, lui aussi : « la liberté d'escrire et de nommer les choses par le nom qui leur est proprement donné », à l'exemple des Stoiciens.

escabelles, devant le venerable Cul; puis Francion a qui ce dessein là plaisoit infiniment, ayant fait mettre tout le monde a terre sur un genoüil, s'y mit aussi, et parla de ceste sorte : O cul qui n'as point ton pareil, soit pour l'embonpoint, soit pour ton teint de lys et blanc, reçoy favorablement les honneurs que nous te rendons, et exauce les prieres qu'un chacun te fait, de luy estre secourable lors qu'il frappera a ta porte de devant, et de te remuer avec tant de souplesse que tu luy cause (s) un plaisir des plus parfaits. Ainsi puisse (s) tu estre appelé

pu plaire a chascun, et je ne vous veux pas asseurer non plus que ce que j'ay ouy dire encore il y a quelque temps soit veritable, a sçavoir que Raymond voulut encherir sur ces desbauchez qui pour tesmoigner leur galanterie dedans les cabarets, boivent dedans une savatte où ils jettent du fromage, du suif de chandelle et d'autres honnestes ingrediens, et qu'il envoya querir du vin et le versant le long de l'espine du dos de ce beau corps tout nud, commanda a tous les autres autres de venir boire au bas de la raye comme en un ruisseau. Esloignons nous d'un entretien que l'on estime si sale et imaginons nous seulement, pour ne rien retrancher de la bonne reputation de nos braves Chevaliers qu'ils se contenterent de dire beaucoup de petites joyeusetez sur ces mignardes fesses, et que l'un les appelloit les Princesses et les Reynes de toutes les autres, et l'autre souhaitoit qu'elles ne fussent jamais contrainctes de s'assecir que sur des oreillers bien doux et non point sur des orties. (C : Par notre modestie nous esviterons en quelque sorte la haine des esprits scrupuleux. Aussi ne croy je pas que toutes les joyeusetez qui sont icy les doivent offencer, car la pluspart de ceste Histoire n'estant faite que pour rire, l'on peut avoir la licence de raconter quelques plaisantes avantures qui sont arrivées a des personnes de mauvaise vie, puisqu'il nous est bien permis de prendre du plaisir a leurs despens. Au reste toutes ces desbauches sont tres veritables et je les donne pour telles, de sorte que l'on ne me blasmera pas de les avoir recitées, car ceux qui ont fait un dessein particulier de les condamner par un stile serieux n'en racontent pas moins, et je sçai bien que je ne mets point icy de discours qui ne soient plustost capables de les faire hayr que de les faire aymer, car je proteste que je n'approuve aucunement les actions qui sont contraires a la vertu. C'est pourquoy il faut achever notre Histoire sans crainte. Disons donc qu'apres que nos drosles se furent bien donné du passe-temps de ceste femme qui ne se vouloit pas monstrer, ils voulurent entrer dans la chambre où estoient les autres, mais elles n'ouvrirent pas leurs portes. Voilà pourquoy) B : L'on n'entra point dans la chambre des Dames, qui n'ouvrirent pas leurs portes. Voilà pourquoy l'on ne pût voir celles qui restoient pour sçavoir laquelle c'estoit d'entre elles qui estoit là. Ils s'en retournerent donc tous, sans en avoir

le Prince des culs. Ainsi toute la terre revere ta beauté, et jamais ne sois tu contraint de t'asseoir que sur des [785] oreillers bien doux, non point dessus des orties. Apres qu'il eust parlé en ceste façon [1] chacun alla baiser les fesses a son tour, et Dorini y allant le dernier, il y eut une vesse qui luy vint donner une nasarde [2]. L'on n'entra point dans la chambre des Dames, qui n'ouvrirent pas leurs portes. Voyla pourquoy l'on ne pût veoir celles qui restoient, pour sçavoir a la quelle d'entr'eux c'estoit, qu'ils avoient fait tant d'honneur. Ils s'en retournerent donc, sans en avoir rien sceu apprendre. Francion retrouvant Collinet demanda a Raymond par quelle adventure il estoit venu dans son Chasteau. Ce sont vos gens qui l'ont amené icy du village où vous les aviez laissez, et où je les ay en[786]voyé querir, respondit Raymond. Si est ce qu'il ne partit pas de Paris avecque moy, repliqua Francion ; alors ses gens estant venus pour le saluer, il aprit d'eux que ce fou estant privé de sa veuë qu'il cherissoit davantage que celle de Clerante, avoit tant fait qu'il avoit sceu le chemin qu'il avoit pris en sortant de Paris, et l'avoit suivy a petites journées, tant qu'il les avoit trouvez. Je m'en vay vous conter, dit alors Raymond, le tour qu'il a fait ce matin : ayant veu descendre Heleine de carosse, il s'est mis dedans ceste salle, où il a commencé a se promener majestueusement, comme s'il eut eu ceans bien de l'authorité : comme Heleine est entrée, il luy a dit, en ne faisant que toucher

12. B : advanture — 17. B : Francion. Alors — 24. B : de carrosse — 26. B : authorité. Comme

1. Cette harangue n'est qu'une imitation d'un *Prologue* du comédien Bruscambille sur le même sujet.

2. *Nazarde* ou *nasarde*. FURETIÈRE : Chiquenaude que l'on donne sur le bout du nez.

au bord de son chappeau, bon jour, bon jour [787], Mademoiselle, que demandez vous ? elle luy a respondu avec humilité, qu'elle me demandoit, et suivant sa priere, s'est assise aupres de luy dans une chaire. Leurs discours ont esté de choses communes, où Collinet n'a point tesmoigné qu'il manque de jugement, il s'est enquis de quel lieu venoit Heleine, de quel païs elle estoit, si elle estoit mariée, et combien sa maison avoit de revenu, avec une gravité si grande, qu'Heleine le voyant bien vestu comme il est, le prenoit pour quelque grand personnage, et quoy que d'ordinaire elle soit assez deliberée[1], n'osoit seulement lever les yeux pour le regarder. Il n'a pas pû se tenir si long temps, dans les termes de la modestie et de la raison, il a falu qu'il ayt monstré son naturel. Vous ve[788]nez donc veoir Raymond, luy a t'il dit ? j'en suis bien aise. C'est le meilleur Cousin germain que j'aye, il me fit hier soir souper dès que je fus arrivé, et me fit manger de la meilleure soupe aux poix verds, que je mangeay de ma vie. Jesus, Monsieur, luy a respondu Heleine, vous estes trop genereux pour ne cherir vos parents qu'a cause qu'ils vous font manger de la souppe. Parlons d'autre chose, Mademoiselle, a t'il repliqué, aymez vous bien a estre culbutée, car foy de Prince vous le serez tout maintenant. Ha que vous estes incivil, ç'a t'elle dit, je ne l'eusse jamais jugé. Comment,

2. B ; demandez vous ? Elle — 6. B : qu'il manquast — 11-12. B : quoique Heleine soit assez deliberée, elle n'osoit — 24. B : tout maintenant. Nous procedons quelquefois a la generation et a la propagation du genre, encore que nous ayons la mine de l'aisné des Catons. Ha que vous estes

---

1. *Délibéré*. FURETIÈRE : Hardi, résolu. Ce garçon est un délibéré. On dit aussi d'une femme qu'elle est fort délibérée, lorsqu'elle est plus hardie et plus résolue que le commun des femmes.

vous vous voudriez faire tenir a quatre[1] ? C'est bien envers moy qu'il faut estre farouche, a t'il repris : là dessus il la voulut prendre [789] pour executer son dessein, et elle a commencé a crier si haut, que je suis descendu de ma chambre pour venir a son secours. Elle m'a demandé si je l'avois envoyé querir pour la faire traitter comme une femme la plus desbauchée du monde, et je l'ay r'appaisée en luy disant, quel homme est le Seigneur Collinet. Ne vous souciez point toutefois, brave Marquis, elle ne sera pas tantost si rebelle a nos caresses, ny toutes ses compagnes non plus, car pourveu que l'on y aille d'honeste sorte, l'on les trouvera tousjours de bonne composition ; laissez moy faire, j'ay envie de vous recompenser au centuple de l'argent que je vous ay pris autrefois. Francion l'ayant remercié de sa courtoisie, se mit a parler de Collinet, et dit, [790] qu'il faisoit bien autant d'estime de luy, que d'un tas d'hommes qui se grosioient[2] s'estimans tres sçavants, et avoient plus de folie en leur esprit qu'il n'en avoit au sien. Ce que l'on prend ordinairement pour la plus grande sagesse du monde n'est rien que sottise, erreur et manque de jugement, je le feray veoir lors qu'il en sera besoing. Mesme nous autres, qui croyons avoir bien employé le temps que nous passons a l'amour, aux festins, aux mommeries, nous nous trouverrons a la fin trompez : nous verrons que nous

9-10. B : toutefois, mon brave, elle ne sera — 17. B : qui se glorifioient — 18. tres-sçavans — 20-21. B : du monde, continua t'il, il n'est rien — 23. B : qui croyons quelquefois avoir — 23-24. C : le temps que nous avons passé a

1. *Se faire tenir à qualre.* OUDIN, p. 528 : Se faire prier avec bien de l'instance.

2. *Grossir.* FURETIÈRE : Se dit aussi avec le pronom personnel, pour s'enfler, s'enorgueillir, se donner un air plus fier. « L'orgueil est une enflure de cœur par laquelle l'homme s'étend et se grossit dans son imagination. » NICOLE.

sommes des fous. Les maladies nous affligeront et la debilité des membres nous viendra, avant que nous soyons en l'age caduc [1]. Quittons ce propos là, je vous supplie, dit Raymond, je ne [791] suis pas en humeur d'entendre des predications, je ne sçay pas si vous estes en humeur d'en faire. Ayant achevé ces paroles, il alla recevoir beaucoup de braves hommes des villes et des bourgades de là a l'entour, qu'il avoit fait prier de venir disner chez luy, avec quelques belles femmes, un peu plus chastes que celles qui estoient desja venuës, lesquelles descendirent en la salle toutes habillées, et Francion leur ayant demandé quelle estoit celle d'entr'elles qui avoit monstré ses fesses, regarda bien s'il n'y en avoit point quelqu'une qui rougist, afin de la reconoistre, mais il n'y en eut pas une qui tint une contenance plus honteuse qu'une autre, celle de qui il parloit avoit prié ses compagnes de ne la point descouvrir : ainsi [792] cela luy fut encore caché.

Un peu apres, l'on vint dresser une longue table, qui fut incontinent chargée de tant de diverses sortes d'animaux, qu'il sembloit que l'on eut pris tous ceux de la terre, pour les manger là en un jour. Quand l'on eut estourdy la plus grosse faim [2], Raymond dit a chacun qu'il faloit observer les loix qui estoient a l'entrée de la porte, chasser loing toute sorte de honte, et se resoudre a faire

12. B : qui estoit celle — 15. B : qui tinst — 16. B : qu'une autre, ny qui respondist, car celle dont il parloit — 20-22. B : diverses sortes de viandes qu'il sembloit que l'on eust pris tous les animaux de la terre pour

---

1. *Caduc*. FURETIÈRE. Il y en a qui écrivent *caduque* aussi bien pour le masculin que pour le féminin. Qui a perdu ses forces, soit par l'âge, soit par les maladies. Quand on a passé soixante ans, on est dans un âge caduc.

2. *Etourdir la faim*. FURETIÈRE ne donne plus que : Appaiser la faim.

la desbauche, la plus grande dont il eut jamais esté parlé. L'on ferma tous les volets des fenestres, et l'on alluma des flambeaux, parce qu'ils n'eussent pas pris tant de plaisir a mener une telle vie, s'ils eussent vû le jour. Chacun dit sa chanson le verre a la main, et l'on conta tant de sornettes, qu'il en faudroit [793] faire un volume a part, si l'on les vouloit raconter. Les femmes ayans perdu leur pudeur, dirent les meilleurs contes qui leur vindrent a la bouche.

Un gentil-homme sur quelque propos dit qu'il vouloit conter la plus drollesse d'avanture du monde, et commença ainsi : Il y avoit un curé en nostre village, qui aimoit autant la compagnie d'une femme, que celle de son breviaire. Je vous supplie, Monsieur, de ne point achever, dit alors Raymond, il ne faut point parler de ces gents là, s'ils peschent, c'est a leur Evesque a les en reprendre, non pas a nous. Si vous en medisiez, vous seriez excommunié, et banny d'un lieu où vous ne vous souciez guiere d'y entrer. Ne soyez plus si osé que de retomber sur ce sub [794] jet. Le gentil-homme s'estant teu, et toute la compagnie ayant trouvé la defence de parler des Prestres, faite fort a propos, veu que l'on a desja tant parlé d'eux, que l'on n'en sçauroit plus dire que l'on n'en a dit, se delibera de ne pas songer seulement qu'il y en eut au monde. Aussi bien y a t'il assez d'autres conditions a reprendre, dont procede la depravation du siecle. L'on entama donc des discours sur une autre matiere.

5. B : le verre en la main — 14. C : breviere — 17. B : Si vous en mesdisiez — 18-19. B : vous seriez excommunié et l'on vous mettroit au nombre de ces libertins du siecle a qui l'on a tant fait la guerre. Ne soyez plus — 24. C : que l'on en a dit, l'on se delibera — 26-28. B : la depravation du siecle. A la naissance des heresies, tout le monde se mesloit de parler d'eux. Un conte n'estoit point facecieux si l'on n'y parloit d'un prestre. Erasme, Rabelais, la Reyne de Navarre, Marot

Un certain Seigneur qui estoit a costé de Francion, luy dit tout bas, en luy monstrant Agathe, qui estoit assise au bout de la table, Monsieur, ne sçavez vous point la raison pourquoy Raymond a fait mettre icy ceste vieille, qui semble une piece antique du cabinet [1]. Il veut que nous nous adonnions a toutes sortes de vo[795] luptez, et cependant il nous desgouste de celle de l'amour, plustot que de nous y attirer, car il nous met devant les yeux ce corps horrible, qui ne fait naistre en nous que l'effroy. Il est bien certain que voicy d'autres Dames belles outre mesure, qui sont d'ailleurs assez capables de nous donner du plaisir a suffisance, mais tousjours ne

et plusieurs autres se sont pleus en cette gausserie, et auparavant plusieurs Italiens s'en sont meslez. Toutefois il faut avouer que cela n'a pas le pouvoir de divertir une bonne ame du Sentier de la Foy, et que quand l'on nous monstreroit que nos Prestres seroient fort vicieux, ce n'est pas a dire que nostre Religion fust mauvaise. Aussi Boccace qui avoit un tres bel esprit, en une sienne nouvelle [2] excuse tacitement toutes les autres qui parlent des gens d'Eglise, ce que peu de personnes ont possible remarqué. Il raconte qu'un Juif ayant veu a Rome la mauvaise vie des Prestres et des moines, ne laissa pas de se faire Chrestien, disant qu'il voyoit bien que nostre Religion estoit la meilleure puisqu'elle subsistoit et se fortifioit chaque jour malgré nos debordemens et qu'il faloit necessairement que Dieu en eust un soin particulier. Raymond avoit bien toutes ces considerations, mais outre cela il alleguoit que les esprits foibles croyent tout ce que l'on leur apprend, sans aprofondir les choses, et qu'il est toujours bon de peur de scandale de ne point parler en mal des Ministres des choses sacrées. J'ay tousjours esté d'un semblable avis, et l'on ne remarquera point que dans toute certe Histoire je mesdise aucunement des Prestres [3] : Le discours en estant donc rompu, l'on en fit d'autres sur differentes matieres. — 5. B : de cabinet — 9-10. B : que de l'effroy

---

1. *Cabinet*. FURETIÈRE : Se dit aussi d'une espèce d'honnête boutique où les curieux gardent, vendent et troquent toutes sortes de curiosités.

2. C'est la 2e nouvelle de la première Journée du *Décaméron*, nouvelle souvent citée : Montaigne, *Essais*, II, 12 ; Madame de Sévigné, Lettre à Coulanges, du 26 juillet 1691.

3. Sorel a répété cette déclaration dans les Remarques sur le XIIIe Livre du *Berger extravagant*. Il l'avait d'ailleurs copiée dans *Le Moyen de Parvenir* de Béroalde de Verville (chap. XVI) et dans *Le Palais des Curieux* du même auteur (p. 461). Elle ne trompe personne.

devroit il pas mesler ceste Sibylle Cumée avecque elles. Sachez, Monsieur, luy respondit Francion, que Raymond a un trop bel esprit pour faire quelque chose autrement que bien a propos. Il nous invite par cet objet a nous addonner a tous les plaisirs du monde.

N'avez vous pas ouy dire que les Egyptiens mettoient autrefois en leurs festins une carcasse [796] de mort [1] sur la table, afin que songeans que possible le lendemain ne seroient ils plus en vie, ils s'efforçassent d'employer le
o temps, le mieux qu'il leur seroit possible. Par cét object, Raymond nous veut prudemment advertir de la mesme chose, entre autres ces belles Dames, afin qu'elles se donnent carriere [2] avant qu'elles soient reduittes en un age, où elles n'auront plus que des ennuis. Je ne sçay pas quelle carcasse de mort nous presente icy Raymond, repliqua ce Seigneur a Francion, mais comme vous voyez, elle mange et boit plus que quatre personnes vivantes, et s'il en est ainsi de toutes les autres, Pluton est fort empesché a les nourrir; si cela est, dit Francion,

13. B : qu'elles soient parvenues a un age — 18. B : vivantes. S'il en est ainsi — 19. B : a les nourrir. Si cela est

---

1. Comme son contemporain Barclay, l'auteur de l'*Euphormion*, et comme bien d'autres, Sorel a probablement lu le *Satyricon* de Pétrone. L'a-t-il sciemment imité ? rien de plus douteux. Le nom de Pétrone, qu'il donne à un valet ou gentilhomme suivant (Livre X), ne prouve rien. Le rapprochement qu'on peut faire entre telle page scabreuse du *Francion* (page 143 du tome I de cette édition) et le chapitre 138 du Satyricon, est encore moins concluant. Un seul fait est certain. Dans le chapitre 34 du *Satyricon*, l'esclave de Trimalcion met sur la table un squelette d'argent articulé. C'était ici le cas, ou jamais, de citer Pétrone. Or cet usage que les Grecs out emprunté aux Egyptiens et qu'ils ont transmis aux Romains, Sorel le prend, non dans le *Satyricon*, mais dans un vieux Plutarque « à mettre ses rabats » ou dans un *Polyanthea* quelconque. Tous les commentateurs, depuis Scaliger, donnent les mêmes références : HÉRODOTE, II, 78, et PLUTARQUE, *Le Banquet des Sept Sages*, chap. III.

2. *Se donner carrière*. OUDIN, p. 73 : idiotisme, prendre plaisir d'une chose, rire, gausser.

voyla la raison pourquoy il y en a tant qui se fas[797]chent de mourir, c'est qu'ils craignent d'aller en un lieu où regne la famine.

Plusieurs autres propos se tindrent a table, et apres que l'on en fut sorty, Francion qui n'avoit pas encore eu le loisir d'entretenir Laurette, fit tant, qu'il l'aborda, et eut le moyen de luy conter l'ennuy qu'il avoit souffert, ne pouvant joüyr de la belle occasion, qu'elle luy avoit permis de prendre; afin qu'il ne fust point curieux de s'enquerir, quel obstacle avoit rompu leurs desseins, elle sortit de ce discours là, et luy dit qu'elle le recompenseroit du temps qu'il avoit perdu, et des disgraces de la fortune qui luy estoient advenuës, cela luy apporta une parfaite consolation.

[798] Raymond rompant alors leur entretien, le tira a part, et luy demanda, s'il n'estoit pas au supreme degré des contentemens, en voyant aupres de luy sa bien aymée. Afin que je ne vous cele rien, respondit il, j'ay plus de desirs qu'il n'y a de grains de sable en la mer: c'est pourquoy je crains grandement que je n'aye jamais de repos. J'ayme bien Laurette, et seray bien ayse de joüyr d'une infinité d'autres, que je n'affectionne pas moins qu'elle. Tousjours la belle Diane, la parfaite Flore, l'attrayante Belize, la gentille Yanthe, l'incomparable Pasitée, et une infinité d'autres, se viennent representer a mon imagination, avec tous les appas qu'elles possedent,

1. B : voila la raison pour la quelle — 9. B : permis de prendre Afin — 10-11. B : elle sortit de ce discours et luy dit C : elle sortit de ce discours apres luy avoir dit — 13-14. C : advenues, ce qui luy apporta beaucoup de consolation. — 24. C : la gentille lante — 24-25. B : l'incomparable Orphize[1] C : l'incomparable Marphize

1. C'est le nom de l'héroïne du roman de Sorel, *L'Orphise de Chrysante*, histoire cyprienne, Paris, T. du Bray, 1626

et ceux encore que possible [799] ne possedent elles pas. Si l'on vous enfermoit pourtant dans une chambre, avecque toutes ces Dames là, dit Raymond, ce seroit paraventure tout ce que vous pourriez faire que d'en contenter une; je vous l'advoüe, reprit Francion, mais je voudrois joüyr aujourd'huy de l'une, et demain de l'autre. Que si elles ne se trouvoient satisfaites de mes efforts, elles chercheroient si bon leur sembloit quelqu'un qui aydast a assouvir leurs appetits.

Agathe estant derriere luy, escoutoit ce discours, et en l'interrompant luy dit : Ah! mon enfant, que vous estes d'une bonne et loüable humeur? je voy bien que si tout le monde vous ressembloit, l'on ne sçauroit ce que c'est que de mariage, et l'on n'en observeroit [800] jamais la Loy : vous dites vray, respondit Francion, aussi n'y a t'il rien qui nous apporte tant de maux que ce fascheux lien, et l'honneur[1], ce cruel Tyran de nos desirs. Si nous prenons une belle femme, elle est carressée de chacun, sans que nous le puissions empescher. Le vulgaire qui est infiniment soupçonneux, et qui (se) jette sur les moindres apparences, vous tiendra pour un Cocu, encore qu'elle soit femme de bien, et vous fera mille injures : car s'il veoit quelqu'un parler a elle dans une ruë, il croit qu'il prend bien une autre licence dedans une maison. Si pour eviter ce mal, l'on epouse une femme laide, pen-

5. B : d'en contenter une: Je vous l'advouë — 15. B : la Loy. Vous dites vray — 18. C : elle sera caressée. — 20-21. B : soupçonneux et qui s'attache aux moindres — 23. B : void — 24. B : qu'elle prend

1. *Honneur*. Furetière : S'applique plus particulièrement à deux sortes de vertu, à la vaillance pour les hommes, et à la chasteté pour les femmes. — Les invectives contre l'honneur sont un lieu commun de la poésie italienne et de la poésie française du XVI^e^ siècle et du commencement du XVII^e^. « Ces vieux contes d'honneur, invisibles chimères Qui naissent aux cerveaux des maris et des mères ». Malherbe.

sant eviter un gouffre, l'on tombe dans un autre plus dangereux, l'on n'a jamais ny bien ny [801] joye. L'on est au desespoir d'avoir pour compagne une furie, au lict et a la table. Il vaudroit bien mieux que nous fussions tous libres : l'on se joindroit sans se joindre avecque celle qui plairoit le plus, et lors que l'on en seroit las, il seroit permis de la quitter [1]. Si s'estant donnée a vous, elle ne laissoit pas de prostituer son corps a quelqu'autre, quand cela viendroit a vostre cognoissance, vous ne vous en offenceriez point, car les chimeres de l'honneur ne seroient point dans vostre cervelle. Il ne vous seroit pas defendu d'aller de mesme caresser toutes les amies des autres. Vous me representerez que l'on ne sçauroit pas a quels hommes appartiendroient les enfans qu'engendreroient les femmes : mais qu'im[802]porte cela ? Laurette qui ne sçait qui est son pere ny sa mere, ny qui ne se soucie point de s'en enquerir, peut elle avoir quelqu'ennuy pour cela, si ce n'est celuy que luy pourroit causer une sotte curiosité ? Or ceste curiosité là n'auroit point de lieu, parce que l'on considereroit qu'elle seroit vaine, et n'y a que les insensez qui souhaittent l'impossible. Cecy seroit cause d'un tres grand bien, car l'on seroit contraint d'abolir toute preeminence, et toute noblesse, chacun seroit esgal, et les fruits de la terre seroient communs.

11-15. B : dans vostre cervelle, et il ne vous seroit pas defendu d'aller de mesme caresser toutes les amies des autres. Il n'y auroit plus que des bastards au monde, et par consequent l'on n'y verroit rien que de tres braves hommes. Tous ceux qui le sont ont toujours quelque chose au dessus du vulgaire. L'antiquité n'a point eu d'heros (C : de heros) qui ne l'ayent esté. Heracle, Thesée, Romulus, Alexandre et plusieurs autres l'estoient. Vous me representerez que si les femmes estoient communes comme en la republique de Platon, l'on ne sçauroit pas a quels hommes appartiendroient les enfans qu'elles engendreroient : mais qu'importe

---

1. Sur ces unions libres, cf. Sorel, Remarques sur le XII[e] Livre du *Berger extravagant*.

Les loix naturelles seroient alors reverées toutes seules. Il y a beaucoup d'autres choses a dire sur ceste matiere, mais je les reserve pour une autre fois.

Apres que Francion eut ainsi [803] parlé, Raymond et Agathe approuverent ses raisons, et luy dirent qu'il falloit pour ceste heure là, qu'il se contentat de jouyr seulement de Laurette; il respondit qu'il tascheroit de le faire. Il en estoit encore là dessus, alors qu'il entra des viollons dans la salle, qui jouërent de toutes sortes de danses. Toutes les plus belles femmes des villes et des villages de là alentour, se trouverent a ceste heure dans le Chasteau, avec quelques filles remplies de toutes perfections, et quelques hommes qui sçavoient bien danser. Les cadences, les pas, et les mouvemens des courantes, des sarabandes et des voltes, eschauffaient les lascifs appetits d'un chacun. De tous costez l'on ne voyoit que baiser, embrasser, et ma[804]nier les plus aymables parties. Lorsque la nuit fut entierement venuë, l'on couvrit la table d'une magnifique collation, qui valoit bien un soupé: car de premiere entrée il y avoit force viandes des plus exquises, desquelles ceux qui avoient faim pûrent se rassasier. Les confitures estoient en si grande abondance, que chacun en ayant remply son corps et ses pochettes, il en demeura beaucoup, dont l'on en fit une douce guerre, en les ruant[1] de tous les costez. Les tambours, les trompettes et les hautbois commencerent a joüer alors dans la cour, et les viollons en un lieu proche de la salle,

1-2. B : toutes seules et l'on vivroit comme au siecle d'or. Il y a — 4. B : ainsi parlé, soit par raillerie ou a bon escient, Raymond — 8. B : là dessus, lorsqu'il entra — 13. B : qui sçavoient des mieux danser. — 16-18. B : que baiser et embrasser. Lorsque — 23. B : remply son ventre et — 24. B : dont l'on fi

1. *Ruer*. FURETIÈRE : Verbe actif et neutre. Jeter des pierres ou autres choses offensantes contre quelqu'un.

si bien qu'avec les voix des assistans, ils rendoient un bruit nompareil. La confusion [805] fut si grande et si plaisante, que je ne vous la sçaurois representer. Il me seroit difficile de nombrer combien l'on depucela de filles et combien l'on fit de marys cornards. Parmy le tumulte d'une si grande assemblée qui empeschoit de veoir les absents, plusieurs s'evaderent avecque leurs Amantes, pour aller contenter leurs desirs. Il y avoit des femmes qui avoient là donné assignation [1] a leurs serviteurs comme en un lieu le plus convenable qu'ils pûssent elire, et où ils n'estoient point aux dangers qu'elles craignoient dedans leurs maisons.

Raymond qui desiroit que le logis fut entierement consacré a l'Amour, avoit commandé que l'on laissat ouvertes force chambres bien tapissées pour servir de [806] refuge aux amoureux. Elles ne manquerent pas d'estre bien habitées.

Les six Chevaliers et leurs six Dames, ne bougerent de la salle, ayans assez de loisir de prendre leurs esbats ensemble, en une autre heure. Ils cherchoient chacun leur advanture d'un costé et d'autre, en folastrant avec un nombre infiny de plaisirs. Francion manie en tous endroits toutes les femmes qu'il trouve. Il prend une des six du Chasteau, qui s'appeloit Terese, et l'ayant renversée sur une longue forme [2], au dessus de laquelle il y avoit

10-11. B : le plus convenable qu'elles pussent eslire et où elles n'estoient point — 17. B : bien habitées, je vous en respon. C : bien habitées. — 18. B : et leurs Dames — 19. B : de la salle, quant a eux, ayant — 23. B : Il prit

1. *Assignation.* HUGUET, p. 21 : Il se prend aussi pour Rendez-vous « Vous deviez vous trouver à midi en tel lieu, et vous avez manqué à l'assignation. (ACAD.)

2. *Forme.* FURETIÈRE : En terme de menuiserie, se dit des sièges qui vont dans le chœur des églises pour asseoir les prêtres, chanoines et religieux. Du Cange dit qu'on leur a donné ce nom à cause qu'à leur

un flambeau, il luy trousse la cotte par derriere, et luy baille sur les fesses, où il y avoit une petite marque noire, qu'il n'eust pas si tôt apperceuë qu'il luy dit : Ha ha, Terese, vous [807] avez bien fait la dissimulée. C'est donc vous que nous avons trouvée ce matin toute nuë, vostre signe me l'a fait recognoistre.

Incontinent il alla dire a tout le monde, de quelle façon il avoit appris où estoient les fesses, a qui l'on avoit rendu hommage, et chacun en rist a bon escient. Terese qui ne se faschoit de rien, dit avec une humeur qui appartenoit bien au lieu où elle estoit. Hé bien, vous avez veu mes fesses, qu'en est il ? les voulez vous veoir encore? je ne seray pas chiche de vous les monstrer, qui est ce qui est le plus digne d'estre mocqué de vous ou de moy. Je les ay tantost monstrées par force, et vous les avez baisées de vostre bon gré.

[808] Ce discours estant quitté, Raymond qui se plaisoit fort au combat du verre, fit apporter des meilleurs vins du monde, pour s'esgayer avec quelques bons compagnons qui l'avoient deffié. Il n'est rien de pareil a ce breuvage, dit il, il emplit d'une certaine divinité ceux qui l'avallent. Il fait perdre les impressions craintives, que l'erreur et la sottise nous avoient données, et rend les courages les plus timides tres hardis. C'est par son moyen qu'un Orateur ne craint point de dire en ses harangues, beaucoup de choses picquantes, et qu'un Amant descouvre son mal avec hardiesse, a celle qui l'a

1. B : il luy troussa — 2. B : bailla — 6. B : mel'a fait cognoistre. — 12. C : voir

---

dos il y avoit plusieurs images de sculpture ou de peinture qu'on appeloit en latin *forma*. C'est aussi un banc en longueur et sans dossier qu'on transporte et qu'on range dans les lieux où on veut faire asseoir plusieurs personnes, et il est quelquefois garni de bourre et de crin et couvert de tapissserie ou d'étoffe.

causé. Les victoires des combats s'acquierent ordinairement de ceux qui se sont rendus vaillants par son moyen. Beuvons, beuvons eternellement, et [809] souhaittons de mourir comme George, Comte de Clarence, qui se voyant contraint par le jugement du Roy d'Angleterre de quitter la vie, se fit mettre dans un tonneau plein de vin, dont il beut tant qu'il en creva [1]. Venez, Francion, a cettuy-cy. Je n'en feray rien, respondit il, j'ayme mieux user mes forces en me joüant avec Laurette, qu'en me joüant avec Bacchus. Si j'en prenois trop, tout mon corps seroit brutalement assoupy, et ne pourroit plus prendre avec les femmes qu'un plaisir lent, et j'ose bien dire douloureux. Hô bien, dit Raymond, chacun est libre icy, suivez la volupté qui vous est la plus agreable.

Alors il vint des Musiciens qui chanterent beaucoup d'airs nouveaux joignans le son de leurs [810] Luths et de leurs violes, a celuy de leurs voix. Ah ! dit Francion, ayant la teste panchée dessus le sein de Laurette, apres la veuë d'une beauté, il n'y a point de plaisir qui m'enchante, comme fait celuy de la musique. Mon cœur bondit a chasque accent, je ne suis plus a moy mesme. Ces tremblemens de voix font trembler mignardement mon ame : mais ce n'est pas une merveille, car mon naturel n'a de l'inclination qu'au mouvement, je suis tousjours en une douce agitation. Mon esprit et mon corps tremblent

2-3. B : se sont rendus vaillans; beuvons, beuvons C : se sont rendus vaillans par son moyen. Beuvons, beuvons — 21-22. B : plus a moy. Ces tremblemens

1. Voir le *Dictionary of National Biography*, p. 404. George Plantagenet, duc de Clarence, frère aîné d'Edouard IV, condamné à mort par les pairs le 7 février 1478, et enfermé à la Tour de Londres, y mourut huit jours plus tard. Une légende des plus suspectes le fait mourir noyé dans un tonneau de Malvoisie.

tousjours a petites secousses, l'on en a veu tantost une preuve, car a peine ay je pû tenir tantost mon verre dedans ma main, tant j'avois de tremblement en tout mon bras; aussi je ne touche ce [811] beau sein qu'en tremblant, mon souverain plaisir c'est de fretiller[1], je suis tout divin, je veux estre tousjours en mouvement comme le Ciel. Ayant dit ces paroles il prit le Luth, d'un des musiciens, et les Dames l'ayant prié de monstrer ce qu'il sçavoit, il commença de le toucher, et chanta cet air en mesme temps :

Apprenez, mes belles ames,
A mespriser tous les blâmes
De ces hommes hebetez,
Ennemys des voluptez.

Ils ont mis au rang des vices
Les plus mignardes delices
Et fuyans leurs doux appas
En vivant ne vivent pas.

2-3. B : tout mon bras. Ce que je sçay le mieux faire sur le Luth, ce sont les tremblemens. Aussi je ne touche ce beau sein — 9-10. B : et chanta en mesme temps un air dont je n'ay garde de manquer a mettre icy les paroles. Je suis Historien si veritable que je ne sçay qui me tient que je n'en mette aussi la notte afin de n'oublier aucune circonstance et que le Lecteur sçache tout. Cecy ne me seroit pas difficile, car je ne mets point dans des livres des vers qui n'ayent un air veritablement et ne faits pas comme ceux qui mettent des Sonnets pour des Chansons sans sçavoir s'ils se peuvent chanter ou non. Or asseurez vous que si la mode estoit venue de mettre de la Musique et de la tablature du Luth dans les Romans pour les Chansons que l'on y trouve, ce seroit une invention qui les feroit autant valoir pour le moins que ces belles Images dont les Librairies les embellissent aujourd'huy afin de les vendre davantage. Mais en attendant qu'il m'ait pris fantaisie de faire la reigle aux autres, apprenez de la voix commune l'air de la chanson de Francion, et contentez vous pour cette heure des paroles que voicy :

---

1. *Frétiller*. FURETIÈRE. Remuer sans cesse, agiter tout son corps par un mouvement dru et menu.

Abhorrez ceste folie,
Qui vient de melancholie.
[812] Et ne cherchez seulement,
Que vostre contentement,

Que les ris joints aux œillades,
Les baisers, les accollades,
Et les autres jeux d'Amour,
Vous occupent nuict et jour.

Poussé de douce manie,
Il faut qu'un chacun manie
Le sein de ces Nymphes cy,
Pour appaiser son soucy.

Leur humeur n'est point farouche,
Elles ouvriront leur bouche
Plutost pour vous en prier,
Qu'afin de vous en crier.

Abordez les donc sans crainte,
Et qu'une puissante estrainte
Joigne par divers accords,
Tous les membres de vos corps.

[813] Il faut que l'on s'imagine,
Alors qu'on fait l'Androgine,
Qu'on ne gouste rien aux Cieux
Qui soit plus delicieux.

Les langueurs, les resveries,
Avec les chaudes furies,
Et la douce pasmoison
Agitent nostre raison

17-20. B : Abordez les donc sans crainte, Et des la premiere plainte, Vous serez recompensez De vos services passez. — 21-24. B : *Ce couplet est supprimé*

L'on tremble a foible secousse,
L'on se mord et l'on se pousse,
Et l'ame a tant de plaisirs
Qu'elle n'a plus de desirs.

Ha ! mon Dieu que j'ay d'envie,
De pouvoir finir ma vie,
Au fort de ce doux combat,
Pour mourir avec esbat.

Cét air cy que les Musiciens reprenoient sur leurs Luths, apres [814] que Francion en avoit recité un couplet, ravit les esprits de toute l'assistance; il y avoit une cadence si bouffonne et si lascive, qu'avecque les paroles qui l'estoient assez, elle convia tout le monde aux plaisirs de l'amour. Tout ce qui estoit dans la salle souspiroit apres les charmes de la volupté, les flambeaux mesme agitez a ceste heure là par je ne sçay quel vent, sembloient haleter comme les hommes, et estre possedez de quelque passionné desir. Une douce furie s'estant emparée des ames, l'on fit joüer des sarabandes, que la pluspart danserent, en s'entremeslant confusément avec des postures toutes gentilles et toutes paillardes.

Quelques Dames qui avoient encore gardé leur pudeur la lais[815]serent eschapper, se conformans aux autres qu'elles se donnoient pour exemple : si bien qu'elles ne s'en retournerent pas aussi chastes qu'elles estoient venuës. Raymond avoit cessé le combat du verre, il y avoit long temps pour aller folastrer avecque les femmes, lesquelles

1-4. B : Quand de semblables delices Viennent apres les supplices, Nostre ame a tant de plaisirs Qu'elle n'a plus de desirs. — 7. B : Au fort d'un si doux combat, — 9. B : Cette Chanson, que les Musiciens — 21. C : et toutes bouffonnes. — 27. B : avec les femmes, et les entretenant leur disoit des mots fort salles que je ne puis autrement exprimer qu'en usant des termes du vulgaire, c'est a sçavoir qu'il leur parloit tout

il contraignoit quelque fois de mettre les mains en quelqu'endroit des plus secrets de son corps, et ne parloit d'autre chose que de foutre : ce que Francion entendant, luy dit, Comte de Raymond, par dieu je vous blâme, et tous ceux qui ont ces mots a la bouche; pourquoy, mon brave, dit le Comte, y a t'il du mal a prendre la hardiesse de parler des choses que nous prenons bien la hardiesse de faire? me voulez vous dire que ces Da[816]mes ayment mieux que l'on le leur fasse par le bas du ventre, que par les oreilles, ou bien croyez vous que ceste chose soit si sacrée, et si venerable, que l'on n'en doive pas parler a tous propos? Ce n'est point cela, respondit Francion, il vous est permis d'en discourir, et de nommer toutes les parties sans scandale, mais je voudrois que ce fust par des noms plus beaux et moins communs que ceux que vous leur baillez. Il y a bien de l'apparence, que les plus braves hommes quand ils veulent tesmoigner leur galantise, usent en ceste matiere cy, la plus excellente de toutes, des propres termes qui sortent a chasque moment de la bouche des Crocheteux, des Laquáis, et de tous les coquins du monde, lesquels n'ont point [817] de paroles plus a commandement[1]. Pour moy

a droict[2]. Ce que Francion entendant, il luy dit : Brave Comte, ma foy je vous blasme (C : il luy dit : Comte, ma foy je vous blasme) — 6. B : mon brave? dit Raymond — 8-11. B : de faire. Croyez vous que ceste chose — 14. B : de nommer tout sans scandale — 15-16. B : moins communs que les vostres. — 18. B : leur galanterie

1. *Commandement*. HUGUET, p. 80 : On dit qu'on a une chose à commandement, pour dire qu'on la tient en main et qu'on en peut facilement disposer. Il a la langue latine à commandement, pour dire qu'il la parle comme sa langue naturelle. (ACAD.)

2. *Tout à droit*. OUDIN, p. 173 : *Dire tout à droict*, idiotisme, parler salement, dire naïvement de sales paroles, vulgaire.

j'enrage quand je voy quelquefois qu'un Poëte pense avoir fait un bon Sonnet, quand il a mis dedans, ces mots de foutre, de vit et de con : Voyla, pensez vous, des embellissemens bien plus grands, que s'il avoit parlé de bras, de pieds, de cuisses et de manger. Neantmoins les esprits idiots sont esmeus a rire dès qu'ils les entendent, et le Bouffon d'une Comedie auroit beau avoir des traits nompareils, il seroit estimé ignorant en son art, s'il n'avoit tousjours de tels mots. Je desirerois que des hommes comme nous, parlassent d'une autre façon, pour se rendre differents du vulgaire, et qu'ils inventassent quelques noms mignards [1] pour donner aux choses dont ils [818] se plaisent si souvent a discourir. Ma foy vous avez bonne raison, dit Raymond, ne le faisons nous pas tout de mesme que les Païsans ? pourquoy aurons nous d'autres termes qu'eux ? Vous vous trompez, Raymond, reprit Francion, nous le faisons bien en autre maniere, nous usons bien de plus de caresses qu'eux, qui n'ont point d'autre envie, que de saouler leur appetit stupide, qui ne differe en rien de celuy des brutes, ils ne le font que du

2-3. B : ces vilains mots. La plupart de ceux qui ont mis des vers dans le nouveau recueil de la Poésie Françoise [2] en sont là logez, et outre qu'ils ont faict imprimer de sottes chansons que les garçons de cabaret et les volontaires du Louvre [3] sçavent, ils font voir a tout le monde des vers infames qu'ils ont composez, où il n'y a rien de remarquable sinon qu'ils y nomment partout les parties et les actions naturelles. Voila, pensez vous — 4. B : s'ils avoient parlé — 6-9. B : des qu'ils entendent cecy. Je desirerois — 14-15. B : ne faisons nous pas l'amour tout de mesme — 20. B : ils ne font l'amour que

---

1. *Mignard*. HUGUET, p. 242 : Doux, gracieux, délicat. (ACAD.) — Sorel reprend le même thème, dans *L'Orphise de Chrysante*, 1626.

2. Il s'agit du fameux *Parnasse Satyrique*. Sur ce recueil et toutes les turpitudes analogues, consulter les savantes recherches de Frédéric Lachèvre : *Le Libertinage devant le Parlement de Paris ; le Procès de Théophile ; les Recueils collectifs de poésies libres et satyriques...*

3. *Volontaire de cuisine*. OUDIN, p. 580 : Un qui est au dessus d'un marmiton.

corps, et nous le faisons du corps et de l'ame tout ensemble, puisque faire y a. Escoutez comment je philosophe sur ce point : toutes les postures et toutes les caresses ne servent de rien, me direz vous, nous mettons tous a la fin nos chevilles[1] dedans un mesme trou, je vous [819] l'advoüe : car il n'y a rien de si veritable; j'ay donc gaigné, me repliquerez vous, car par consequent, il nous faut parler de mesme qu'eux, de ceste chose là. Voicy ce que je vous dy là dessus, puisque les mesmes parties de nostre corps que celles du leur se joignent ensemble, nous devons remuer la langue, ouvrir la bouche et desserrer les dents comme eux quand nous en voudrons discourir, mais tout comme en leur copulation qu'ils font de mesme façon que nous, ils n'apportent pas neantmoins les mesmes mignardises et les mesmes transports d'esprit, ainsi en discourant de ce jeu là, bien que nostre corps face la mesme action qu'eux pour en parler, nostre esprit doit faire paroistre sa gentillesse, [820] et nous faut avoir des termes autres que les leurs : de cela l'on peut apprendre aussi que nous avons quelque chose de divin et de celeste, mais que quant a eux ils sont tout terrestres et brutaux.

Chacun admira le bel et subtil argument de Francion, qui n'a guere son pareil au monde, n'en desplaise a tous les Logiciens, dont les esprits sont couverts de tenebres, au prix de celuy dont il estoit doüé. Les femmes princi-

4-5. B : me direz vous, nous tendons tous a mesme fin. Je vous l'advoue : car il n'est rien — 7-8. C : et il nous faut — 8-9. B : là dessus, reprit Francion. Puisque — 11. B : nous devons aussi remuer — 24. B : qui sans raillerie n'a guiere — 26. B : au prix du sien. Les femmes 25-26. C : les Logiciens. Les femmes

---

1. *Mettre la cheville.* OUDIN, p. 96 : idiotisme, faire l'acte charnel ; vulgaire.

palement approuverent ses raisons, parce qu'elles eussent esté bien ayses qu'il y eut eu des mots nouveaux, pour exprimer les choses qu'elles aymoient le mieux, afin que laissant les anciens, qui suivant les fantaisies du commun ne sont pas honnestes en leur bouche, elles parlassent librement [821] de tout, sans crainte d'en estre blâm(ées) veu que la malice du monde n'auroit pas si tost rendu ce langage odieux.

Francion fut donc supplié de donner des noms de son invention, a toutes les choses qu'il ne trouverroit pas bien nommées; et l'on luy dit pour l'y convier, que cela feroit bruire son nom par toute la France, encore davantage qu'il ne faisoit, a cause que chacun seroit fort ayse de sçavoir l'Autheur de telles nouveautez, dont l'on ne parleroit jamais sans parler de luy. Francion s'en excusa pour l'heure, et asseura qu'en quelque grande assemblée de braves qu'il feroit, il seroit entierement resolu de cela. En outre, il jura que dès qu'il auroit le loisir, il composeroit un livre [822] de la pratique des plus mignards jeux de l'amour.

Cet entretien finy, plusieurs hommes et plusieurs femmes qui ne desiroient pas coucher au Chasteau de Raymond, prirent congé de luy, et s'en retournerent en leurs logis. Ceux qui demeurerent, se retirerent bien tost, deux a deux dedans les chambres, Francion fut avec Laurette, Raymond fut avec Heleine, et les autres avec celles qui leur plaisoient davantage. Je n'entreprends pas icy de raconter leurs plaisirs infinis : ce seroit un dessein dont je ne verrois jamais l'accomplissement.

6. A : blasmez B : blamées. — 11-12. B : feroit voler son nom — 14. B : l'Autheur de ces nouveautez desquelles l'on ne parleroit — 15-16. B : pour l'heure, et dit que possible en quelque grande assemblée

Le lendemain et six jours suivans, ils se donnerent tout le bon temps [1] que l'on se peut imaginer. Francion ayant regardé en un instant qu'il s'estoit separé de Lau[823]rette, le pourtrait de Nays qu'il avoit tousjours eu dans sa pochette, se souvint de s'enquerir de Dorini, où il avoit fait une si belle acquisition, et si ce visage parfait estoit une fantaisie de Peintre, ou une imitation de quelque ouvrage de nature. Dorini luy apprit que c'estoit le portrait d'une des plus belles Dames de l'Italie qui estoit encore vivante, et poursuivit ainsi son propos. Il y a sur les confins de la Romanie [2], une jeune merveille appelée Nays, veufve depuis un an d'un brave Duc, qui n'a esté que six mois en mariage avec elle; vous pouvez bien croire que ses perfections et ses richesses, ne la laissent pas manquer de serviteurs [3]. Elle en a acquis un si grand nombre, que l'on peut dire qu'elle [824] en a a revendre [4], a prester, et a donner; pas un de tous ceux qui la courtisent n'ont sçeu encore obtenir d'elle aucune faveur remarquable. Entre tous les Italiens il n'y avoit que son deffunct qu'elle pûst aymer. Son inclination la porte a cherir ies François, si bien qu'ayant veu le pourtraict d'un jeune Seigneur de ce pays cy, nommé Floriandre qui

/ 2. B : imaginer. Mais Francion — 4-5. B : de Nays que Raymond lui avoit laissé, mit son esprit en inquietude. Il se souvint — 10. C : et il poursuivit — 11. B : une jeune dame appelée — 12. B : d'un brave Marquis, qui — 17. C : a donner. Pas un

1. *Se donner du bon temps.* OUDIN, p. 524 : idiotisme, vivre joyeusement.

2. Romagne, province d'Italie, entre le duché de Ferrare et la Toscane; ville principale, Ravenne.

3. *Serviteur.* HUGUET, p. 362 : Signifie en style familier celui qui recherche une fille. Son serviteur lui a donné un bouquet le jour de sa fête. (ACAD.)

4. *A revendre.* OUDIN, p. 479 : idiotisme, en grande quantité.

avoit les traits du visage fort beaux, elle eut pour luy toute la passion qu'elle eut sceu avoir, si elle eut veu sa vraye personne, parce que mesme l'on luy avoit fait un ample recit de sa vertu, de sa belle humeur, et de toutes les gentillesses de son ame ; pour trouver du remede en son mal, elle me le descouvrit librement, comme a son bon parent et amy. Je luy [825] donnay bon courage et bonne esperance, et suivant mon conseil elle se fit peindre au tableau que vous avez, afin de le faire porter a son amant, pour le convier a la rechercher en mariage. Il y avoit long temps que j'avois envie de veoir ce Royaume cy : Voila pourquoy je m'offris librement a la servir, en ceste affaire où personne ne la pouvoit mieux secourir que moy. Dès que j'ay esté arrivé a la Cour, je m'y suis donné la cognoissance de mon homme, que j'ay trouvé d'une humeur fort benigne, et fort subjecte a l'amour, ce qui m'asseura que je gaignerois aisément sa bonne volonté pour Nays. Je m'estois deliberé de luy conter ses richesses, et la noblesse de sa race, apres luy avoir monstré sa beauté, et luy [826] dire l'extreme affection qu'elle avoit conceuë pour luy malgré leur grand esloignement. Mais je changeay un peu de dessein, voyant qu'il luy prit une certaine petite indisposition, pour laquelle les Medecins luy conseilloient de s'en aller boire de certaines eaux qui sont en un village, sur le tiers du chemin de nostre pays. Je manday a ma parente, qu'elle cherchast la commodité de s'y en venir, par ce qu'elle avoit là bon moyen de l'attirer dans ses filets. Je ne sçay si elle se sera mise

1. B : les trais de visage — 2. B : qu'elle eust sçeu — 2-3. B : si elle eust veu luy mesme, parce que l'on C : si elle eust veu sa vraye personne, parce que mesme l'on — 5. B : de son ame. Pour — 9-10. B : le faire porter a Florlandre, pour — 16. B : fort douce et fort subjecte — 20. B : et de luy dire

en devoir de s'y trouver, mais si elle le fait, elle y perdra ses peines, parce que Floriandre est mort depuis quelque temps; je luy en ay escrit des nouvelles, c'est a sçavoir si elle les recevra, et si elles ne sera point desja partie lors quelles seront a [827] sa demeure ordinaire. Il faudra que je m'en retourne bien tost, pour l'aller consoler, en quelque lieu qu'elle soit. Ha je vous asseure, dit alors Francion, que je veux l'aller trouver en lieu qu'elle puisse estre, une si rare beauté merite bien que je fasse un voyage pour la veoir, j'ay tousjours aymé les femmes aymables que j'ay apperceuës, et celles dont j'ay ouy seulement parler. Il ne faut pas maintenant que je deroge a ma loüable humeur. Au reste il y a long temps que j'ay desir de veoir l'Italie, ce beau jardin du monde : j'auray une belle occasion d'y voyager. Premierement je m'en iray aux eaux pour tascher d'y rencontrer Nays; et vous, Dorini, ne voulez vous prendre ce mesme chemin avecque moy ? Si vous pen[828]sez trouver Nays aux eaux, respondit Dorini, il faut que vous partiez dès demain, et que vous fassiez une extreme diligence. Or je voudroys bien demeurer icy environ un mois, c'est pourquoy je ne sçaurois vous accompagner, je vous retrouveray en Italie, où vous vous en retournerez avecque Nays, qui sera sans doute esprise de vostre merite, aussi tost qu'elle vous aura veu. Au reste n'estoit qu'elle a le portrait de son deffunct amant, je vous conseillerois de prendre son nom pour quelque peu de jours, au commencement que vous seriez avec elle. Je ne pourrois pas me resoudre a cela, repartit Francion : car il me semble que de se don-

4. B : ne sera point partie — 9. B : en quelque lieu qu'elle — 12. B : que j'ay veuës, et celles — 22. B : un mois ou deux avec Raymond, pour quelque dessein que j'ay, c'est pourquoy — 23-24. B : a Rome, où vous

ner le nom d'autruy, c'est confesser que l'on n'a rien en soy de si re[829]commandable que celuy là.

Raymond, oyant ce devis, dit qu'il vouloit aller aussi en Italie, veu qu'il s'ennuyoit en France, et qu'il ne se plaisoit point a la Cour, mais quelque affaire le retenant pour quelques jours, il se delibera de ne partir qu'avec Dorini.

Le voyage estant ainsi tout resolu, Francion dès l'heure mesme donna charge a un homme de Raymond de remener Collinet a Clerante, et de luy bailler des lettres de sa part, par lesquelles il luy mandoit qu'il s'en alloit un peu se divertir dans les pays estrangers, selon les souhaits qu'il luy avoit autres fois ouy faire.

Quelqu'un luy demanda s'il n'avoit point de regret, a quitter si tost Laurette, il respondit que la proye estoit a sa mercy, qu'il en [830] avoit joüy tant qu'il avoit voulu, et qu'il faloit songer a en pourchasser une autre.

L'on estoit sur ces propos lors que par les fenestres d'une chambre l'on vit entrer dans le Chasteau un vieillard monté sur une meschante haridelle qui ne valoit plus rien au labour où elle avoit usé sa premiere vigueur. Celuy qui la montoit avoit un manteau noir, attaché avec une esguillette [1] au dessous du col, portoit de belles guestres a la moderne, et avoit un antique braquemard [2] a son costé.

1. B : le nom d'un autre, c'est — 6-7. B : de ne partir point qu'avec Dorini. — 13-14. B : ouy faire. Il escrivit aussi a sa mere pour luy faire sçavoir qu'il avoit pris cette resolution. Quelqu'un — 14-15. B : de quitter — 17. B : a en pourchasser d'autres. — 19-20. B : entrer un vieillard dans le Chasteau, monté — 21. B : au labourage

---

1. *Aiguillette*. HUGUET, p. 7 : Cordon ou tissu ferré par les deux bouts qui sert à attacher quelque chose à une autre. On attache le haut de chausse avec une aiguillette. (FURETIÈRE.)

2. *Braquemard*. FURETIÈRE : Epée courte et large qu'on portoit anciennement.

Cet honnorable personnage estoit Valentin, qui voyant que sa femme mettoit tant a revenir de son pelerinage, ne sçavoit bonnement ce qu'il en devoit penser, et avoit esté la chercher en beaucoup d'endroits, jusques a tant [831] qu'un maudit Manant qui avoit apporté de la volaille chez Raymond, luy eust apris qu'il l'y avoit veuë.

Quand il fut entré dans la Cour, il vit Laurette qui estoit sur une porte avec Terese; incontinent il descendit de Cheval, et sa bonne femme l'appercevant, prit sa compagne par la main, et s'en alla s'enfermer dans une chambre. Il la poursuit de furie jusques là, et trouvant visage de bois[1], commence a vomir son fiel par injures. Quel diantre de pelerinage as tu fait? hé chienne, l'on m'a adverty de la bonne vie que tu menes ceans, par la morbieu, si je te tiens une fois, je te puniray comme il faut, tu as icy gousté a cœur saoul des plaisirs avec les hommes, et je m'asseure qu'il n'y a [832] pas jusqu'aux paslefreniers qui ne t'ayent passé par dessus le ventre. Mais desormais, je te feray jeusner maugré que tu en ayes, et tu n'auras plus de moy ta pitance ordinaire. Comment, tu es cause que l'on ne fait plus d'estat de moy, chacun m'appelle un sot et un Janin[2], et dit que je n'ay point de courage de t'endurer tant de fredaines; bref je suis entierement deshonoré : Ah! mon Dieu, quelle injustice, que l'honneur d'un homme depend du devant

10. B : de cheval, mais ce ne fut pas avec peu de peine, et sa femme l'appercevant — 13. B : il commence — 14. B : as tu fait, ce dit il? Hé chienne

---

1. *Visage de bois.* OUDIN, p. 576 : idiotisme, la porte fermée.
2. *Janin.* OUDIN, p. 279. Un *Jean*, idiotisme, un sot, un cornard. Ce nom est tiré de *Zuane*, italien, et n'a point d'affinité avec le nom de saint Jean. — *Janin*, item.

de sa femme, tu en payeras les pots cassez [1] je t'en responds. Raymond et quelques autres accoururent au bruit qu'il faisoit, et voyant que Laurette ne parloit en façon quelconque, luy dirent qu'elle n'estoit pas au Chasteau asseurement, et qu'il avoit eu quelque [833] illusion. Apres cela, ils firent tant, qu'ils l'emmenerent tout au fonds du jardin, où ils le forcerent de joüer une petite partie aux quilles, puis ils luy firent avaler sa tristesse, avec plusieurs verres de vin en goustant dessous une treille.

Cependant Francion ayant dit adieu a sa Laurette, Raymond commanda a son Cocher d'atteller six Chevaux a son carrosse, et de la remener promptement chez elle avec Agathe, si bien que quand Valentin y fust de retour il l'y trouva, sans avoir rencontré le carrosse en son

10-15. B : dessous une treilie. Notez qu'en jouant et en goustant il n'osta point son manteau ny son espée. Il croyoit qu'il ne se falloit pas desarmer pour tenir sa gravité devant cette noblesse. Or il estoit tres agreable a voir en cette equipage, car il s'estoit contenté de mettre son escharpe a son col comme un collier d'ordre, sans y passer le bras gauche, tellement que l'espée luy revenoit tousjours sur le devant et l'importunoit fort. Il ne faisoit autre chose que la repousser en arriere et retrousser son manteau qui ne lui apportoit pas moins d'incommodité. Le gousté finy, il s'entretailloit a tous coups avec ses esperons en marchant, et c'estoit un grand hasard si l'on ne le voyoit tomber a chaque moment. Raymond le voulut ramener au Chasteau, mais comme il n'alloit pas avec tant de facilité qu'auparavant, pour ce qu'il avoit trop beu, quand il fut a la porte, jamais il ne pût passer. Son espée qui luy pendoit au col en travers, se cognoit aux deux costez de l'entrée, si bien qu'il estoit là arresté comme d'une barre. Il se retiroit quelquefois, et puis il poussoit de toute sa force, mais tout ce qu'il avançoit, c'estoit qu'il la faisoit un peu plier. Hoy, disoit il, je pense qu'il y a icy de l'enchantement, je ne sçaurois du tout passer. Les gentilshommes qui ouyrent cecy en receurent un plaisir nompareil, et le laisserent faire, mais enfin l'espée allant de costé, ne lui empescha plus le passage. Il suivit les autres et pour s'excuser, leur dit : je ne suis pas grand guerrier, Messieurs, comme vous voyez. Je n'enten rien a porter tout ce fer cy autour de moy. Il a falu quand je suis party que ma servante m'ait aydé a le

1. *Pots cassés*. OUDIN, p. 444. *Faire payer les pots cassez*, idiotisme, punir ou faire porter le dommage d'une chose ; vulgaire.

chemin, parce qu'en s'en retournant il prenoit une autre voye. La belle s'estoit mise au lict, et feignoit d'estre malade ; dès qu'il luy eut dit, qu'il y avoit trois jours qu'il estoit sorty de [834] la maison pour l'aller chercher, elle luy asseura qu'il y en avoit plus de deux qu'elle estoit revenuë, de sorte qu'il appaisa sa colere, et creut qu'il ne l'avoit point veuë au Chasteau de Raymond.

Tandis Francion songea a se preparer a la departie. Apres avoir tesmoigné le regret qu'il avoit, de ce qu'il falloit qu'il fut quelque temps separé de Raymond, il prit le lendemain congé de luy, dès le matin, et s'en alla avec tous ses gents.

Lors qu'il arrivoit aux Hostelleries, il n'avoit point d'autre entretien, que de contempler le portrait de celle qui estoit cause de son voyage. Quelquesfois mesme estant mettre, elle s'y entendoit mieux que je ne fay ; aussi n'ay je guere accoustumé de m'en servir, et ces esperons que vous me voyez estoient dans un grenier a s'enroüiller parmy les chiffons. Au lieu de les mettre aux talons, je les avois mis au bout de mes pieds où ils me sembloient bien a propos quoyque l'on me dist que ce n'estoit pas la mode, car, ce disois je, quand je veux bailler un coup de pied, n'est ce pas en devant que je frappe ? Ce sont les chevaux qui frappent en arriere. Pour moy je n'ay point de force au talon. Picqueray je pas bien mieux ma beste, mettant les esperons au bout de mes pieds ?. Nonobstant ces raisons, ma servante me les a faict mettre comme vous voyez ; s'ils sont bien, je m'en rapporte a vous autres. Pour mon espée, je l'ay mise comme il a pleu a la fortune, et du reste de mesme.

Ce bon Gaulois[1] ayant faict ce plaisant discours fut conduit dans la salle où l'on le voulut encore retenir un peu, parce que pendant tout cecy, Francion ayant dit adieu a sa Laurette, avoit commandé a son cocher d'atteller six chevaux au carrosse, et de la remener promptement chez elle avec Agathe, afin que son mary l'y treuvast quand il seroit de retour. Valentin ayant pris congé de la compagnie, s'y en retourna et ne rencontra pas le carosse

8-9. C : a la departie, et apres avoir — 11-12. B : et s'en alla avec tout son train qu'il avoit renforcé a l'aide de ce bon amy, et qui consistoit en un valet de chambre, trois laquais et quelque palefrenier.

---

1. *Ce bon Gaulois.* FURETIÈRE : On dit qu'un homme est un bon Gaulois pour dire qu'il est à la vieille mode.

sur les champs, il le tiroit de sa pochette, et en chemin-[835]ant ne laissoit pas de le regarder ; a toutes heures il luy rendoit hommage, et luy faisoit sacrifice d'un nombre infiny de soupirs, et de larmes. Les deux premiers jours il ne luy arriva aucune avanture, mais le troisiesme, il luy en arriva une qui merite bien d'estre recitée.

Sur le midy, il se rencontra dans un certain village, où il se resolut de prendre son repas. Il entre dans la meilleure taverne, et cependant que l'on met ses chevaux a l'Escuyrie, il va regarder a la cuisine, ce qu'il y a de bon a manger, il la trouve assez bien garnie, de ce qui pouvoit assouvir sa faim, mais il n'y voit personne a qui il puisse parler, seulement il entend quelque bruit que l'on fait a la chambre de dessus, et [836] pour sçavoir ce que c'est, il y monte incontinent. La porte luy estant ouverte, il vit un homme sur un lict n'ayant le corps couvert que d'un drap, lequel disoit beaucoup d'injures, a une femme qui estoit assise plus loing dessus un coffre. Sa colere estoit si grande qu'a l'instant mesme il se leva tout nud comme il estoit, pour l'aller frapper d'un baston qu'il avoit pris aupres de soy. Francion qui ne sçavoit pas si la cause de son courroux estoit juste, l'arreste, et le contraint de se remettre au lit : Ah Monsieur, luy dit il, donnez moi du secours contre mes ennemys. J'ay une femme pire qu'un dragon, laquelle est si villaine, qu'elle ose bien s'addonner a ses salletez devant mes yeux. Monsieur, dit la femme a Francion, [837] sortons d'icy vistement, je vous en prie, j'ay si grand peur que je n'y sçaurois plus demeurer, ce n'est point mon mary

4-5. B : Le premier jour — 5-6. B : mais le second — 13. B : pouvoit appaiser sa faim — 24-25. B : Ha Monsieur, luy dit cet homme, donnez moy

qui parle, c'est quelque malin esprit qui est entré dans son corps au lieu de son ame qui en est sortie, il y a plus de six heures; ha! dit le mary, vit on jamais une plus grande meschanceté, elle veut faire accroire que je suis mort afin d'avoir mon bien, et de se donner du bon temps avecque son Ribaut[1]: Alors il sortit d'une chambre voysine un jeune homme d'assez bonne façon, et une femme desja chenuë, qui dirent tout resolument que le tavernier estoit mort, et qu'il le falloit ensevelir. Comment, ruffien[2], dit il au jeune homme, tu es bien si osé que de te monstrer a moy? va, va, je vivray [838]encore assez long temps pour te veoir pendre quelque jour, car tu seras pendu, je te jure, tu as commis une plus grande faute, que si tu avois voulu m'assassiner avec un cousteau, car tu as voulu m'ensevelir tout en vie; en outre tu es un adultere qui a soüillé mon lict avec ceste Louve[3].

Cette dispute semblant fort grande a Francion, il en voulut sçavoir l'origine, et ayant fait taire ceux qui crioient, pria le tavernier qu'il luy contast son fait; voicy ce qu'il luy dit.

Monsieur, il y peut avoir trois ans que je me mariay a ceste diablesse que vous voyez. Il eut mieux vallu pour moy, que je me fusse precipité dans la riviere. Car depuis que je suis avec elle, je n'ay pas eu un moment de repos, elle [839] me fait ordinairement des querelles sur la

3. B : Ha, dit le mary — 6. C : son Ribault. — 16-17. B : mon lict avec elle.

---

1. *Ribaut*. FURETIÈRE : Qui est adonné à la paillardise et à la lubricité. — Il y a ici un vague souvenir de la 64e *Nouvelle* de Des Périers.

2. *Ruffien*. FURETIÈRE : Paillard. Cette femme adultère suit partout son ruffien.

3. *Louve*. OUDIN, p. 311 : idiotisme, une femme très luxurieuse, une grande putain.

pointe d'une aiguille[1], et crie si fort, qu'une fois n'osant sortir a la ruë, a cause d'une grosse pluye qui tomboit, je fus contraint de boucher mes oreilles avec des bossettes[2], et je ne sçay quel bandage, que je mis allentour de ma teste afin qu'au moins je ne l'entendisse point, puis qu'il me faloit demeurer là. Aussi tost elle recogneust ma finesse, et voulant que j'ouysse les injures qu'elle me disoit, se jetta dessus ma fripperie, et n'eust point de cesse, qu'elle ne m'eust desembeguiné[3], puis approchant sa bouche de mes oreilles, elle cria dedans si fort, que huit jours apres je demeuray tout hebeté. Mais tout cecy n'est que jeu, voyez comme elle est effrontée. Elle me vit une fois parler a [840] une jeune fille de ce village, aussi tost elle songea a la malice, et prenant le soir un cousteau en se couchant, dit que par la mercy-Dieu, elle me vouloit couper l'engin, dont je faisois joüyr d'autre(s) qu'elle. A ceste heure là, j'estois en une humeur fort douce et fort patiente. Ne faites rien, m'amie, en vostre premier mouvement, luy dis je avec un scusris, vous vous en repentiriez apres, si vous aviez perdu vostre pilon vous ne pourriez plus faire de saulce, et vostre mortier sera inutile. Ne te soucies point, vilain, me dit elle, je n'ay que faire de ton bel instrument, je n'en chomeray[4] point, j'en trouverray assez

14. B : elle songe a la malice — 16-17. B : me vouloit chastrer pour m'empescher d'aller faire des enfans a d'autre(s) qu'elle. — 20-23. B : repentiriez apres. Ne te soucies point — 23-24. B : que faire de toy, je ne chomeray point d'homme, j'en trouveray

1. *Querelles sur la pointe d'une aiguille*. OUDIN, p. 435 : Idiotisme, pour peu de sujet.

2. *Bossette*. Petite bosse ici par extension boule, tampon de coton.

3. *Désembéguiner*. Le sens est clair, mais le mot manque dans FURETIÈRE et dans LITTRÉ.

4. *Chômer*. LITTRÉ : Manquer de. N'épargnez pas le bois, on ne vous en laissera pas chômer.

d'autres plus vigoureux : dittes moy, Monsieur, si vous ouystes jamais parler d'une telle impudence ; cependant je la [841] souffris sans la frapper, et je pense que si sa colere ne se fut point appaisée, j'eusse aussi enduré qu'elle me fit Eunuque. La menace qu'elle m'avoit plusieurs fois faite de prendre un amy, fut executée ; elle choisit ce jeune galoureau [1] cy, pour la servir a couvert [2]. Mais bon Dieu, fut il jamais une misere pareille, je porte bien la folle enchere [3] de tout. Au lieu que les amoureux ont accoustumé de donner quelque chose a leurs Dames, cestuy cy qui n'est qu'un gueux, voulut que ma femme luy fit beaucoup de presens, pour le payer du plaisir qu'elle prenoit avecque luy. Elle luy baille dequoy se nourrir et dequoy se vestir, j'ay mesme remarqué plusieurs fois dessus luy de mes vieilles besoignes [4]. S'il y avoit dans ma [842] cuisine quelque bon morceau que je gardois pour mes hostes, le galand en refaisoit son nez [5] comme s'il eut falu que je luy eusse donné du salaire pour avoir rembouré le bas [6] de ceste gaupe [7]. Un jour reve-

4. B : ne se fust point — 15-16. B : S'il y a dans ma cuisine — 17. B : en réfait son nez. — 18 *et suiv.* B : du salaire pour avoir fourby cette gaupe, et que je l'en payasse ainsi qu'un manouvrier qui viendroit icy travailler

---

1. *Galureau*, godelureau. *La Nef des Fols*, citée par LA CURNE DE SAINTE-PALAYE : Il n'y a si meschant fils de laboureur au villaige qui ne vueille faire du galureau, porter chausses et habits bigarrez et le grand plumas au chapeau.

2. *Couvert*. FURETIÈRE : Signifie aussi dissimulé, caché. *A couvert*, en cachette.

3. *Payer ou porter la folle enchère*. OUDIN, p. 229 : Porter la peine ou le dommage.

4. *Besognes*. FURETIÈRE : Hardes qu'on porte avec soy ; et se dit particulièrement des hardes ou besognes de nuit.

5. *Refaire son nez*. OUDIN, p. 370 : idiotisme, faire bonne chere et devenir gras.

6. *Rembourrer le bas*, ou plutôt *le bast*. OUDIN, p. 474 : idiotisme, faire l'acte vénérien, embrasser une femme.

7. *Gaupe*. HUGUET, p. 179 : Femme malpropre et sale. (ACAD.)

a la tasche ou a la journée pour faire quelque besongne necessaire a la maison. Lorsque j'eus quelque doute qu'il la voyoit trop familierement, je voulus estre faict certain, et ayant faict semblant de m'en aller bien loin aux champs, je revins secretement par nostre porte de derriere. Je me fouray dans un privé[1] qui est icy contre, ayant sceu qu'ils étoient ensemble en ce lieu cy. J'entendois la pluspart de leurs propos qui petit a petit se rendoient plus amoureux et commençoient a me desplaire grandement. J'en eusse bien ouy davantage pour estre entierement satisfaict, mais il m'avint un grand malheur. Une defluxion[2] qui m'estoit tombée sur le poulmon m'avoit rendu si enrhumé qu'il faloit a tous coups que je toussasse comme si j'eusse avallé un boisseau de plume. Il m'en prit une envie si grande que je ne sçavois comment fatre, sinon que je retenois mon vent le plus qu'il m'estoit possible. Enfin je m'avisay qu'il faloit que je passasse ma teste par le trou du privé pour tousser dedans, et que l'on ne m'entendroit pas. Quand je l'eus mis dans ce gouffre, je toussay plus de huict fois du profond de l'estomach tout a mon aise, et je m'efforçais de tousser encore d'autresfois afin de jeter mes flegmes[3] dehors tout d'un coup, car j'estois fort pituiteux[4] (c'est un mot que m'a apris nostre Apoticaire). Il faut que je vous dise en passant que je prenois du plaisir a cela, car ma voix resonnoit en ces lieux sousterrains, et encore qu'elle allast fraper en un lieu bien mol, je ne laissois pas d'entendre un Echo, aussi bien qu'aupres de la montagne qui est a un quart de lieue d'icy. Mais, ô accident sinistre ! Quand je pensay retirer ma teste du trou, il me fut impossible. Elle n'y estoit entrée qu'a force ; il n'y avoit pas de moyen qu'elle en ressortist. Mon menton l'arrestoit ainsi qu'un crochet et j'estoit là comme a la gesne. Ha ! que si quelqu'un fust entré alors, il m'eust fait bien du mal avant que j'eusse pû me deffendre. Que ce seroit une belle invention de mettre ainsi les malfaicteurs pour leur bailler le fouet. Je tiray de toute ma force, mais au lieu de r'avoir ma teste, les secousses que je donnay furent si grandes que j'arrachay le siege hors de sa place, car cette maison cy est vieille et tout y est a demy rompu. Ainsi j'estois a moitié en liberté et au moins n'estois je plus contraint de demeurer attaché en ce lieu, mais je portois ma prison avecque moy. Je taschay encore d'oster cette planche d'autour de mon col avec mes mains, mais je n'en pûs venir a bout, et j'avois quasi envie de rire de me voir si bien paré avec cette nouvelle façon de fraise a l'Espagnolle. Toutefois j'avois bien peur que ma mauvaise femme ne me trouvast en cet estat ; elle se fust bien mocquée de moy. Voyant donc que je ne pouvois me

---

1. *Privé.* Cabinet d'aisances.

2. *Defluxion.* FURETIÈRE : Fluxion, chute d'humeurs sur quelque partie du corps. Les fluxions sur le poumon sont dangereuses. On dit aussi *defluxion*, mais il n'est guere en usage.

3. *Flegmes.* FURETIÈRE : En langage ordinaire se dit de ces gros crachats épais que jettent les gens enrhumés et les malades du poumon.

4. *Pituiteux.* FURETIÈRE : La pituite est l'une des quatre humeurs qui constituent un tempérament. La pituite est blanche et froide. — *Pituiteux*, corps où la pituite domine. L'humeur pituiteuse cause les rhumes. Les pituiteux sont sérieux et propres à l'étude, comme les bilieux à la guerre.

nant des champs, je la trouvay icy comme il luy lechoit le morveau [1], Dieu sçait quel crevecœur j'en eus, j'arrestay mon ruffien, lors qu'il s'en alloit, et luy dis, par la morgoy que viens tu faire ceans? que je ne t'y retrouve plus, autrement je te dechiqueteray plus menu que chair a pastez; je me doute que tu viens icy veoir ma femme, la penses tu mieux foüailler [2] que moy? ça, ça, fais exhibition des pieces dessus ceste assiette, mesurons celuy qui en a le plus. En disant cela, je luy monstray ma lance, devant laquelle la sienne n'osa [843] paroistre. Il s'en alla plus penaud qu'un fondeur de cloches [3], sçachant bien qu'il n'estoit pas plus capable que moy d'assouvir une femme,

delivrer moy seul, mon recours fut de sortir vistement de ceans sans faire bruict et de m'en aller jusque chez mon compere le Menuisier qui demeure au bout de nostre rue afin de faire scier cette planche. Je fus si fortuné que je rencontray dans la rue des villageois qui se mirent a courir apres moy, comme apres un fou, et ne me laisserent point que je ne fusse au lieu où je voulois aller. Ce fut là que je fus delivré de mon carquan, mais on ne laissa pas de publier ceci par tout ce pais, car mon compere ne fut pas secret, tellement que les enfans en vont aujourd'huy a la moustarde [4]. Ce qui me faschoit le plus estoit que je n'avois pas entendu la fin des discours de mon Ribaud et que je ne sçavois s'il me faisoit cocu ou non [5], mais je n'en fus que trop asseuré une autre fois revenant des champs : je le trouvay ici avec sa vilaine comme il luy léchoit le mourveau. Dieu sçait quel crevecœur — 7-12. B : la penses tu mieux contenter que moy? ça, ça, fais exhibition dessus cette assiette, voyons qui est celuy qui a esté le mieux party par la nature. En disant cela, je luy monstray ce qu'il luy faloit monstrer, mais il n'osa en faire autant, sçachant bien que le droict n'estoit pas de son costé. Il s'en alla tout honteux hors de ceans; neantmoins

---

1. *Lécher le morveau*. OUDIN, p. 358 : idiotisme, baiser continuellement; vulgaire.

2. *Fouailler*. OUDIN, p. 231 : idiotisme, fesser; item, faire l'acte charnel.

3. *Estonné comme un fondeur de cloches*. OUDIN, p. 202 : fort estonné.

4. *Les enfans en vont à la moustarde*. OUDIN, p. 365 : idiotisme, l'affaire est connue de tout le monde.

5. Ce long récit n'est qu'une imitation de la 72e des *Cent Nouvelles Nouvelles*, combinée avec la 71e Nouvelle de l'*Heptameron*. Cette dernière avait déjà été imitée par NOEL DU FAIL, *Contes d'Eutrapel*, cha p. v, *De la toux*.

neantmoins il y revint plusieurs fois, non pas tant a cachettes que je n'en eusse cognoissance.

Cela me fascha tellement que je juray a ceste putain, que je me laisserois mourir asseurement, avant que l'année se passat, afin de me delivrer de tant d'angoisses ; elle en devint encore plus meschante, ne souhaittant rien autre chose que de me veoir sortir d'icy les pieds devant[1] : toutes les fois que nous nous querellions, elle me disoit : hé la, Robin, que n'accomplis tu ton serment ? que ne meurs tu, pauvre sot ? voys tu pas bien que tu es inutile au [844] monde ? les vignes ne lairront pas de fleurir pour ton absence, tu ne sers qu'a en perdre les fruits. L'année estoit desja escoulée, lors qu'elle a commencé a me faire meilleure chere que de coustume, prenant resolution comme il est a presumer, de veoir sans dire mot si je serois si fou que de me desesperer pour elle ; je cognus son intention, et pour sçavoir quelle affection elle me portoit, et ce qu'elle pourroit faire et dire si j'estois mort, je me deliberay de le contrefaire.

A cela m'a servy beaucoup un mien compere, qui cependant que j'estois a son logis est venu dire ceans, qu'apres avoir avallé je ne sçay quoy, que j'avois

1-3. B : non pas tant en cachettes que je n'en eusse cognoissance. Un jour je le treuvay couché avec ma femme sur ce mesme lict que vous voyez. Je me contentay de luy dire des injures et le laissay encore aller sain et sauf. Ho, que j'en ay eu de regret depuis quand j'y ay songé. Je luy devois jetter son chappeau[2] par les fenestres, ou luy dechirer ses souliers. Mais quoy je n'estois pas a moy en cet accident. Toutes ces choses cy me fascherent de telle sorte que je juray — 20-22. B : un mien Cousin, qui cependant que j'estois a son logis, hier tout au soir, vint dire ceans a ma femme qu'apres avoir avallé

---

1. *Sortir les pieds devant.* LITTRÉ : Se dit d'un mort qu'on emporte dans la bière, dans le cercueil. Pas d'exemple.

2. Ah ! je devois du moins lui jeter son chapeau, Lui ruer quelque pierre ou crotter son manteau. MOLIÈRE, *Sganarelle*, sc. XVI.

detrempé dans un verre avecque du vin blanc, je m'estois jetté sur un [845] lict, où je tirois a la fin [1]. Ceste nouvelle n'a point attendry son cœur, elle a respondu qu'elle avoit si grande faim [2] de dormir qu'elle ne pouvoit se relever, sans se faire un grandissime tort. Voyant cela, nous avons attendu jusqu'a ce matin a mettre a fin nostre entreprise. Il m'a porté ceans, avec un de ses valets, et m'a mis sur ce lict cy, où je me suis tousjours tenu roide comme un trespassé; voyla vostre mary mort, ç'a t'il dit a ma femme, je suis fasché que vous n'avez esté presente, lors qu'il a rendu l'ame, vous eussiez sçeu sa derniere volonté, et eussiez veu de quelle diligence j'ay tasché de l'assister. Helas, mon Dieu, est il mort le bon homme, luy a t'elle respondu en gemissant, a grand'peine pourroit on en rencontrer [846] un, qui l'egallat en douceur de naturel. Contez moi ce qu'il vous a dit, estant proche de sa fin, ne me le celez point, cela me servira de consolation. Vous vous trompez bien fort, luy a t'il repliqué, cela vous servira de remords de conscience toute vostre vie, si vous avez une ame pitoyable, et soigneuse de son salut : mon bon compere m'a dit que vous estiez cause de son trespas, et qu'il s'y laissoit aller comme a un refuge, qui estoit suffisant de le garantir des ennuis qu'il enduroit en vostre compagnie. Helas! que je suis malheureuse, a t'elle dict, quelle mauvaise chere luy ay je fait ? faut il qu'il soit mort avec une rancune contre moy ? Il ne priera pas Dieu pour moy en l'autre monde. [847] Saincte Marie, nos voysins sçavent bien le bon traitte-

2. B : Cette — 21. B : mon bon Cousin

---

1. *Tirer à la fin.* OUDIN, p. 536 : idiotisme, être proche de la mort.
2. *Si grande faim*, OUDIN, p. 208 : Nostre vulgaire se sert du mot faim en un estrange sens, v. g. : *j'ay faim de*, j'ay envie, volonté.

ment que je luy ay fait, il y avoit plus d'un mois que nous n'avions eu de noise. *Fili David* [1], j'estois si prompte a executer tous ses commandemens, que je pensay avant hier me rompre le col, en descendant les montées, pour luy aller querir son vin du coucher. Helas ! le pauvre homme, il n'a point beu depuis en ma compagnie, et n'y bevra plus jamais.

Mon Compere luy a laissé achever ses doleances, et s'en est allé hors de ceans, afin qu'elle fit sans fiction ce qui estoit de sa volonté. Dès qu'il a esté dehors, elle a envoyé querir ceste femme que vous voyez, qui n'est pas meilleure qu'elle, et ensemble son adultere [2]. [848] Mon mary est mort, ma commere, luy a t'elle dit. Hé bien, voila bien dequoy pleurer, luy a t'elle respondu, estes vous folle ? ne vous souvenez vous plus des souhaits que vous avez faits si souvent ? Ouy da, ma bonne amie, a t'elle respondu, mais que diroient les gens si je ne pleurois point, puisque c'est la coustume de pleurer ; pour moy je m'en acquite fort bien quand je veux, encore que j'aye tout subjet de rire. Je n'ay que faire de tenir des oignons dans un mouchoir, et de les approcher de mes yeux. Je ne desire point loüer des pleureurs comme l'on fait aux bonnes villes. Apres cela ses larmes ont cessé de couler, s'il est ainsi qu'elle en ayt jetté. Ma foy, il a bien fait de mourir, a t'elle dit alors, car je l'eusse fait [849] bien tost adjourner, pour ce faire, veu qu'il m'avoit

8. B : Mon Cousin — 22. B : comme on fait

1. *Fili David* ! Fils de David ! Exclamation tirée du Nouveau Testament.

2. *Adultère*. FURETIÈRE : Se dit aussi de celui ou celle qui commet l'adultère. Un adultère public doit être privé de ses bénéfices. — Furetière ne donne pas d'exemple de l'emploi de ce mot avec un pronom possessif.

donné promesse dès long temps, de desloger d'icy, je m'imagine qu'il y eust esté condamné, si nos juges sont equitables. Ne suis je pas heureuse maintenant, tout ce qui est ceans est a moy. Il m'a donné tout par son contract de mariage. Je l'ay bien gaigné par sainct Jean, pour le mal que j'ay eu avecque luy. Toute la nuit il falloit que je luy tirasse son bou(t) comme je fay celuy de ma vache, et j'avois beau le brandiller en toutes façons, je n'en pouvois faire resusciter la chair. Je pense que ceste partie là estoit entierement morte, et qu'elle avoit esté frappée du foudre. Consolez vous, luy a reparty sa compagne, voila vostre amy qui vous rendra desormais la plus [850] contente du monde. Là dessus, parce que tous les rideaux de ce lict cy estoient tirez, et que l'on ne me pouvoit veoir, j'ay un peu haulsé la teste, et par une petite ouverture qui estoit aux pieds, ay veu que le galand homme embrassoit ma femme, et la baisoit. L'effort que je faisois en m'estendant ainsi, a donne la sortie a un furieux pet de masson [1] qui les a tous estonnez. Mon Dieu il n'est pas mort, ç'a dit ma femme, le voila qui pette, vous estes bien sotte, a respondu sa commere, pensez vous que les personnes mortes ne puissent petter? les choses qui n'ont jamais eu d'ame pettent bien, ne sort il pas toujours quelque bruit, de tout ce qui s'eclatte [2] tant soit peu, possible est ce quelqu'un de ses os, qui s'est dis-joinct, ou [851] bien c'estoit un vent qui estoit encore

6. C : avec — 6-11. B : Toute la nuict il demeuroit pres de moy, immobile comme une souche, et il y avoit une partie de son corps qui, a ce que je pense, estoit entierement morte et avoit esté frappée de foudre.

1. *Pet de maçon*. OUDIN, p. 413 : Pet de maçon, qui porte son mortier. Item, pet de boulanger, etc.

2. *S'esclatter*. FURETIÈRE : Faire aller en éclats. Si on ne coupe le bois d'un certain sens, il s'éclate.

dans son corps, et ne trouvant pas le conduit tout ouvert, n'a peu sortir qu'avec violence. D'ailleurs nous avons aussi subjet de croire, que son corps estant pesant comme il est, a fait craqueter[1] ceste couchette, qui est de bois fort tendre. Hà le vilain, disoit ma femme, c'estoit toute sa delectation que de peter durant sa vie ; pensez qu'il s'y plaist encore apres sa mort, il avoit le vent si a commandement, et le faisoit si bien souffler a sa fantaisie, que c'estoit dommage qu'il ne s'estoit fait Nautonnier. Le plus souvent il gageoit, de faire des petarades en certain nombre, et les jettoit comme un tonnerre, sans y manquer d'une seule, c'estoit là son jeu ordinaire dans [852] les compagnies, car il y gaignoit tousjours beaucoup d'argent. Mais, ma bonne amie, que je ne le voye plus, il le faut enterrer plus tost que plus tard, ça mettons nous en besoigne, nous gaignerons cinq ou six quarterons[2] d'indulgences, voicy une aiguille et du fil.

Ayant dit cela, elle a tiré le rideau, et comme elle se penchoit pour me regarder, estant saison de joüer mon jeu, puis que j'avois recognu le peu d'estime qu'elle faisoit de moy, j'ay levé mon bras et luy ay appliqué fermement ma main sur la joüe, si bien qu'elle a eu une excessive frayeur. Je ne suis pas encore mort, coquine, et si Dieu plaist, je te mettray quelque jour en terre, quand ce ne seroit qu'a cause que tu desire(s) malicieu[853]sement que je sorte de ce monde ; le Ciel pour te faire enrager et te punir, permettra que j'y demeure long temps. Alors ils se sont tous trois mis au tour de moy, ne voulans pas croire que je fusse vivant, parce qu'ils ne desiroient pas

23. B : coquine, luy ay je dit, et si Dieu

1. *Craqueter.* FURETIÈRE : Craquer plusieurs fois.
2. *Quarteron.* FURETIÈRE : Compte qui fait le quart d'un cent.

que je le fusse, (ils) n'ont pas laissé d'essayer de m'ensevelir dans ce drap, j'ay resisté tant que j'ay pû, criant au meurtre et a l'ayde, et leur disant que je n'estois point mort. Je pense qu'ils avoient envie de m'estrangler et de m'estouffer, et qu'ils l'eussent fait, si de vostre grace[1] vous ne fussiez venu a ma recousse[2], estant je croy appellé par mes cris ; or, Monsieur, je vous supplie de m'assister, voyant la justice de ma cause, et d'empescher que l'on me persecute, comme l'on a fait auparavant vostre [854] venuë ; soyez le protecteur des miserables.

Quand il eut ainsi achevé de parler, Francion qui avoit cogneu son bon droit, voulut mettre la paix par tout ; le ruffien et celle qui l'accompagnoit, firent hault le gigot[3] cependant, craignans la touche[4] ; la femme voyant que le gentilhomme qui estoit chez elle y desiroit disner, s'en alla a la cuisine toute honteuse et faschée, mettre ordre aux saulses. Tandis le mary se vestit, et vint en la chambre de Francion, avec lequel il discourut de plusieurs choses. Apres le disner Francion fit venir aussi sa femme, et leur dit a tous deux, qu'il falloit qu'ils

1-2. B : ils n'ont pas laissé de me despouiller et d'essayer de m'ensevelir dans un drap. J'ay — 13-14. B : Le ruffien et celle qui l'accompagnoit s'en allerent cependant, craignants la touche ; — 17-18. B : se vestit, se tenant toujours pres de Francion avec lequel — 19-20. B : Francion fit approcher sa femme

---

1. *De vostre grâce.* HUGUET, p. 186 : Par bonté pure, de son propre mouvement, sans en être prié. « Là dans cette boutique Où, dès le mois passé, votre cœur magnifique Me promit, de sa grâce, une bague. MOLIÈRE, *Dépit amoureux*, I, II.

2. *Rescousse, recousse.* FURETIÈRE : Action par laquelle on rattrape, on reprend ce qui avait été enlevé, ou l'on sauve une partie de ce qui était en danger de se perdre. On a été trop tard à la rescousse de ce prisonnier, les ennemis l'avaient déjà mis en lieu de sûreté.

3. *Haut le gigot.* OUDIN, p. 267 : Hau le gigot, idiotisme, hausser la jambe ; faire hau le gigot, s'en aller.

4. *Touche.* HUGUET, p. 389 : Signifie aussi l'action de frapper, de faire impression violente sur quelque chose.

fissent devant luy un perdurable accord. Le mary qui ne demandoit qu'amour et simplesse y consen[855]tit bien tost, et la femme en fit de mesme, y estant contrainte par la necessité, et ne pouvant plus faire l'enragée. Je veux donc, dit Francion, que vous faciez tout a ceste heure ensemble, la petite chosette, afin que je juge si Robin n'est pas assez valeureux pour contenter sa femme, sans qu'elle aille a la Cour des aydes [1].

Belles Dames, qui ne pouvez sans rougir ouyr parler des choses que vous aymez le mieux, je sçay bien que si vous jettez les yeux icy, et en beaucoup d'autres endroits de ce livre, vous le quitterez aussi tost, et m'aurez par avanture en hayne. Neantmoins j'ayme tant la verité que malgré vostre fascheuse humeur, je ne veux rien celer, et principalement de ce qui profite plus estant divul-[856]gué, que non pas estant teu.

Robin apres quelques resistances, s'accorda au desir du brave Marquis, estant fort ayse d'avoir les yeux d'un si grand personnage, pour tesmoins irreprochables des preuves de sa vaillance, mais sa femme faisoit la honteuse, et disoit qu'elle mourroit plutost que d'endurer que l'on luy fit une si vilaine chose devant les gens. Hé quoy, dit Francion, sçait on pas bien que vous le faites? le pensez vous celer? a quoy cela vous peut il servir? quand je vous l'aurois veu faire, et que je serois le plus

4-7. B : Je veux donc, dit Francion, que tout a ceste heure Robin me montre s'il n'est pas assez valeureux pour contenter sa femme — 13. B : en haine, ou vous le feindrez a tout le moins pour faire les chastes et les retirées [2]. Neantmoins — 15-16. B : estant divulgué qu'estant passé sous silence. — 18. B : de Francion, estant — 23. B : dit Francion, ne sçait on pas bien ce que vous faites estans ensemble ?

1. *La Cour des Aides.* OUDIN, p. 129 : Métaphore, des personnes qui aident à faire un homme cocu.

2. *Retiré.* FURETIÈRE : On dit aussi qu'un homme est retiré, lorsqu'il est marié, qu'il ne mène plus la vie de garçon.

grand bavard de la terre, je ne sçaurois dire autre chose sinon que vous l'avez fait, cela n'est pas nouveau : dès maintenant, ne le puis je pas dire puisque c'est la verité? Nonobstant ceste raison, elle de[857]meura en son opiniastreté premiere, et Francion poursuivit ainsi : Pardieu vous le ferez, je ne m'en iray point d'icy autrement; si vous ne vous laissez chevaucher[1] de bon gré, je comman-

2. B : l'avez fait. Or cela n'est pas nouveau. Des maintenant — 3.-4. B : la verité. Outre cela pensez vous que je ne sois pas aussi capable de juger de cette matiere que les Chirurgiens et que je ne fasse pas un jugement si equitable que vous ne serez point en peine d'aller à l'Officialité[2] où vous employeriez beaucoup de peine et d'argent? Nonobstant toutes ces raisons, l'hostesse demeura — 5 *et suiv.*. B : Francion poursuivant luy dit que si elle ne se laissoit faire, il commanderoit a tous ses gens de la tenir les uns par les pieds, les autres par les bras, tandis que Robin accompliroit son desir, et de faict, il la prit luy mesme et la jetta sur un lict; puis il commanda a Robin de commencer l'affaire. Il se monstra fort prompt a obeir, apres que le chevalier eust chassé ses serviteurs et fust demeuré seul dans la chambre. Mais l'on dit qu'aussi tost Francion luy fist faire suspension d'armes et voulut voir s'il estoit bien fourny de ce qui lui estoit necessaire. Les mesdisans asseurent qu'apres il leur fit recommencer le duel et leur donna des preceptes pour les mouvemens. Vous n'en croirez que ce qu'il vous plaira. Il vous suffit d'apprendre qu'il jugea qu'ils n'avoient point de sujets de se mescontenter l'un de l'autre, sans que je vous parle de l'ereçtion, de l'intromission, et de l'ejaculation qui sont des mots qui sentent plus tost la Cour d'Eglise que la Cour du Louvre. L'hostesse avoit une sœur a marier, et l'on alloit chantant par le village qu'il falloit qu'elle prist un mary a l'espreuve, puisque celle cy y avoit esté trompée. Mais il ne falloit point prendre garde a toute cette mesdisance. Apres que Francion eust remis d'accord son hoste et son hostesse, il descendit (C. : toute cette mesdisance. Voila tout ce que nous avions a dire de libre dans ce livre cy : estes vous faschez de l'avoir veu, messieurs les Lecteurs. Les contes que l'on y trouve ne sont point se meschans qu'ils ne soient faicts a dessein de vous enseigner le vice :

---

1. *Chevaucher*. FURETIÈRE : Vieux mot qui signifiait autrefois aller à cheval. On le dit pourtant encore parmi les écuyers pour expliquer la manière de se mettre sur les étriers. Hors de ces occasions, on ne se sert point de ce mot, à cause du sens obscène qu'on y a attaché.

2. *Officialité*. Tribunal ecclésiastique jugeant des actions en nullité du mariage. Il autorisait des épreuves semblables à celle que préside Francion, et que l'on appelait congrès. Cf. TALLEMANT DES RÉAUX, *Historiette de M^me^ de Langey*.

deray a tous mes gens de vous tenir les uns par les pieds, les autres par les bras. Tandis Robin accomplira mon desir. Ayant dit cela, il la prit luy mesme, et la jetta sur un lict ; puis il commanda a Robin de commencer la besogne. Il se montra prompt a obeyr, apres que le Chevalier eust chassé ses serviteurs, et fut demeuré tout seul dans la chambre. Faites un peu de trefves, dit Francion, que je voye la longueur, la grosseur et la roydeur de vostre lance, auparavant que vous entriez en la bataille, où elle sera reduite en mauvais [858] point. Robin fait suspension d'armes, et Francion ayant a loisir consideré celles dont il estoit fourny, jura qu'il ne s'en trouveroit guere d'aussi bonne, et que sa femme ne

au contraire nous avons dessein de vous le faire haïr, en vous mettant devant les yeux le mauvais succez des vicieuses entreprises. En tout cas l'on sçait bien que cecy n'est pas faict pour servir de meditation a un Religieux, mais pour apprendre a vivre a ceux qui sont dans le monde où tous les jours l'on est forcé d'entendre beaucoup d'autres choses : car quels forfaicts ne viennent point a la cognoissance des gens de Justice, et comment peut on empescher que l'on n'en parle dans toutes les compagnies ? Que si mes excuses ne servent de rien et que vous ne trouviez rien dans ce livre qui vous plaise, qui que vous soyez, Lecteurs, ne le lisez pas deux fois : aussi bien n'est ce pas pour vous que je l'ay faict, mais pour mon plaisir particulier. Ne l'acheptez point si vous ne voulez, puisque personne ne vous y force. Que si vous l'avez et qu'il vous desplaise entierement, jettez le au feu : et s'il n'y en a qu'une partie desagreable, deschirez la, ou l'effacez, et faites vostre profit du reste. Que si quelques mots seulement vous sont a contre cœur, je vous donne la licence d'en escrire d'autres au dessus, tels qu'il vous plaira, et je les approuveray. Je pense qu'il y a fort peu d'Autheurs qui vous disent cecy, et encore moins qui le vueillent ; mais ils sont tous aussi orgueilleux et s'attachent a des vanitez impertinentes. Pour moy je me veux donner carriere et me rejouïr sans avoir autre soin. Rejouïssez vous apres si vous pouvez, a mon imitation. Mais poursuivons donc maintenant nos Narrations agreables [1]. Apres que Francion eust remis d'accord son hoste et son hostesse, il descendit

1. Plusieurs phrases de cette déclaration de l'édition de 1633 figuraient à peu près textuellement dans l'*Advertissement d'importance* de 1626. Cf. tome I, p. xxi, lignes 11-23.

pouvoit pas dire que l'on luy mettoit en teste[1] un ennemy qui ne sceut pas bien assaillir, et ne meritat pas que l'on luy fit resistance. Là dessus, le champion recommença le duel, où il ne sentit pas plus de plaisir que Francion en recevoit en le regardant. Tout estant fini, nostre Chevalier dit : vous allez un fort bon train, si ce n'est qu'a la fin vous avez des mouvemens un peu trop grossiers, et trop lents; desormais rendez les plus prompts et plus agiles, vous en aurez tous deux plus de delectation. Au reste que ce que vous venez de faire icy [859] devant moy, soit un lien qui vous estreigne eternellement. Il m'est avis que n'avez point de subjet de vous mecontenter l'un de l'autre.

Apres avoir dit cela, il descendit en bas, où ils le suivirent pour estre payez de son escot. Ils conterent la despence qu'il avoit faite, et tout aussi tost, il leur en bailla l'argent. De surplus il leur fit don de six ou sept pistolles, pour les convier a se souvenir de luy, et d'appaiser toutes leurs vieilles inimitiez en sa consideration, et leur promit que quelque jour il leur feroit encore quelque present, s'il estoit averty qu'ils ne retournassent point a leur mauvais mesnage. En contreschange il les menaça, que s'il pouvoit descouvrir qu'ils eussent par apres [860] quelques castilles[2] ensemble, il reviendroit les chastier rigoureusement. L'on dit que ses remontrances eurent beaucoup d'efficace, et que depuis ils ont tousjours vescu en bonne paix.

18. B : de luy et appaiser — 19-20. B : et il leur — 27. B : en bonne paix, et ont eu quelque enfant.

---

1. *Mettre une personne en teste.* OUDIN, p. 531 : idiotisme, opposer une personne pour disputer.
2. *Castille.* OUDIN, p. 75 : idiotisme, dissension.

Un certain homme qui venoit de disner a la taverne, ayant veu les largesses de Francion, l'eut en un grand respect et en une parfaite bienveillance. Le voyant monter a Cheval, il monta aussi sur le sien, et sçachant qu'il prenoit un mesme chemin que luy, il s'offrit a l'accompagner. Le premier discours qu'il luy tint, fut une loüange qu'il donna a sa liberalité : de ce propos là il tomba sur celuy de l'avarice, de laquelle il disoit qu'il ne pouvoit fournir d'exemple plus remarquable qu'un gentilhomme qui demeuroit a [861] un village où ils iroient au giste le lendemain. C'est le plus vilain que la terre ait jamais porté, disoit il en continuant, ses subjects sont bien mal heureux d'avoir un tel Seigneur que luy, il les pille en mille façons. L'année passée il fit accroire qu'il avoit envie d'aller a la guerre pour le service du Roy, et falut que ces pauvres gents luy donnassent deux bons Chevaux : toutefois il n'y alla point, et fut seulement un mois a la Cour.

Il leur eut envoyé des gens-darmes de la compagnie de quelqu'un de ses amys pour assouvir la mauvaise volonté qu'il a contre eux, n'eust esté que songeant a son profit, il aymoit mieux les voler luy mesme, et eut esté mary que l'on les eut rendu si pauvres, [862] qu'il n'eut plus eu dequoy rapiner [1]. A peine pourriez vous croire combien il les bat, et leur fait couster d'argent,

3. B : en un grand respect. Le voyant monter — 11. B : le plus taquin [2] personnage que la terre — 16. C : et il falut — 23. B : marry que l'on les eust

1. *Rapiner*. FURETIÈRE : verbe actif. Dérober, prendre petit à petit. Ce Facteur ne vend ou n'achète rien pour son maître qu'il ne rapine quelque chose.

2. *Tacquin*. OUDIN, p. 519 : idiotisme, avare.

lors qu'ils ont ramassé quelques buchettes, qui se trouvent au tour de son bois. Quand il a des ouvriers a la journée, il retarde a sa fantaisie un horloge de sa maison, et les fait pour le moins travailler deux heures plus qu'ils n'ont de coustume autrepart. Il nourrit tous ses serviteurs le plus mesquinement du monde, et jamais personne ne s'est pû vanter d'avoir banqueté chez luy. Lors que ses amis (s'il est ainsi qu'il en ait) le viennent veoir par la porte de devant, peur d'estre contraint de les recevoir, il sort par sa porte de derriere, et s'en va se promener dans des lieux escartez, où il est impossible de [863] le trouver [1]. Voyant ses enfants devenir grands, il s'en plaignoit une fois au contraire de tous les autres hommes, qui sont fort ayses de la croissance des leurs, parce qu'ils esperent d'en avoir bien tost un parfait contentement, les voyant mariez ou pourveus de quelque eminente qualité, ou remplis de quelque signalée vertu. La raison estoit que desormais il faudroit beaucoup d'estoffe pour

6. B : le plus mesquinement du monde. Si l'on met a cuire des poix ou des lentilles, il les compte un a un, et il a apris la Geometrie tout exprez afin que le compas luy serve a mesurer le pain pour sçavoir combien l'on en a mangé. On dit mesme qu'il plaint l'eau aux petits oyseaux que nourrit sa fille et que quand on en a tiré un seau du puis pour rincer les verres, il a presque envie apres de la faire rejetter dedans de crainte qu'elle ne faille. Jamais personne — 10. B : par la porte — 11-12. B : de le trouver. Ainsi il fait en sorte que sa despence de bouche va toujours d'un mesme train, et pour ses valets, il ne les prend que de complexion flegmatique et melancolique, a cause que ceux qui sont d'humeur cholerique mangent trop. Une fois un Cuisinier s'estoit loué chez luy, mais il luy demanda bien tost son congé, disant que s'il demeuroit plus long temps en sa maison, il oublieroit son mestier. Voyant

1. On trouve des traits analogues dans *La fameuse compagnie de la Lesine* ou *Alesine*, c'est à dire la maniere d'espargner, acquerir et conserver.., traduction nouvelle par le pasteur Philandre, Paris, 1604. L'original italien serait Vialardi ou de Ruoni. Cf. Brunet, *La Fameuse Compagnie*, etc.

les habiller. Quant a luy, jamais il ne s'habillè que les festes et les Dimanches qu'il aille paroistre dans l'Eglise de son village, encor met il une chiquenille [1] de toille, par dessus ses vestemens dès qu'il est a la maison, et si a peine ose t'il se remuer, tant il a peur de les user en quelque endroit. Les jours ouvriers, il ne se couvre que de hail[864]lons. Il me semble, dit Francion, que vous avez appellé ce personnage cy gentil-homme, croyez vous en bonne foi qu'il merite ce tiltre, puisqu'il vit d'une si vilaine façon ? Un des principaux ornemens de la Noblesse, c'est la liberalité, Monsieur, respondit celui qui l'accompagnoit ; je recognoy que j'ay fally de l'avoir nommé gentil-homme, encore qu'il ait plusieurs Seigneuries : car mesme il ne l'est pas d'extraction. Son pere estoit un des plus grands Usuriers de la France, et ne s'addonnoit qu'a bailler de damnables advis [2] au Conseil, et a prendre quelques partis [3], Neantmoins les enfans de cestuy cy, qui sont un garçon et une fille, l'un de l'aage de vingt ans, l'autre de dix huict, ne tiennent rien du monde des humeurs [865] de leur race. Ils ont des ames assez genereuses. C'est dommage qu'ils n'ont un

2. B : les Dimanches qu'il va paroistre — 6. B : en quelque endroit. L'on dit que les plus beaux habits qu'il ait, ce sont ceux de son ayeul, par lesquels il se plaist a estre quelquefois recogneu, et les conserve soigneusement faisant estat de les leguer a ses descendans avec sa benediction. Pour les jours ouvriers — 9-10. B : d'une si vilaine sorte ?

---

1. *Chiquenille*, pour *Souquenille*. FURETIÈRE: Vêtement de grosse toile qu'on donne aux valets pour conserver leurs habits propres, et que les paysans portent aussi par necessité. — Molière écrit *Seguenille*.

2. *Avis*. FURETIÈRE : En terme de finances signifie l'invention et les moyens d'établir quelque imposition nouvelle ou de faire la recherche des deniers qui appartiennent au Roi. Les donneurs d'avis sont des gens odieux.

3. *Parti*. HUGUET, p. 277 : Il se dit aussi d'un traité que l'on fait pour les affaires de finances. Mettre une chose en parti. Il a pris le parti des vivres, le parti des poudres. Il s'est enrichi dans les partis. (ACAD.)

pere qui fit quelque chose pour leur avancement. La fille est fort belle, et ne manque pas d'attraits pour s'acquerir des Amants : mais que luy sert cela, pas un n'a la puissance de l'aborder pour luy conter son martyre, elle est tousjours aupres de sa mere, qui ne veut pas qu'elle aille aux grandes compagnies, d'autant qu'il cousteroit trop a la vestir richement. Qui plus est, le Seigneur du Buisson (c'est le nom du pere) a si peur de debourcer de l'argent, qu'il ne veut point ouyr parler de la marier. Le fils est captif tout de mesme, autant de gré que de force, a cause qu'il ne desire pas sortir et frequenter les jeunes gens de sa sorte, n'ayant pas un grand train [866] pour paroistre, ny de l'argent pour fournir au jeu et a la desbauche. Dernierement aussi il joüa d'un bon trait a son raquedenase[1] de pere, qui estoit tombé malade, et ne pouvoit aller a la ville, porter beaucoup d'argent qu'il devoit a un Marchand, par qui tous les jours il estoit chiquané. Il fut contraint de luy en donner la charge a son grand regret, car a peine se fie t'il a luy mesme de ses biens. Le drosle tenté par ce profitable metail, qu'il manioit si peu souvent, se delibera de le retenir a soy ; au lieu de le porter où l'on luy avoit commandé, il l'enterra emmy les champs, et s'en alla vendre son Cheval et son manteau, puis s'en va vers son pere, luy dire qu'il avoit rencontré des voleurs qui luy avoient desrobé son argent, son [867] manteau et l'avoyent desmonté : vous pouvez penser quelle fascherie en eut du Bûisson, il ne sçavoit a qui s'en prendre, enfin sa rage le porta a jet-

4-5. B : de l'aborder pour l'entretenir, elle est tousjours aupres de sa mere, aussi chiche que le pere, qui ne — 20. B : Le drolle — 24. B : puis s'en retourna vers

---

1. *Raquedemare*, ou *Raquedenaze*. OUDIN, p. 468 : idiotisme, un avare.

ter toute la faute sur son fils, et a le battre tresbien, apres luy avoir dit que c'estoit un Coquin, qu'il estoit party trop tard, et qu'il n'avoit pas pris le chemin ordinaire, où il eut pû rencontrer quelqu'un qui l'eust secouru. Il donna charge au Prevost des Mareschaux [1], de s'enquerir des personnes qui l'avoient volé. Un archer sçachant de quel poil et de quelle taille estoit son cheval, fait telle diligence qu'il le trouva, et le recognut dans une certaine ville proche d'icy comme l'on le menoit boire. Il le suivit jusqu'a un logis où il demanda au Maistre qui le luy avoit vendu. Cet homme respondit que [868] c'estoit une personne dont il ne sçavoit pas le nom ny la qualité, mais que s'il le rencontroit, il le reconnaistroit fort bien. De mauvaise fortune, le jeune homme vint a passer par là, et le Bourgeois dit incontinement a l'Archer, le voyla sans doute, mettez la main dessus luy. Gardez vous bien de vous tromper, dit l'Archer, car c'est là le fils de celuy qui a perdu le Cheval ; c'est asseurement luy qui me l'a vendu, repartit l'autre. L'archer se contenta de sçavoir cecy, et l'alla redire a du Buisson, qui confronta le Bourgeois a son fils. Il fut incontinent convaincu [2], et craignant la fureur de son pere, sortit secrettement du Chasteau, puis s'en alla, pensez, querir son argent, avec lequel il s'est si bien esloigné d'icy, que l'on ne l'y a point veu depuis. A la fin il faudra [869] bien qu'il y revienne, quand ce ne seroit que pour recueillir sa part

1-2. B : apres avoir dit — 10-11. C : qui c'estoit qui le luy avoit vendu. — 11-12. B : c'estoit un jeune homme dont — 14. B : le jeune du Buisson vint

1. *Prevost des Mareschaux*. FURETIÈRE : Officiers royaux réputés du corps de la gendarmerie. Il y a 180 sieges des Prévosts des Mareschaux. L'ordonnance de 1676 règle la compétence de ces Prevôts.

2. *Convaincu*. FURETIÈRE : Convaincre. Prouver un crime. Ce criminel est atteint et convaincu d'assassinat.

de la succession du vieux avare, qui ne se gardera pas de mourir pour ses richesses. Ce qui vient de la fluste s'en retourne au tambour[1]. Les biens mal acquis, seront quelque jour infailliblement tresmal despencéz. Quand le jeune homme les aura en sa possession, il ne faut pas demander quel degast il en fera, par là l'on pourra cognoistre quel proffit et quel plaisir il y a, a mettre en un tas beaucoup d'escus, que l'on laisse a l'abandon lors que l'on y pense le moins. Pour moy, je ne sçay lequel je dois blâmer du pere ou du fils, tous deux ont manqué a leur devoir, mais je ne puis nier que je ne cognoisse bien que la faute vient premierement du pere, [870] qui par sa chicheté a comme forcé son fils a luy ravir ce qu'il ne luy a pas voulu bailler de bon gré ? Sans doute la divinité a permis qu'il ayt eu un enfant du naturel qu'il en a un pour le punir de son avarice. Cela peut bien estre, dit Francion, et je pense que le Ciel m'a mis en terre pour l'en punir aussi. Je vous jure que je ne m'y espargneray pas, ou mon esprit sera sterile en inventions. Dites moy seulement si vous avez beaucoup de cognoissance de luy. Oui, Monsieur, respondit l'autre, car je demeure dans une ferme a une lieuë de son Chasteau, si bien que j'ay apris toute sa genealogie, et toutes ses façons de faire, d'un certain garçon qui l'a servy, lequel vient fort souvent chez moy. Contez moy donc tout, sans rien [871] oublier, repartit Francion, et sur cela, celuy qui l'accompagnoit dit ce qu'il en avoit ouy. En apres Francion continua de ceste sorte : je luy en donneray tout du

3. B : s'en retourne au son du tambour. — 14. B : de bon gré? Dieu a permis sans doute qu'il

---

1. *Ce qui vient de la fleute s'en va au tabourin.* OUDIN, p. 227 : Idiotisme, ce qui est mal acquis se dissipe.

long de l'aulne [1], cela vaut fait [2]; n'est il pas ambitieux, pour comble de tous ces autres vices ? n'est il pas fort ayse que l'on croye qu'il est des plus nobles, et des mieux apparentez ? Vous touchez au but, respondit l'autre; quand vous auriez mangé un minot [3] de sel avecque luy, vous ne le cognoistriez pas mieux que vous ne faites. Il veut a toute force que l'on l'estime gentil-homme, et a bien baillé des coups de bastons autresfois a des Manants, qui avoient dit qu'il ne l'estoit pas, et qu'il le faloit mettre a la taille [4]; ho le mauvais, dit Francion, ce n'est pas ainsi qu'il y faut [872] aller. Je le veux rendre noble, moy, et malgré qu'il en aye, car je sçay bien que du commencement il n'approuvera pas ce que je feray pour y parvenir.

En discourant ainsi, ils arriverent pres d'un petit bocage, au delà duquel, ils entendirent quelque bruit, comme de personnes qui en violentoient une autre. Nostre Marquis qui veut tout sçavoir, et qui veut punir tous les forfaits qu'il voit commettre, picque son Cheval, estant suivy de ses gents, et apperçoit quatre grands maraults qui tiennent au collet un jeune gentilhomme qu'ils ont desmonté. Encore qu'il s'approchât d'eux, (ils) ne le quittoient point, et parce qu'il ne vouloit pas marcher vers l'endroit où ils avoient envie de le mener, [873] ils le trainoient contre terre, de toute leur force. Que voulez vous faire a ce galant homme là, pendards, dit Fran-

17. B : comme si quelques personnes en eussent violenté — 17-18. B : Nostre Aventurier — 22. A : qu'ils B : ils

---

1. *Il en a eu tout le long de l'aune.* OUDIN, p. 23 : idiotisme, il a esté bien battu. Ou bien, on luy a fait payer bien cher ; il a reçu bien du dommage.
2. *Cela vaut fait.* OUDIN, p. 561 : idiotisme, cela est presque fait.
3. *Minot.* Mesure valant cent livres.
4. *Taille.* FURETIÈRE : Se dit maintenant de la grande imposition qu'on fait tous les ans de la part du Roi sur le peuple et les roturiers.

cion. Ce n'est pas là vostre affaire, respondit l'un, sçachez seulement que nostre proceddure est approuvée de la Justice. La Justice, respond Francion, et qui est ceste honneste Damoiselle là qui fait ainsi traitter les honnestes gens ? laissez le là tout a ceste heure, ou vous vous en repentirez. Monsieur, dit un autre, vous nous lairrez s'il vous plaist faire nostre charge, nous sommes Officiers du Roy : nous voulons mener cet homme cy en prison pour ses debtes. N'est ce que pour cela, respondit Francion, et par la mort il n'ira pas. Achevant ces paroles il tira son espée, et tous ceux qui estoient [874] avecque luy en firent de mesme : puis ils commencerent a charger sur les Sergents de si bonne sorte, qu'ils furent contraints de lascher leur prise, et de monstrer les talons[1] a leurs ennemys. Le voysin de l'Avare s'estant aproché, dit a Francion : Monsieur, c'est icy le jeune du Buisson que vous avez secouru. A la bonne heure, dit le Marquis, je suis fort ayse d'avoir fait ceste rencontre. Là dessus le jeune gentilhomme le vint remercier avec des paroles où il remarquoit la bonté de son esprit : ce qui le convia a luy faire un accueil tres favorable. Il luy demanda si c'estoit donc pour debtes, que l'on l'avoit voulu mener en prison, du Buisson respondit qu'ouy, et qu'a cause que son pere ne luy donnoit point d'argent, il avoit esté forcé [875] d'en emprunter d'un certain Banquier, qui ayant affaire de ses pieces, le poursuivoit vivement de les luy rendre.

En parlant de ces choses là ils se trouverent a une petite ville, où ils avoient dessein de souper, et de coucher. Il y avoit deux hommes qui beuvoient dans l'Hos-

10. B : et je vous jure qu'il n'ira pas. — 20. B : où il monstroit

1. *Montrer des talons* et *jouer des talons*. OUDIN, p. 520 : idiotisme, fuir.

tellerie où ils se rendirent. L'un qui avoit le nez rouge comme une Escrevisse, ayant regardé le jeune du Buisson, fit sígne a son Camarade. Apres cela, ils se mirent a trinquer plus fort que devant, ayant quelques tranches de jambon, pour irriter la soif: ça, disoit l'un en tenant son verre, Greffier de la geole de mon estomach, apprestez vous a faire l'escroüe[1] de ce Parpaillau[2], que je vay mettre a couvert. Compagnon, reprit il, apres avoir bû, je vous donne as[876]signation[3] devant le throsne du Dieu Bachus, pour dire a quel subjet vous ne beuvez pas en temps et lieu, quand vos amys vous y convient. Je n'y comparoistray pas, respondit l'autre, quand vous devriez lever un deffaut[4] dont je fusse contraint de payer les despens. Il n'y a point d'apparence, dit le premier, je veux avoir acte bien delivré et bien signé du valet de ceans, par lequel il soit certifié que j'ay bû davantage

5. C : pour inciter la soif — 7-8. B : l'escrouë de ce vaillant champion que je vay mettre a couvert. Voila encore un verre de vin qui a esleu domicile en mon ventre, dit il en beuvant de rechef. Compagnon, — 11. C : vos amys en interpellent 5. — 14. B : les despens, et qu'on me devroit apres condamner par contumace; j'en appelleray comme de juge incompetant et demanderay mon juge naturel et domiciliaire comme en action pure personnelle. Il n'y a point — 16. B : davantage que toy.

---

1. *Escroue.* FURETIÈRE : Acte d'enregistrement d'une personne écrit sur le registre de la geôle pour charger le concierge du prisonnier. *Lever l'écrou* (Patru), l'élargir.

2. *Parpaillau.* FURETIÈRE : Ménage écrit Parpaillaut. Nom injurieux qu'on a donné en quelques endroits de la France à ceux de la Religion réformée. On dit qu'au siège de Clérac ils firent une sortie, couverts de chemises blanches en un temps où l'on voyait beaucoup de papillons que les Gascons appellent *Parpailloles*, comme les Italiens *Farfalla*, et que ce nom leur est demeuré.

3. *Donner assignation.* HUGUET, p. 21 : Il se prend aussi pour rendez-vous. — Ici le mot est pris au sens propre : Citation. Tout ce passage est une parodie des termes de justice.

4. *Défaut.* FURETIÈRE : En termes de Palais signifie manquement, refus de comparaître en justice aux termes des assignations qui ont esté données. *Lever un défaut*, le constater.

5. *Interpeller.* FURETIÈRE : Sommer quelqu'un de faire une déclaration, une reconnaissance, ou de rendre obéissance à la justice.

que vous. Voicy une pinte qui n'est pas ce me semble collationnée [1] a l'Original de celle de la ville, disoit l'autre, elle est bien petite, ce me semble, et si le vin n'est guieré bon. Je veux obtenir lettres patentes scellées du grand sceau, pour me faire rellever [2] de ce que j'ay tantost consenty a en bailler six [877] sols, il n'en vaut que quatre.

Ils firent plusieurs autres discours de mesme estoffe [3] que Francion entendit, et jura qu'il croioit que c'estoient des sergents, veu la mine qu'ils en avoient, et les termes praticiens [4] qui sortoient a tous momens de leur bouche, et qu'en outre il avoit recognu qu'ils en vouloient a du Buisson. Pour esprouver si cela estoit vray, il le laisse seul dans une salle prochaine, et s'en va dehors avecque

6. B : six sous — 6-7. B : que quatre. Mais a propos, camarade, tu manges tout le pain que je coupe, je m'en vay former complainte [5] pour ce trouble et te faire appeller en cas de saisine [6] et de nouvelleté [7]. Ils

---

1. *Collationner*. FURETIÈRE : Terme de Palais. Mettre une copie devant un original et les comparer pour voir s'ils sont conformes.

2. *Relever*. FURETIÈRE : En termes de Chancellerie, se dit des Lettres scellées que le Prince accorde pour faire cesser des contrats et autres actes pour lésion ou autre nullité de fait ou de droit.

3. *De même éloffe*. OUDIN, p. 201 : Idiotisme, de même nature.

4. *Termes praticiens*. Termes de pratique ou de procédure. Pas d'exemples dans Furetière ni Littré.

5. *Complainte*. FURETIÈRE : En termes de Palais, se dit des actions possessoires qui appartiennent à un propriétaire pour se maintenir en possession de son héritage. On forme une Complainte en cas de Saisine et de Nouvelleté, ce qui signifie en vieux langage en cas de trouble de possession.

6. *Saisine*. FURETIÈRE : Terme du Palais qui se dit d'une possession actuelle, en laquelle un vendeur met l'acheteur d'un héritage, et qui fait le même effet en matière d'immeubles que la tradition en matière de meubles. Ainsi tous les contrats de vente portent qu'on a mis l'acheteur en possession et saisine des héritages à lui vendus, et quand on est troublé en cette possession après an et jour, on fait assigner en complainte, en cas de saisine et de nouvelleté, celui qui a causé le trouble pour le réparer et on demande la réintégration contre celui qui a dépossédé par voie de fait.

7. *Nouvelleté*. FURETIÈRE : Terme de Palais. Trouble ou innovation dans la possession. On forme complainte en cas de saisine et de nouvelleté dans les actions possessoires pour se maintenir en possession. Ce mot est de vieux langage.

tous ses gents, feignant qu'il avoit envie de veoir quelque singularité de la ville. Aussi tost les Sergens qui avoient certainement dessein d'emprisonner du Buisson, l'allerent trouver, et luy ayans monstré leurs charges, se voulurent mettre a exercer leur office. Mais Francion et les siens revenans incontinent, les empes[878]cherent de passer plus outre, et ayans fermé la porte sur eux, dirent qu'ils estoient a leur misericorde[1], et qu'il ne tenoit qu'a eux, qu'ils les tuassent. Les pauvres gigots de Justice[2] crierent mercy a Francion, et a du Buisson, leurs remonstrans qu'ils n'avoient voulu faire que ce que l'on leur avoit ordonné. Vous estes des Coquins qui n'entendez pas vostre mestier, repartit Francion, je vous le veux aprendre. Un sergent bien advisé devoit il parler avecque des mots de l'Art comme vous avez fait devant les amys de celuy que vous deviez attraper ? ne consideriez vous pas que cela estoit suffisant de vous faire recognoistre ?

Ce n'a esté que pour ce subjet que vous avez failly maintenant a vostre entreprise, dequoy je suis [879] tres-ayse, pour le bien de ce galand gentilhomme. Mais, or ça, apprenez moy a la requeste de qui c'est que vous le vouliez rendre prisonnier. D'un Marchand de ceste ville, Monsieur, a dit l'un. Ah ! je le cognoy bien, dit du Buisson, c'est un affronteur[3]. Il me vendoit de meschantes estoffes fort cher, et me faisoit trouver un homme qui me les rachetoit a vil prix, de son argent mesme. Je m'en vay gager qu'il faisoit si bien que tout retournoit a sa boutique. Je ne m'en souciois point pourveu que j'eusse l'argent dont j'avois affaire, et ne songeois point a l'ad-

1. *A leur misericorde.* FURETIÈRE : On dit : être à la miséricorde d'autrui, pour dire : être à la merci, à la discrétion d'autrui.
2. *Gigots de justice.* Littré cite l'exemple de Francion.
3. *Affronter.* OUDIN, p. 5 : tromper.

venir. Il y a tousjours eu presse [1] a me prester, d'autant que l'on se fie sur les grandes richesses de mon pere. Francion ayant dit un mot a l'oreille de du Buisson, commanda a [880] un valet de la Taverne, d'aller au logis du Marchand, luy dire de la part des Sergents, que le jeune gentilhomme qui luy estoit redevable, estoit tout prest a le payer, et qu'il s'en vint le veoir promptement. Le Marchand venu, le soupé fut mis sur la table, et falut qu'il s'assit avecque les Sergents, pour manger comme les autres : car l'on remit le payement apres le repas. Luy et ses Camarades beurent d'autant [2], de sorte que les fumées commençoient a leur monter au cerveau. Francion donne a un laquais d'une certaine poudre qu'il avoit apportée parmy ses autres curiositez, laquelle estant meslée parmy le vin qu'ils burent tout le dernier, les rendit tellement assoupis, qu'il sembloit qu'ils eussent plutost une ame de brute, [881] qu'une ame d'homme. Leurs paroles n'avoient plus aucune raison, et l'on leur faisoit tout ce que l'on vouloit, sans qu'ils y songeassent seulement. Francion les voyant en cét estat, fouille dans leurs pochettes, prend les promesses que le Marchand avoit apportées, et les requestes, et les decrets de prise de corps, que les Sergents avoient, puis il brusle tout devant du Buisson, qui lui fait mille remerciements du plaisir qu'il reçoit de luy.

Là dessus Francion appelle le Tavernier, et se plaint a

9. B : et il falfut

---

1. *Presse.* OUDIN, p. 454 : *Il y a presse*, idiotisme, tout le monde recherche ou desire, tout le monde court à cela.

2. *Boire d'autant.* HUGUET, p. 27 : On dit : boire d'autant, pour dire : boire beaucoup. Cette façon de parler est du style familier. (ACAD.)

luy de ce qu'il leur a baillé du vin tellement brouillé que ces pauvres gents de ville, qui n'estoient pas accoustumez a boire, comme ceux de sa troupe, s'estoient enyvrés, encore qu'ils n'eussent pas beu davantage que les autres. Ce sont des ga[882]lands [1], Monsieur, respondit il, pour le moins ces deux Sergents que vous voyez. Ils estoient desja a demy yvres quand vous les avez fait mettre a table avecque vous; ne sçavez vous pas bien que quand vous estes entré, ils faisoient carrousse [2] ensemble? Il faut envoyer dire a leurs femmes, qu'elles les viennent requerir. Pour cét homme cy, poursuivit il, en parlant du Marchand, je prendray bien la peine de le remener tantost moy mesme.

Ayant dit cela, il commanda a un de ses valets d'aller querir les femmes des sergents. L'on fut tout estonné que l'on les vit peu de temps apres, et certainement elles firent une belle vie. Elles dirent une infinité d'injures a leurs marys en les remenant, et ce qui les fai[883]soit enrager, estoit qu'elles ne pouvoient tirer d'eux aucune parole raisonnable. Quant au Marchand, lors qu'il fut a sa maison, la sienne luy demandant s'il avoit l'argent que l'on luy devoit, n'estant pas si assoupy que les autres, il eut bien le sentiment de luy dire, qu'elle avoit envie de s'en faire brave, et prenant un bon baston, la chargea en Diable et demy [3]. Neantmoins il ne songeoit point s'il avoit receu l'argent ou non, et ne s'appercevoit point du larcin de ses papiers.

1. *Galand.* FURETIÈRE : On dit qu'un homme est un galant, pour dire qu'il est habile, adroit, dangereux, qu'il entend bien les affaires.

2. *Carrousse.* FURETIÈRE : Bonne chère qu'on fait en buvant et en se réjouissant. Ce mot vient de l'allemand *garhaus* qui veut dire tout vuidé. On sous-entend : le verre.

3. *En Diable et demi.* OUDIN, p. 164 : idiotismes, *en diable, tant que tous les diables, en diable et demi, comme trente mille diables...*

Le lendemain recognoissant sa perte, il courut en fougue a la taverne, mais il n'y trouva plus les hostes du soir precedent. Ils estoient deslogez de bon matin, prevoyant bien ce qui devoit advenir, si bien qu'il aprit a ses depens [884], a ne plus tromper la jeunesse, et a ne luy plus rien prester, pour employer en ses inutiles desbauches.

Tandis Francion estant aux champs s'enquit de du Buisson, quel chemin il avoit envie de prendre. Un autre que celuy que vous prenez, respondit il, parce que vous allez vers le Chasteau de mon pere, devant lequel je n'oserois me presenter. Je luy ay pris de l'argent, que je viens de manger a la Cour, et m'en vay maintenant trouver un Seigneur de ce pays cy qui me recevra benignement en sa maison, comme estant mon Parrain : ho bien, dit Francion, puisque vous estes ainsi vagabond, cherchez moyen de venir en Italie, d'icy a quelque temps vous m'y trouverrez sans doute, et y passerez mieux le le temps qu'en pas [885] un lieu du monde. Vostre humeur me plaist tant que je souhaite de la pratiquer davantage que je n'ay fait. Ayant dit cela, il l'embrassa amiablement, et le laissa prendre telle voye qu'il voulut.

Celuy qui luy avoit parlé du vieil du Buisson, estoit encore en sa compagnie, et ne le quitta point qu'il ne l'eust mené en veuë du Chasteau de cet avaricieux. Francion en se separant de luy l'asseura qu'il luy envoyeroit des nouvelles de ce qu'il y feroit, et s'y en alla, s'estant

6-9. B : en ses inutiles desbauches. Neantmoins Francion conseilla son debiteur de luy donner un jour quelque chose, selon ce que sa conscience luy en ordonneroit. Comme ils furent aux champs, il s'enquist de luy, quel chemin — 15-16. C : Voila qui est bien, dit Francion — 17. C : cherchez le moyen — 17. B : de venir a Rome, d'icy — 26-27. B : l'asseura qu'il sçauroit bien tost des nouvelles

mis sur sa bonne mine, et ayant pris le plus beau manteau qui fut en son bagage, pour paroistre ce qu'il estoit.

FIN DU SEPTIESME LIVRE.

2. B : en son bagage, pour ce qu'il avoit envie de se dire bien grand seigneur.

Fin du Huitiesme Livre

C : en son bagage, pour ce qu'il avoit envie de se dire bien grand seigneur.

Nous verrons là comme il fit la guerre a l'avarice, qui est un peché des plus enormes ; et c'est en cela que nous cognoissons que cette Histoire Comique a beaucoup de chose de satyrique afin de la rendre plus utile, car ce n'est pas assez de dépeindre les vices, si l'on ne tasche aussi de les reprendre vivement.

Fin du Huitiesme Livre

NOTE

*La première édition de l'*Histoire Comique de Francion, *1623 (A) ne comportait que sept Livres. De ces sept Livres, les éditions de 1626 et 1633 (B et C) en ont fait huit. — Voir la page 116 du tome II de la présente réimpression, où (dans le petit texte) se termine le Livre V de 1626-1633 et commence le Livre VI; la page 171, où se termine le Livre VI et commence le Livre VII; la page 237, où se termine le Livre VII.*

Le Livre VIII de 1626-1633 coïncidant avec le Livre VII de 1623 (pages 1-69 du tome actuel), le Livre IX de 1626-1633, le premier qui soit entièrement nouveau dans ces éditions B et C, vient donc naturellement à la suite du Livre VII de 1623 (A), comme du Livre VIII de 1626-1633 (B et C).

LE NEUFIESME LIVRE DE L'HISTOIRE COMIQUE DE FRANCION

Ce brave chevalier dont nous suivons les advantures a la trace, arriva enfin a la porte du Chasteau de l'Avare. Il eust envoyé devant quelqu'un de ses gens l'advertir de sa venuë, n'eust esté qu'il avoit peur qu'il n'esquivast[1] aussi-tost, et qu'il ne pust parler a luy. Il entra donc jusque en la salle où le venerable estoit assis, et estudioit dans un livre de l'Agriculture[2], ce qu'il pouvoit encore pratiquer pour tirer plus de revenu de ses terres. Monsieur[3], luy dit Francion, l'extreme desir que j'ay eu de vous voir pour vous tesmoigner combien je suis affectionné a vous rendre du service, m'a contraint de quitter le chemin que mes affaires m'obligeoient de tenir, et m'a fait venir icy hardiment. Je vous suplie de me dire qui vous êtes, repartit le Seigneur du Buisson, car je ne vous cognoy point. Je vous cognois bien, moy, dit Fran-

1. *Esquiver.* FURETIÈRE ne donne plus que la voix active : esquiver le coup ; on l'a fait esquiver.

2. Il s'agit probablement de l'excellent livre d'Olivier de Serres : *Theatre d'Agriculture et Mesnage des Champs*, dédié à Henri IV, 1600, encore loué dans *Le Voyageur en France* de l'agronome anglais Arthur Young, qui, le 20 août 1789, arrivé à Villeneuve de Berg, dans l'Ardèche, « contemple avec une espèce de vénération... la résidence du Père de l'Agriculture française », et note que son domaine de Pradel était à une lieue de la ville. Le traité classique d'Olivier de Serres fut encore réimprimé en 1804-1805, par François de Neufchâteau.

3. Sorel a lu la Nouvelle VIII de la Première Journée du *Décaméron*, où il a vu l'Avare italien, Ermin de Grimaldi, corrigé par les leçons d'un courtisan français de passage, Guillaume Boursier ; mais il n'a retenu que l'idée, et il paraît avoir inventé toute la fable qui suit, où Molière a recueilli quelques traits pour son *Avare*. Cf. ROY, *Sorel*, pp. 99 et suiv.

cion, vostre renommée est épandue assez loin. Pour moy l'on m'appelle Francion, Marquis de la Porte : Je suis de vos plus proches parens, je m'en vay vous dire par quelle façon. La dessus il luy bastit une genealogie suivant celle que l'on luy avoit decrite, et quoy que l'autre y remarquast de la faulseté, il se persuada qu'elle estoit veritable, tant il estoit aise qu'un Marquis qui avoit un train fort honorable se disoit son Cousin de son mouvement propre, esperant que cela serviroit a prouver sa Noblesse contre les mesdisans. Apres avoir tesmoigné a Francion par ses paroles combien sa cognoissance luy apportoit de contentement, la premiere courtoisie dont il usa fut de luy dire : vous n'estes jamais venu en ce païs cy, ny vos serviteurs non plus : je m'imagine que vous ne sçavés pas où c'est que l'on peut loger. Il leur faut enseigner une taverne où ils se pourront retirer eux et vos chevaux, mon homme s'en va les y conduire. Francion voyant desja que du Buisson avoit envie de jouër d'un trait [1] de sa chicheté [2] ordinaire, se resolut de l'en empescher, et luy dit : J'ay toûjours affaire de mes valets, mon Cousin, il ne faut pas qu'ils s'esloignent de moy, je leur deffens bien ; quant est de mes chevaux, on ne les lairroit pas seuls en une hostellerie, et si je vous asseure qu'ils sont si las qu'ils n'ont pas assez de vigueur pour aller jusques là. Ainsi Francion para ce premier coup. Vous ferez icy un tres mauvais soupé, luy dit le sieur du

6. C : il se persuade — 11-12. C : luy feroit d'honneur, la courtoisie — 14. C : je croy que vous — 17. C : les y mener — 18. C : deja — 19. C : d'un traict de — 23-24. C : et si, ils sont si las — 25. C : para ce coup.

---

1. *Jouer d'un trait.* Manque dans FURETIÈRE qui donne le synonyme : *jouer d'un tour.*

2. *Chicheté.* FURETIÈRE : Avarice, épargne très grande. Il est un peu vieux et bas.

Buisson, lors que ses gens mettoient sur la table une eclanche de brebis et quelques salades. Ce n'est là que mon ordinaire. Je n'ay pas esté adverty de vostre venuë comme je devois estre, afin de faire apprester quelque chose de meilleur : qui pis est, ma femme est malade au lict, et n'y a qu'elle ceans qui entende la cuisine, et qui y mette les mains. Que l'on ne se haste point tant, de grace, dit Francion, je vous donne tout le loisir que vous voudrez pour faire apprester ce qu'il vous plaira : Au reste, si vous avez de la viande plus delicate que celle que l'on a apportée, je vous supplie d'en faire servir, car je n'en sçaurois manger d'autre. J'ay veu en passant vostre pallier[1], il est des mieux garnis de la France. Si je ne sçavois que vous estes extrememement bien fourny de tout, je ne vous importunerois pas ainsi de contenter mes appetits. Mon Dieu, a propos, je me souviens qu'un homme de ce païs cy que j'ay rencontré en chemin, m'a dit qu'il y a en ce village un certain homme qui ne fait autre chose qu'aller a la chasse, et vend sa proye a ceux qui la veulent achepter. Il seroit bon d'envoyer chez luy pour avoir des perdrix et de la venaison. L'avaricieux fut contraint de faire les choses a quoy Francion le convioit, il n'osoit pas les luy refuser, se promettant qu'il n'auroit que ce soir là ceste charge, et que son hoste poursuivroit son voyage commencé. Mais il fut bien estonné de se voir loin de son compte. Francion luy dit, Mon cher Cousin, ne vous tourmentez point tant l'esprit, comme il me semble que vous faites pour ne me voir pas possible traicté a vostre

9-11. C : Au reste je vous supplie si vous en avez de plus delicate d'en faire servir — 14. C : que vous estes fort bien

1. *Paillier, palier.* HUGUET, p. 273 : Cour de ferme où il y a des pailles, du grain.

fantaisie. Tous ces jours cy qui viennent, nous ferons meilleure chere: vous aurez plus de moyen de faire chercher du gibier. J'aime tant vostre conversation que j'auray bien de la peine a sortir de ceans. Comment, vertubieu, disoit du Buisson en luy mesme, sera t'il dit que je nourrisse si long temps cet homme cy avecque tout son train ? ah ! j'y mettray bon ordre ma foy. Encore espere t'il que je luy feroy meilleure chere que maintenant, et comment cela seroit il possible ; a t'il envie de me ruiner : un de ses gens qui s'est meslé de la cuisine a demandé tant de beurre, tant de moüelle, tant d'espices, et d'autres ingrediens pour assaisonner les viandes, qu'en ce seul soupé cy toutes mes provisions ont esté mises en oeuvre. Alors prenant la parole sur ceste pensée, il dit a Francion qu'il luy conseilloit de partir des le lendemain au matin pour parachever son voyage, parce qu'il ne devoit pas laisser eschapper le temps qui estoit disposé au beau, et que s'il attendoit jusqu'a l'autre sepmaine il auroit bien de l'incommodité sur les champs a cause des pluyes qui viendroient, suivant les predictions de l'Almanach du Curé de Milmonts[1], qui ne mentoient point. Ah mon Cousin, y a t'il tant d'affaire ? respondit Francion, s'il fait mauvais temps la sepmaine qui vient, je ne partiray point : j'attendray a l'autre. Mais, mon Cousin, repliqua du Buisson, nous aurons encore d'icy a quinze jours de grands orages. Et bien, dit Francion, j'auray donc patience jusques a un mois d'icy : que m'en chaut il, il

1. Almanach bien placé chez un avare. La gravure initiale de l'*Almanach* du Curé de Milmont, ou Mille-Mont, représente le diable que tout le monde tire par la queue, et elle est restée longtemps populaire. Cf. *Le Grand Procès de la querelle des femmes du faubourg Saint-Germain*, Paris, 1623, in-8, réimpr. dans Edouard Fournier, *Variétés historiques*, t. IV, p. 323, et le *Recueil des Caquets de l'Accouchée*, éd. Ed. Fournier, pp. 65-66.

n'y a rien de pressé. Mon Dieu, a propos, lors que j'en seray là, il faudra que vous me prestiez quatre chevaux, tant pour tirer un petit chariot que je feray faire icy dès demain pour porter mon bagage qui est trop lourd pour mon sommier [1], que pour monter mes laquais qui ne sçauroient plus aller a pied. Vous me ferez aussi la faveur de me prester treze ou quatorze cens livres dont j'ay fort affaire, car en partant de chez moy, ne croyant pas devoir aller si loin, je n'ay pas pris assez d'argent.

Toutes ces paroles navroient autant le cœur du sieur du Buisson, que si c'eust esté des coups de poignard. Le soupé finy, il mena coucher Francion, et departit le logement a tous ses serviteurs, puis il s'en alla voir sa femme qu'il n'avoit pas faict voir a son hoste, d'autant qu'il se figuroit qu'il y avoit long temps que le sommeil l'avoit prise. La trouvant esveillée, il luy conta le nouveau parentage qu'il avoit trouvé, et combien ceste rencontre luy estoit cher venduë. Ah m'amour, luy dit il en poursuivant, je ne sçay quel diable de Marquis c'est, mais c'est l'homme le plus effronté que je vy jamais : Comment, il est plus familier avecque moy que s'il estoit mon frere, et s'il n'avoit fait autre chose toute sa vie que me frequenter. Il dit ses appetits, et veut que l'on les assouvisse. Il reforme ceans ce qui n'est pas bien a son goust. Il me contraint de faire des depenses superfluës, et commande a mes valets comme si je luy avois donné l'authorité que j'ay sur eux. S'il demeure icy plus long temps,

11-12. C : de poignard. A toutes les fois que Francion luy proposoit quelque chose, il se tournoit vers le plus fidelle de ses valets et luy disoit tout bas, Guerin, Guerin, que cet homme cy est familier. Le soupé finy

1. *Sommier*. HUGUET, p. 366 : Terme de messagerie qui se dit d'un cheval ou d'une autre bête de somme.

j'ay peur qu'il n'y vueille estre le maistre tout a faict, et qu'il ne nous en chasse a la parfin. Quel profit vous apporte une telle accointance, luy repartit sa femme, pourquoy l'avez vous laissé demeurer icy ? Je m'imagine pour moy que c'est quelque chercheur de chappe-cheute[1]. Il est venu sans doute icy pour nous voler. Si vous sçaviez la bonne mine qu'il a, reprit l'Avare, vous n'auriez garde d'avoir ceste opinion. Il a gentil-homme suivant et laquais bien vestus a la mode de la cour. Son train n'est point faict à la haste, comme celuy des personnes qui tout d'un coup se veulent faire prendre pour des Seigneurs, afin d'executer quelque mauvaise entreprise. Neantmoins je ne suis pas resolu de le loger passé ceste nuict, fust il mon cousin plus que germain. Je n'en seray pas de beaucoup mieux quand tout le monde aura sceu qu'il aura esté icy long temps, et qu'il est mon parent : au contraire la pluspart de mes biens seront dissipez. Plus de profit et moins d'honneur ; c'est la devise de mon pere. Pour estre du sang d'un Marquis, on n'est pas plus a son aise ; quoy que ce soit pour luy avoir fait bonne chere, je ne seray pas davantage son parent que je suis ; et pour luy en faire une mauvaise, je ne le seray pas moins. A la verité je n'oserois pas le mettre hors de ceans par les espaules : mais bien useray je de quelque doux moyen pour l'en faire sortir, sans qu'il se puisse mescontenter de moy. Je feindray demain que j'ay un grand procez qu'il me faut solliciter a la ville. Vous vous ferez plus malade que vous n'estes, et quand l'on vous demandera ce qui sera necessaire pour le traicter, vous fein-

1. *Chercheur de chappe-cheute.* HUGUET, p. 71 : On dit chercher, trouver chape-chute, pour dire, chercher, trouver un hasard, une occasion imprévue de profiter aux dépens d'autrui. (ACAD.)

drez d'estre en resverie [1] et de n'avoir plus de raison : tellement que d'un autre costé me voyant absent pour beaucoup de jours, et ne pouvant jouyr de ma frequentation non plus que de la vostre, il sera indubitablement forcé de s'en aller. Mais il faudra bien deffendre a nos gens de luy laisser emmener nos chevaux comme il a dit qu'il avoit desir de faire. Mademoiselle du Buisson approuva les raisons et les intentions de son mary, qui l'ayant laissée dans sa chambre s'en alla coucher dedans une autre.

Cependant sa fille qui estoit recherchée depuis longtemps d'un beau jeune Gentil-homme l'avoit adverty par une lettre, qu'il se presentoit une belle occasion d'accomplir leurs desirs, a cause que sa mere estoit malade, et qu'on ne prendroit pas garde de si pres a ses actions que de coustume, parce qu'il estoit venu un Seigneur loger chez eux, ce qui avoit mis tout en desordre. L'amant estoit desja venu, et si favorablement, qu'un homme du Chasteau l'ayant rencontré l'avoit pris pour le suivant de Francion, qui estoit de sa taille. La belle estoit avecque luy dans une chambre entre celle du pretendu Marquis et celle de son pere. La guerre amoureuse leur plaisoit tant, qu'ils la recommençoient des qu'ils le pouvoient faire. Ils faisoient trembler le lict d'une telle maniere que le pere le pouvoit bien entendre. De toute la nuict il n'avoit sceu clorre les yeux. Trop d'inquietudes agitoient son esprit : Il ne faisoit que songer a ce que luy avoit dit sa femme, et quelques fois il se laissoit tellement

11. C : Cependant la fille

---

1. *Resverie*. FURETIÈRE : Transport au cerveau, songe extravagant, délire. C'est un mauvais signe pour un malade qu'il tombe en rêverie.

emporter à la deffiance, qu'il croyoit que Francion fust un voleur qui eust entrepris de derober tout ce qui estoit en sa maison. Des demain je ne manqueray pas a envoyer querir le Prevost des Mareschaux et tous ses Archers pour prendre ce compagnon cy, disoit il, en son transport : Il sera attrapé comme un moineau dans le trebuchet. Mais bon Dieu que je suis sot de penser estre plus fin que ce maistre matois [1], il a paravanture fait sa main [2] des ceste heure, et s'en est fuy. Ah miserable, me voila ruiné : je n'y sçaurois remedier en façon quelconque. Comme il estoit sur la fin de ce discours, sa fille et son serviteur venans a s'embrasser, donnerent de telles secousses a la couchette qu'il l'entendit bien. Il ne sçavoit pas que c'estoit elle qui estoit couchée là, ayant laissé tout exprez sa chambre ordinaire au valet de chambre de Francion qui luy servoit de Gentil-homme. D'autant qu'il y avoit là dedans un coffre où il avoit serré ses plus beaux habits, il s'imagina que le bruit qu'il oyoit procedoit de ce que ses hostes taschoient de le rompre ou de l'ouvrir pour le vuider. Il presta l'oreille attentivement, mais enfin il n'entendit plus rien du tout. Alors par je ne sçay quelle resolution de fantaisie [3], perdant les pensées qu'il avoit eues il s'accusa d'estre trop soupçonneux, et croyant qu'il n'avoit rien ouy que par imagination, il dit en soy mesme, qu'il estoit un mauvais homme

1. C : defiance

---

1. *Malois*. OUDIN, p. 337 : idiotisme, méchant, rusé.

2. *Faire sa main*. OUDIN, p. 316 : Prendre tout ce que l'on peut en un lieu, derober, se garnir du bien d'autrui.

3. *Fantaisie*. HUGUET, p. 160. L'imagination, la faculté imaginative de l'animal. En ce sens, il n'a d'usage que dans le dogmatique. Il signifie aussi généralement : esprit, pensée, idée. « Ne mettez pas cela dans votre fantaisie. Il a eu fantaisie qu'il se porteroit mieux s'il changeait d'air. » (ACAD.)

de prendre pour un larron un Seigneur qualifié. Neantmoins il ne pût pas gouster de repos, et estant sorty doucement de sa chambre s'en alla voir si toutes les portes estoient bien fermées, et si chacun dormoit dedans le logis. Rien ne pût empescher qu'il n'eust mille frayeurs se trouvant dans sa court. D'abord il luy sembloit qu'il voyoit des hommes descendre d'une fenestre par une eschelle, et a tous coups il se retournoit pour regarder s'il n'y en avoit point quelqu'un derriere luy qui fust prest a le tuer. A la fin ayant recogneu que son jugement estoit trompé par des illusions il reprint le chemin de sa chambre, où il ne fust pas si tost entré qu'il ouyst le mesme bruit d'auparavant. Cognoissant qu'il ne s'estoit point deceu, et qu'il ne resvoit point alors, il s'approcha de la muraille et escouta attentivement ce que l'on pouvoit faire en l'autre chambre. Le jeune Amant qui estoit folastre, disoit alors a sa Dame, hé bien y a t'il quelque chose dont la perseverance ne puisse venir a bout? J'ay trouvé l'artifice d'ouvrir ce qui est le mieux fermé, il faut que tout me cede.

Lors qu'un homme remply de presomption entend dire quelques mots ambigus il leur trouve un sens a sa gloire. Celuy qui croit estre hay d'un chacun tourne tout a son blasme et a son dommage. Ainsi les fantaisies des hommes s'accommodent a leurs passions, et leur font ordinairement paroistre les choses qu'ils aiment ou qu'ils esperent. Cela se recognoist principalement aux personnes avaricieuses, qui ne voyent jamais parler deux hommes ensemble, qu'ils ne croyent qu'ils discourent des moyens de desrober leur bien. Le sieur du Buisson le plus grand

2. C : gouster du repos — 6. C : dans sa cour — 19-20. C : il faut a present que tout ce qui est du reste me cede.

Lesinant [1] de la terre, estoit de ceste belle humeur, et oyant les paroles de l'Amant de sa fille, il les expliqua selon les soupçons qu'il avoit. Aussi tost il creut que quelqu'un s'efforçoit d'ouvrir son bahu, et la fascherie vint tout a fait s'emparer de son ame, lors que le jeune Gentilhomme poursuivit ainsi : Je n'auray plus desormais sujet de m'attrister, je suis possesseur de la chose la plus chere de ceans. Mais nous ne songeons pas que le jour vient petit a petit. J'ay crainte que l'on ne me trouve encore sur le faict [2], si je ne m'en vay tout a ceste heure. Mais mon Dieu ! pourray je bien grimper par dessus la muraille ? je ne sçay. Ah ma foy, tu dis vray, disoit le sieur du Buisson, tu as de vray la plus chere chose de mon logis, puis que tu as pris ce que j'avois serré dans mon coffre, mais tu ne l'emporteras pas comme tu penses, je te serviray bien d'obstacle.

Ayant alors une resolution genereuse [3], il prit son espée et s'en vint a la porte de la chambre qu'il pensa enfoncer a coups de pied. Francion qui avoit fait la nuict un sommeil tout d'une piece, et n'avoit point ouy le tremblement de la couche, se reveilla a ce bruit, et vint voir qui le faisoit. Quand il eut recogneu du Buisson a sa parole, il luy demanda pour quel sujet il se mettoit en colere. Comment, dit il, n'en ay je pas grande occasion ? il y a là dedans un de vos serviteurs qui a crocheté un de mes coffres. Je ne le pense pas, reprit Francion, je n'ay point de gens qui ne me semblent tres fidelles. Et toutesfois

1. *Lesinant.* OUDIN, p. 300 : idiotisme, avare ou grandement espargnant. — Mot nouveau, dont l'origine italienne est indiquée plus haut, p. 56.

2. *Sur le fait.* OUDIN, p. 212 : idiotisme, en flagrant delit, en même temps que l'on fait l'action.

3. *Genereux.* HUGUET, p. 182 : Signifie aussi brave, vaillant, courageux.

voyons si ce que vous dites est vray, j'en veux faire la punition moy mesme, et tres rigoureuse. Tandis qu'il disoit ces paroles, du Buisson appella un de ses valets qui apporta de la chandelle, et sa fille ayant en mesme temps fait cacher son serviteur dessous le lict, mit sa cotte et vint ouvrir en frottant ses yeux comme si elle n'eust fait que de se resveiller. Son pere s'estonne en la voyant, et luy demande si elle n'a point entendu de bruit dedans sa chambre. Elle respondit que nenny. Nonobstant il cherche par tout, et vient a la fin de regarder dessous la couche où il apperçoit le compagnon qu'il cognoissoit pour son voisin. Il eust estimé qu'il se trouvoit là pour voler les besognes[1] de son coffre plustost que pour voler l'honneur de sa fille, s'il ne se fust descouvert croyant qu'il en estoit besoin : Monsieur, luy dit il, je vous supplie de me pardonner la faute que l'amour m'a fait commettre. Vous sçavez que je ne suis pas d'un lignage si abject que ce vous soit une honte de m'avoir pour gendre. Mademoiselle vostre fille ne m'a point desdaigné ; faites moy cet honneur que de m'avoir aussi pour agreable. Monsieur du Buisson n'attendit pas qu'il eust achevé sa harangue ; il estoit en une si prodigieuse colere, que sans Francion qui luy retint le bras, il luy alloit passer son espée au travers du corps. Comment, luy dit il, estes vous si hardy que de venir des-honorer ma maison : ha, je vous proteste que je vous en feray repentir. Ha, Monsieur, dit il, en se retournant vers Francion, je vous prie de me laisser en liberté : si vous me voulez donner quelque temoignage d'amitié. Permettez que je prenne la vengeance de ce miserable qui ne doit mourir que de ma

20. C : que de m'avoir pour agreable

1. *Besognes*, voir la note, p. 42.

main. Il faut que je donne pareillement la mort á ceste maudite engeance que je suis marry d'avoir mise au monde. Mon cher Cousin, dit Francion, tant que je seray icy vous ne leur ferez aucun mal : Je n'ay garde de le souffrir, car ils n'ont pas merité d'estre punis. Je veux estre l'Advocat d'une si juste cause comme la leur. Là dessus ayant tiré l'espée des mains de du Buisson qui n'estoit pas si fort que luy, il luy remonstra, Qu'il n'y avoit point de remede a ce qui estoit fait, sinon de l'authoriser, et que s'il faisoit autrement il seroit cause que le des-honneur qu'il craignoit tant tomberoit dessus sa maison. Du Buisson ayant un peu gousté ses raisons là, appaisa les premiers mouvements de sa colere, et s'assit dans une chaire aupres de Francion, qui luy prenant les mains en signe d'amitié, luy parla de ceste sorte : Mon cher Cousin, je vous ayme tant que je veux chercher en tout et par tout les occasions de vous en donner des preuves: La plus grande que je vous puisse faire voir, est de ne vous flatter en aucune sorte, encore qu'ordinairement les hommes soient fort aises de l'estre, suivant la corruption du siecle. Je vous diray donc les defaux que vous avez, non point pour vous les reprocher par inimitié et pour accroistre vostre colere, mais pour tâcher de vous rendre desormais agreable a ceux a qui vous desplaisez. Il n'en faut point mentir, vous estes fort chiche, et l'homme chiche se rend odieux a tout le monde, par ce qu'il cache en lieu secret les biens dont chacun a affaire, et que chacun desire. Il ne les met point en usage. Il est impossible d'en gagner de luy, car il n'achete que le moins qu'il peut, et ne met guere d'ouvrier en besogne qu'il ne

4-5. C : aucun mal. Je veux — 12. C : ces raisons, apaisa — 19. B : en aucune maniere, encore

se voye en un estat où il ne s'en puisse passer. Il ne donne point de recompense a ceux qui l'ont fidellement servy. Ses amis ne sont jamais bien venus a sa maison. Il leur fait une si piteuse chere qu'il leur monstre l'envie qu'il a de ne les y voir plus. Vous avez tous ces vices là. Je ne vous le cele point. Rentrez en vostre ame avec une severité aussi grande qu'il la faut a un homme qui se veut juger soy mesme. Vous recognoistrez que je ne vous accuse point a tort. Representez vous donc maintenant si vous n'estes pas miserablement privé du plus grand plaisir de la vie, qui est d'avoir beaucoup d'amis. Ne vous faites vous pas un tort extreme, car le plus souvent vous mourez de faim auprez de vos richesses, et avez si peur de les voir despencées que vous n'osez acheter ce qui vous est tres necessaire. Le pis que j'y voye, c'est que vous contraignez a vous des-obeir ceux qui vous doivent tout respect, et de qui les volontez sont tenuës de despendre de la vostre. Ouy, vous y forcez vos propres enfans ; et je l'ose bien dire ainsi : Vous avez un fils en aage de voir le monde, et vous ne luy donnez point ce qu'il doit avoir selon vos moyens. Vous avez une fille autant capable de donner de l'amour comme d'en recevoir, et cependant vous ne parlez point de la marier, si bien qu'elle a esté forcée de songer elle même a se pourvoir. Je ne sçay pas qui vous a dit cela, interrompit le sieur du Buisson, mais il est certain que j'ay tousjours eu envie de la marier au fils d'un riche Marchand que je cognoy. Ne voila t'il pas vostre maladie ? reprit Francion, vous ne cherchez que les richesses et ne vous en ¡uerez point si celuy que vous luy voulez bailler

6-8. C : le cele point. Considerez vous avec une severité aussi grande qu'il la faut a un homme qui se juge soy mesme. Vous recognoistrez

luy est agreable ; n'en parlons plus, elle a trouvé party. Au reste, je vous conjure de quitter votre humeur taquine, comme n'estant venu icy que pour ce seul sujet. Je vous faisois accroire que j'avois envie d'estre icy longtemps, et de vous faire beaucoup de despence. Mais ç'a tousjours esté mon intention de partir a ce matin, et tout ce que j'ay dit n'a esté que pour esprouver si vostre avarice estoit aussi grande que l'on me l'avoit figurée.

Après cela Francion luy remonstra encore plus naïfvement la laideur de son vice, de sorte qu'il en eut horreur, et se resolut a le quitter pour embrasser la vertu contraire, de laquelle on luy faisoit esperer que tous les bien du monde luy viendroient, et principalement celuy de se voir honoré et chery de beaucoup de personnes a qui il feroit plaisir et d'estre desormais estimé veritablement noble. Il promit aussi qu'il marieroit sa fille a celuy qu'elle avoit eslu pour serviteur, tellement que le jour estant venu tout a fait, Francion sortit en bonne amitié de sa maison pour aller au lieu où il avoit desir de se trouver.

Il estoit environ midy lorsque passant par un beau boccage, il eut envie de se reposer a l'ombre pres d'une

13. C : advien-droient — 20-21. C : de se trouver. Il faisoit tout ce qui luy estoit possible pour rendre son voyage utile a plusieurs choses en mesme temps, et comme nous avons veu jusqu'a cette heure il ressembloit a ces Chevaliers dont nous avons tant d'Histoires, lesquels alloient de province en province, pour reparer les outrages, rendre la justice a tout le monde et corriger les vicieux. Il est vray que ses procedures n'estoient pas si sanglantes, mais elles en estoient plus estimables. Toutesfois sa vie eut encore du meslange depuis, et les plus reformez ne trouveront pas qu'elle ayt tousjours esté fort propre a retirer les autres du vice, mais quiconque pourra vivre mieux le fasse. Il faut sçavoir le bien et le mal pour choisir l'un et laisser l'autre. Nous allons encore voir icy des choses que les meilleurs esprits ne condamneront point et ne tiendront que pour de petites amourettes indifferentes. Il estoit environ midy

fontaine qui estoit au milieu. Il envoya tous ses gens en un village prochain pour y faire aprester a disné, et ne retint que son suivant qui s'esloigna un peu de luy, cependant qu'il se coucha sur l'herbe, et qu'il aveignit [1] le portrait de Nays : On dit que se laissant aller alors aux imaginations Poëtiques, il fit ceste plainte qui a de l'air de celles que l'on trouve dans les Romans. Ah ! cher portrait, que vous contenez de miracles en peu d'espace ! Comment se peut il faire qu'un assemblage de si peu de couleurs ait tant d'enchantemens ? Helas, vous n'estes rien que fiction, et pourtant vous faictes naistre en moy une passion veritable. L'on a beau vous toucher et vous baiser, l'on ne sent rien que du bois, et vostre veuë cause pourtant des transports non pareils. Que seroit ce de moy, si j'avois un jour entre mes bras celle dont vous representez les beautez ? l'excez d'amour seroit alors si grand, que je perdrais au moins la vie, puis que devant vous j'ay bien perdu la liberté. Mais, belle Nays, je voudroit desja estre sur le poinct de trespasser aupres de vous.

Il y avoit un Gentil-homme du pays dans ce mesme boccage, lequel entendoit ses complaintes, estant caché derriere luy. Cestuy cy le voulant cognoistre s'approcha du lieu où il estoit, et luy demanda : Quelle peinture il avoit en ses mains a laquelle il tenoit de si tristes discours. Monsieur, respondit Francion, je suis marry que vous ayez entendu ce que j'ay dit : car si vous n'avez point esprouvé la force de l'amour, vous prendrés tout pour des folies les plus insignes du monde. L'autre luy ayant

23. C : luy demande quelle peinture

---

1. *Aveindre*. FURETIÈRE : Tirer quelque chose d'un lieu où on l'avoit enfermée. Quoique ce soit un assez mauvais mot il est usité à la Cour et au Palais dans ce sens.

repliqué, qu'il ne cognoissoit que trop bien la violence que la passion exerce sur les ames, voulut voir le pourtraict de Nays, et sceut si bien tirer la verité de Francion, qu'il apprit le dessein qu'il avoit de l'aller trouver. Resjouissez vous, luy dit il apres, elle est desja arrivée au lieu où vous l'allez chercher. Je l'ay veuë, je vous jure, et l'ay trouvée la plus belle femme du monde. Francion s'enquist là dessus de ce Gentil-homme quel train elle avoit : Elle a le train que doit avoir une personne de sa qualité, luy respondit il, au reste elle a en sa compagnie un jeune Seigneur appellé Valere, qui a mon advis n'a pas moins d'amour pour elle que vous. Ils feignent tous deux d'estre malades, et d'avoir envie de prendre quelque temps des eaux pour leur guerison, mais je pense qu'ils n'ont garde d'avaller celles que l'on leur apporte, et qu'ils les font jetter en secret ; aussi n'est ce pas là ce qui leur est nécessaire. Vous dites vray, repartit Francion, car, a Nays, il ne luy faudroit rien autre chose que de l'eau du fleuve du paradis d'Amour, que je luy puis bailler si elle veut, et a Valere, il faudroit necessairement de l'eau du fleuve d'oubly, afin qu'il perdist la memoire de cette nompareille beauté qui n'est point portée a luy vouloir du bien, et qui causera sa mort, s'il songe tousjours a elle, comme il a fait par cy devant.

Apres avoir tenu quelques autres discours là dessus, Francion remercia ce Gentil-homme des nouvelles qu'il avoit apprises, et s'en alla disner où on l'attendoit, et apres cela il ne se donna point de repos qu'il ne fust au village où estoit la fontaine dont tant de malades alloient boire de l'eau. Quand il fust arrivé sur la pointe du jour, il sceut que Nays y estoit avecque Valere, ainsi que l'on luy avoit dit. Il apprit le logis où elle demeuroit, et passa pardevant en bon equipage, comme elle s'estoit mise a la

fenestre pour y prendre la fraischeur. Il vid ceste beauté qui luy sembla aussi merveilleuse que celle de son portraict, où il luy estoit advis mesme que le peintre avoit oublié beaucoup d'attraits. Nays l'apercevant aussi fut soigneuse de s'enquerir qui il estoit, d'autant qu'elle n'avoit guere veu de seigneurs qui en un tel voyage eussent des gens si bien couverts [1]. Personne de chez elle n'en sçachant rien, elle fut contrainte de commander a un de ses estaffiers [2] de s'informer des gens de Francion, du nom de leur maistre ; il s'adressa a un laquais, qui comme tous les autres avoit charge de dire qu'il s'appelloit Floriandre, d'autant que Francion contre son premier advis s'estoit deliberé de suivre a tout hazard le conseil de Dorini pour tenter la fortune au premier coup. A ceste nouvelle le cœur tressaillit a Nays, s'imaginant que celuy pour qui elle souspiroit estoit arrivé en ce pays là selon ce que l'on luy avoit mandé.

Elle n'avait pû assez considerer Francion, comme il avoit passé, si bien qu'elle ne sçavoit s'il estoit semblable ou non au portraict qu'elle avoit de Floriandre. Elle brusloit d'envie de le voir, et ne sçavoit comment faire pour y parvenir. Le pis estoit a son opinion qu'elle n'avoit point Dorini en sa compagnie. Cela la mettoit au desespoir, songeant qu'elle n'avoit personne qui fust capable de s'entremettre de son affaire, qu'elle ne croyoit pas pouvoir concerter elle mesme, veu qu'elle estoit etrangere, et ne sçavoit pas trop bien les coustumes de la France. Enfin, elle se resolut neantmoins d'accomplir ses desirs, lors qu'elle auroit tant fait que son Amant seroit

1. *Bien couverts*. OUDIN, p. 135 : idiotisme, bien vestus.
2. *Estaffier*. FURETIÈRE : Grand valet de pied qui suit un homme à cheval, qui luy tient l'étrier. Le train des Italiens consiste en un grand nombre d'estaffiers.

obligé par les reigles ordinaires de la courtoisie de la venir visiter. Elle menoit Valere a baguette [1], et croyoit qu'encore qu'il eust pris la peine de l'accompagner, elle pouvoit jouyr d'une franchise [2] de femme, et donner librement a un autre la place qu'il esperoit en ses bonnes graces.

Comme elle estoit sur ces pensées, un courrier luy apporta une lettre qu'elle decacheta, et cogneut qu'elle venoit de la part de Dorini. Madame, lui dit le Courrier, avant qu'elle eust eu le loisir de la lire, ne vous estonnez pas dequoy l'on a pris la peine de vous envoyer icy d'Italie une lettre qui vient de la France mesme. Car l'on a tellement asseuré qu'il y avoit des nouvelles qui vous importoient de beaucoup, que l'on a creu qu'il ne falloit pas manquer a vous les faire voir vistement, craignant que vous n'en fussiez pas advertie icy, combien que vous soyez plus pres de Dorini que vous ne seriez en vostre pays. Quand il eut dit cela, elle jetta les yeux sur la lettre où elle leut que son cher Amant estoit mort. Il falloit veritablement que ses esprits [3] eussent alors une force extreme pour ne recevoir point de l'affaiblissement et ne la point laisser esvanouye.

Ce qui servit beaucoup a luy faire passer son angoisse, fut qu'un laquais de Francion lui vint dire, que Floriandre ayant sceu qu'elle estoit en ce village, desiroit avoir le bonheur de la voir, et avoit envie de sçavoir a quelle

1. C : ordinaires de la venir visiter. — 2. C : a la baguette

---

1. *Commander à baguette.* OUDIN, p. 26 : idiotisme, absolument et impérieusement.

2. *Franchise.* FURETIÈRE : Liberté.

3. *Esprits.* HUGUET, p. 147. Au pluriel sont de petits corps légers, chauds et invisibles, qui portent la vie et le sentiment dans les parties de l'animal. Esprits vitaux, esprits animaux, etc. (ACAD.)

heure il ne lui apporteroit point d'importunité en la visitant. Sa responce fut qu'a toutes les heures qu'il voudroit venir, il ne luy apporteroit jamais que un contentement extreme. Cecy ayant esté redit a Francion, il s'en alla chez elle comme elle estoit en des incertitudes estranges, veu que d'un costé elle aprenoit que Floriandre estoit mort et d'un autre qu'il estoit prest a la venir visiter. Son recours fut a son tableau qu'elle contempla si bien qu'elle recognut que Francion n'estoit point le mesme Floriandre qui la faisoit mourir d'amour. Neantmoins elle le receut selon sa qualité, et avec un visage moins triste qu'il ne devoit estre pour l'occasion qu'elle avoit de s'affliger. Les premieres paroles de courtoisie estant cessées, elle luy dit : Monsieur, ne m'apprendrez vous point de certaines nouvelles de ce que je m'en vay vous dire ? Il y a en France un autre Floriandre que vous, dites moy s'il est vray qu'il soit mort suivant ce que l'on m'en a mandé ? Francion voyant alors qu'il luy estoit inutile de penser jouer un autre personnage que le sien, dit que Floriandre estoit mort sans doute, mais qu'il ne sçavoit pourquoy elle croyoit qu'il s'appellast aussi Floriandre. Nays respondit que son laquais l'avoit nommé ainsi ; de quoy Francion ne s'estonnant guere, luy dit : Vrayment, j'en sçay bien le suject : C'est qu'il a servy Floriandre, et n'y a pas longtemps qu'il est a moy, de sorte que par accoustumance, le nom de ce premier maistre luy vient plus souvent a la bouche que le mien.

Apres cela, Nays luy demanda s'il avoit quelque indisposition qui le forçast a venir boire des eaux : et ne pouvant celer son martyre devant celle qui pouvoit y mettre remede, il luy parla de cette sorte : Vous me faictes tort, Madame, de croire qu'un autre suject que le desir de vous voir m'ait donné la resolution de venir icy. N'ostez point

a mon affection l'une de ses plus sensibles preuves. Croyez que je n'ay point d'autre douleur que celle que vos perfections m'ont causée. Mais, helas, c'est un mal qui n'a point de pareil en rigueur et qui seroit insupportable sans l'esperance qui l'accompagne. Que vous avez produit de miracles, Belle Deesse : il n'y a que ceux qui voient le Soleil mesme, qui soient echauffés de ses rayons : Ceux qui ne voyent que sa figure ne le sont point : mais j'ay esté enflammé jusqu'a l'excez en ne voyant que vostre portraict. Quel destin empesche qu'en vous considerant maintenant vous mesme, je ne sois tout reduit en cendre. Le Ciel ne me fait il point ceste grace de me conserver en mon premier estre, afin que je souffre eternellement ? Que cela soit ou non, mais vous pouvez malgré les ordonnances du sort me rendre la santé, et esteindre les plus vives ardeurs que j'aye : Aussi viens je icy, non point pour boire des eaux de la fontaine qui remedie a plusieurs incommoditez du corps, mais pour tascher d'avoir d'autres eaux bien plus estimables, qui font leurs fonctions dessus les ames. C'est vostre bienveillance et vos faveurs qui sont capables d'adoucir mes passions, si leurs ruisseaux decoulent dessus moy. Vous me pardonnerez, reprit Nays, si je vous dis que, quoy que vous puissiez alleguer, je croy que vous n'estes point venu icy pour autre chose que pour y espandre les merveilles de vostre merite, vous le faictes paroistre assez visiblement en toutes choses, quand ce ne seroit qu'en monstrant a chaque propos vostre bien dire.

Leur entretien eust esté plus long là dessus, si Valere qui demeuroit en un autre logis ne fust venu au mesme instant voir sa maistresse. Alors Francion prit congé d'elle, n'ayant plus moyen de l'entretenir librement, Valere qui ne sçavoit pas qu'elle n'estoit venue en France

que pour faire un serviteur, poursuivoit les submissions qu'il avoit accoustumé de lui rendre. Mais bien que celuy qui l'avoit captivée fust mort, elle ne donna pas son affection a celui cy : l'inclination qu'elle avoit a cherir les François n'estoit point passée. Elle avoit trouvé des charmes en Francion qui n'estoient pas moins capables de l'enchanter que ceux du portraict de Floriandre, et du recit de son merite. J'ay esté bien sotte jusques icy d'aymer une peinture, disoit elle en elle mesme. Paraventure eussé je trouvé que celuy que j'adorois sans l'avoir veu en effect, avoit beaucoup moins de perfections que l'on ne lui en attribuoit. Maintenant je ne puis plus estre trompée. Je vois devant mes yeux sans obstacle un object digne d'admiration. C'est un Seigneur de marque [1], remply de bonne mine, et pourveu d'un bel esprit, et qui plus est eschauffé pour moy, selon mon advis d'une affection excessive : de façon que je n'auray pas de peine a le gaigner comme j'eusse eu a Floriandre.

Cependant que Nays avoit de telles pensées, Francion en avoit d'autres qui ne tendoient toutes qu'a l'aymer eternellement comme la plus parfaite Dame dont il avoit jamais eu cognoissance. Le lendemain il rencontra l'occasion d'aller a la promenade avec elle, et la mena par dessous le bras tandis que Valere menoit une Demoiselle Françoise qui s'estoit trouvée là.

Francion resolut de s'ayder de la cognoissance qu'il avoit de Dorini, et conta a Nays le don qu'il luy avoit fait de son portraict apres la mort de Floriandre, jugeant qu'il n'y avoit personne a qui il le pût bailler si justement qu'a luy, qui estoit l'homme le plus capable d'aimer qui

1. *De marque.* FURETIÈRE : Consideration, distinction. C'est là un homme de marque, une dame de marque,

fut au monde ; puis il luy demanda avec des parolles arrengées, suivant la plus grande politesse de la Cour, si elle ne s'accorderoit pas a la fin a luy faire un autre present plus precieux, qui estoit de lui donner ses bonnes graces. Monsieur, dit naïfvement Nays, je recognoy clairement que vous estes d'une humeur si mauvaise, qu'il est fort mal-aisé de vous rendre satisfaict. Quoy, vous ne vous contentez pas de mon portraict qu'on vous a donné ; je pense qu'a la fin vous en voudrez posseder l'original. N'ayez pas tant de convoitise si vous aymez a vivre en repos. Je ne demande pas encore a vous posseder, repartit Francion, mon souhait est seulement que vous daigniez avoüer que vous me possedez. La dessus ayant tiré le portraict de sa poche suivant sa priere, il le luy monstra. Voila le mesme que je donnay a Dorini, dit elle, il n'est point changé, sinon en ce qu'il me semble un peu terne et desteint. Ne vous en estonnez pas, reprit Francion, c'est que les pleurs que j'ay versez dessus au fort de mon mal luy ont beaucoup osté de ses vives couleurs. Je m'en vais gager, dit Nays, que vous le baisez nuict et jour. Il est vray, respondit Francion. Je n'en suis pas contente pour moy, dit Nays. Pourquoy, dit Francion en riant, aimeriez vous mieux que l'on baisast vostre visage mesme? Je ne veux pas que l'on baise ny l'un ny l'autre, reprit elle. Car premierement si on vous void baiser mon vray visage, on publiera qu'en secret je vous permets bien autre chose. Si l'on ne vous void baiser en mon absence que mon portraict, on dira que, quand vous estes aupres de moy, vous baisez bien ma propre bouche, et de là l'on ira jusques en l'autre conjecture plus dangereuse. Mais si je baise ce portraict loin de tesmoins, il n'en arrivera point de mal. Je croy que non, dit Nays. Si je baise aussi vostre vraye bouche en la mesme solitude, reprit Francion, il

faut necessairement conclure qu'il y aura aussi peu de danger. Je ne veux pas aller plus outre et discourir de choses plus importantes que je pourrois faire avecque vous. Je vous laisse a juger seulement si, estans faites secrettement tout de mesme, elles traineroient apres elle quelque inconvenient. Quittons ce propos, dit Nays, vous avez des arguments trop subtils pour moy.

Ils finissoient quelques discours pareils, lequels ils avoient faits ensuitte, lors qu'ils virent venir une bonne troupe d'hommes a cheval a la teste desquels Nays en recogneut un pour Ergaste, Seigneur Venitien, qui lui faisoit l'Amour. Il avoit ouy parler de son depart d'Italie, et craignant que son rival Valere n'emportast en son abscence ce qu'il souhaittait le plus au monde, et n'espousast ceste Dame en pays estranger, il s'estoit mis en chemin le plustost qu'il avoit pû pour essayer d'attrapper la proye. Nays lui fit un meilleur accueil que la haine qu'elle luy portoit en l'ame ne sembloit permettre. Son humeur estoit si courtoise et si discrette qu'elle eust faict conscience [1] de mal traicter un homme qui se donnoit tant de travail a son subject.

Il y avoit si peu de logis bien commodes dedans le village, que Nays, Francion et Valere avec leur train suffisoient a les remplir. Ergaste ne pût trouver de demeure aussi grande comme il la lui faloit. Il alla se loger en une bourgade qui estoit a une lieuë de là. Les deux Amants qui se tenoient tousjours aupres de Nays furent bien aises de voir esloigner leur rival qui estoit le plus importun et le plus opiniastre de tous les autres en sa poursuitte, d'autant qu'il avoit des richesses egales a celles

1. *Faire conscience.* HUGUET, p. 90 : On dit communément, faire conscience d'une chose, pour dire faire scrupule d'une chose parce qu'on croit qu'elle est contre les bonnes mœurs, contre la raison. (ACAD.)

de sa maistresse, et croyoit qu'a cause de cela elle le devoit prendre pour mary.

Francion pour dissiper l'ennuy qu'il avoit, s'imaginant qu'il n'auroit pas peu d'obstacle en ses amours, s'en alla se promener vers la fontaine, où l'on prenoit des eaux medicinales. Il vid des diversitez qui mirent pour un temps son esprit hors de toute fascheuse pensée. D'un costé il appercevoit des hommes qui beuvoient plein de grands verres de quart d'heure en quart d'heure, et d'autres qui ne faisoient autre chose que pisser. Il y avoit aussi des Dames qui par intervalles estoient bien aussi contrainctes de vuider leurs vessies. Entre toutes ces personnes là il y en avoit fort peu qui eussent une maladie grande et visible : La pluspart ne venoient áux eaux que par curiosité ou par delicatesse. Il y avoit mesme des femmes qui y venoient pour trouver le moyen de faire leurs maris Cocus. Neantmoins Francion disoit, nous avons tort d'occuper la place de tant de personnes affligées qui ne sçavent où se loger, par ce que nous avons pris les meilleures hostelleries : Il leur faut ceder le lieu : c'est la raison. Qu'avons nous affaire icy ? Si l'on peut remarquer que nous ne prenons point des eaux, l'on se doutera que nous avons quelque bon dessein. Si Nays me veut croire, elle s'en retournera, puis qu'elle n'a que faire d'attendre icy Floriandre. Aussitost nous ne manquerons pas a la suivre.

Ayant faict en luy mesme ce discours il s'en alla encore voir Nays, de qui il sonda la volonté qu'il trouva toute disposée a quitter un pays où elle n'avoit plus rien qui la deust retenir. Elle luy demanda sur ce propos quelle

5-6. C : les eaux medicinales. — 14. C : maladie fort grande — 23. C : quelque plaisant dessein

voye il estoit resolu de prendre, et il luy respondit : Il n'est non plus raisonnable de s'enquerir de quel costé se tournera la fleur du soucy[1]. L'on sçait bien que c'est sa nature de se tourner tousjours vers le Soleil.

L'on ne doit pas douter aussi non plus que je ne suive vos beaux yeux, les Soleils de mon ame, en quelque part qu'ils vueillent donner le jour. Si vous allez en Italie, j'iray en suitte ; si vous demeurez en France j'y demeureray aussi. Nays fut tres aise d'entendre la deliberation de ce gentil Cavalier dont la compagnie luy estoit de beaucoup plus plaisante que celle d'Ergaste et de Valere.

Le lendemain elle voulut reprendre le chemin de son païs, et ses trois Amants en estant advertis firent dresser leur equipage, et la vindrent accompagner de sorte que la voyant marcher avec un si grand train, l'on ne l'eust pas prise pour moins que pour une grande Royne. Il y avoit bien de la jalousie entre les Italiens et le François, car elle faisoit bon visage a cestuy cy, et tenoit fort peu de compte des deux autres. Bien souvent elle permettoit qu'il entrast dans son carosse, et s'amusoit a discourir avec luy de differentes choses où Francion cognoissoit toute la vivacité de son esprit qui par la lecture des bons livres, s'estoit garanti des tenebres de l'ignorance. Il avoit un contentement nompareil quand il consideroit qu'il ne se pouvoit repentir d'avoir perdu sa franchise, veu la beauté de sa prison. Cependant ses rivaux marris de la faveur qu'il recevoit alloient tantost devant et tantost derriere, et le plus souvent fort loin du carosse de leur

1. La vieille comparaison de la fleur du souci, ou de l'héliotrope, revient encore dans *Le Malade Imaginaire*. Cf. ETIENNE PASQUIER, *Lettres*, in-folio, t. II, p. 813 ; la dédicace de l'*Euphorion* de BARCLAY, 1625 ; GILLET DE LA TESSONNERIE, *Le Campagnard*, 1657, acte I, sc. 2.

maistresse, pour tesmoigner quelque sorte de desdain reciproque : neantmoins par les villages où ils passoient, ils ne tenoient pas tant leur gravité qu'ils ne se logeassnt le plus pres d'elle qu'il leur estoit possible. Francion souhaitoit passionnement de leur donner quelque cassade[1] pour les punir de la temerité qu'ils faisoient paroistre, logeant leurs affections en mesme lieu que luy.

Il communiqua son dessein a un valet de Nays, dont il s'estoit acquis l'amitié : et le pria de l'assister. Cet homme cy fort obligeant promit de faire pour luy tout ce qui seroit en sa puissance ; puis apres selon ses preceptes, il s'en alla trouver Valere, et luy dit que Nays estoit vaincue par la peine qu'il prenoit a la servir, et qu'elle ne demandoit pas mieux que de joüyr de son entretien ; mais qu'elle ne le pouvoit faire a cause que elle avoit deux autres Amants bien importuns qui l'en empeschoient, et principalement un François qu'il falloit craindre, d'autant qu'ils estoient encore sur les terres de sa patrie, où il avoit des amis et du credit ; que nonobstant elle estoit resolue de luy donner quelques heures pour la veoir, et qu'il devoit venir au soir en cachette avec un habit pareil a celuy de ses estaffiers. Ayant dit cela a cestuy cy, il s'en alla en dire tout autant a Ergaste : de sorte qu'ils s'habillerent tous deux comme l'on leur avoit enjoint, croyans que cela fust grandement necessaire pour n'estre point recognus. Valere vint le premier a la maison de Nays et comme il heurtoit encore, Ergaste y arriva aussi, lequel le prenant pour un valet, lui demanda si sa maistresse estoit couchee. L'autre respondit un peu

19. C : et du pouvoir, que nonobstant

1. *Se donner une cassade.* OUDIN, p. 74 : idiotisme, jouer d'un tour, faire une niche, en faire a croire, persuader une chose qui n'est pas.

arrogamment, qu'il n'en sçavoit rien, ce qu'Ergaste ne pût endurer. Il lui dit quelque injure qui le mit en fougue, si bien qu'ils commencerent a se battre a coups de poings. Sur ces entrefaites l'on vint a la porte avec de la chandelle, a la clarté de laquelle se recognoissans l'un l'autre, ils demeurerent les plus esbahis du monde, et tous honteux s'en retournerent en leurs maisons par divers endroicts. S'estans rencontrez le jour suyvant, ils eurent la curiosité de se demander pourquoy ils s'estoient deguisez. D'autant qu'ils ne se pouvoient celer l'un a l'autre qu'ils estoient infiniment amoureux de Nays, et qu'ils faisoient tout ce qu'ils pouvoient pour acquerir sa bienveillance, ils se conterent l'un a l'autre ce que l'on leur estoit venu dire, et recogneurent que l'on avoit voulu se mocquer d'eux : Ils envoyerent querir le valet qui leur avoit fait le message, et le conjurerent de leur apprendre pourquoy il leur avoit dit a tous deux une mesme chose. Voyans qu'ils ne pouvoient tirer de luy que des responces fort peu vraysemblables, ils luy promirent une si grande recompense, qu'attiré d'ailleurs par l'amitié qu'il portoit a ceux de son païs il leur descouvrit qu'il n'avoit rien fait que par le conseil de Francion.

A ceste nouvelle ils se resolurent de prendre leur revenche, et de donner a nostre François un traict de leur subtilité, la première fois que l'occasion s'en offriroit. Ils se firent amis afin d'avoir meilleur moyen de nuire a leur commun et dangereux ennemy, et se proposerent de songer a leurs amours lors qu'ils se seroient deffaits de sa personne.

Nays qui recognoissoit la mauvaise volonté qu'ils avoient pour celuy qu'elle aymoit, craignant qu'il n'en avinst quelque malheur, ne luy vouloit point departir la moindre faveur du monde, et ne parloit plus a luy que

lors qu'elle y estoit forcée. Il s'en irrite tout a fait, se figurant qu'elle le desdaigne, et luy fait tenir force poulets par ses servantes, lesquelles luy asseurent a la fin que leur Maistresse leur a enchargé [1] de lui dire, qu'elle ne desire pas qu'il lui envoye dorenavant de telles messages. Il accoste un jour privement celle qui lui vouloit plus de bien, et la conjure en toutes sortes de façons de lui dire le suject de la rigueur de Nays. Elle s'accorde a le lui decouvrir pourveu qu'il lui promette de garder le secret. Luy ayant fait faire tous les juremens qu'elle voulut, elle lui dit donc que sa Maistresse redoutant les entreprises dangereuses de ses rivaux, ne luy vouloit point faire paroistre l'affection qu'elle avoit pour luy, qu'elle ne fust hors de ces lieux incognus; et qu'elle ne se vist sur ses terres où elle le pourroit mettre a l'abry de toute sorte d'accident. Ceste douce nouvelle lui apporta un contentement tel que l'on se peut imaginer, et pour sa consolation il commença de nourrir en son ame un grand espoir au desceu [2] de sa maistresse qui le vouloit faire languir un petit, pour luy rendre apres ses faveurs de beaucoup plus precieuses. Quand ils furent en pleine Italie, Valere et Ergaste penserent qu'ils trouveroient bien moyen de l'attraper, comme de faict il leur fut assez facile. Ils luy firent de grandes caresses, et ne parlerent plus a lui qu'avec des complimens les plus honnestes du monde. Si son esprit n'eust esté alors occupé entierement aux resveries de son amour qui l'empeschoient de songer a autre chose, il eust bien pû juger que ce traitement

5. C : de tels nlessages

1. *Encharger*. FURETIÈRE : Recommander fortement, donner charge, ordre exprès. Il est tout à fait bas.

2. *Au desceu*. LITTRÉ : En decevant. « Ma mère a mon deçu par Ephite avertie. ROTROU, *Antigone*, III, II.

extraordinaire ne procedoit que d'une envie qu'ils avoient de l'attirer dans quelques pieges. Ne pouvant donc jouyr de sa prudence accoustumée il ne se donnoit point garde d'eux, et croyoit qu'il ne s'en falust guere qu'ils n'eussent au cœur autant de bonne volonté pour lui qu'ils tesmoignoient en avoir par leurs paroles. Il se trouve souvent en leur compagnie pour se divertir, puis qu'il n'oseroit plus accoster Nays, et les va mesme chercher jusques aux lieux où ils se logent.

Un matin il se rencontra avec eux devant la maison où avoit couché Nays. Un Gentil-homme vient accoster Ergaste avecque grande allegresse comme s'il y eust eu fort longtemps qu'il n'eust parlé a luy, puis il lui dit quelque chose a l'oreille, a quoy il respondit par un branlement de teste. Messieurs, dit il apres en se retournant vers Valere et vers Francion, voicy une occasion tres belle de contenter vostre esprit qui se vient offrir a vous. Le maistre de ce Gentil-homme cy est Gouverneur d'une forte place a deux lieuës d'icy, il a sceu mon arrivée, et m'envoye convyer de ne passer point, sans l'aller voir avecque ma compagnie; vous y viendrez, s'il vous plaist, suivant son desir. Valere respond la dessus qu'il n'a pas le bon-heur de cognoistre ce Seigneur, et qu'il ne croit pas qu'il souhaitte sa veüe : voila pourquoy il n'est pas d'avis de l'aller importuner de sa visite. Francion avec raison plus juste fait une responce de pareille substance ; Mais Ergaste reprenant la parole dit : croyez moy, ne laissez point eschaper le moyen que vous avez de voir quelque chose de beau. Il y a de grandes raretez au lieu ou on vous convie d'aller. Il y a de vrays os d'hommes d'une monstrueuse grandeur. Il y a de toute sorte d'armes et

8. C : et il les va — 11. C : vint accoster — 29. C : où l'on vous

de medailles antiques. Les plus exquises choses qui soient au monde sont là assemblées comme en abregé, venez vous y en, je vous en prie, car je n'ay garde d'y aller sans vous. J'aurois peur de perdre les bonnes graces de mon amy, qui me voudroit mal d'avoir manqué a lui amener des personnes dont il estimera infiniment le merite. Francion qui n'estoit pas du pays adjousta foy aux discours d'Ergaste, et pensoit qu'il y eust force singularitez au lieu où il le vouloit conduire, tellement que voyant que Valere s'accordoit enfin a y aller, il fut bien aise d'y aller aussi, sans se figurer que tout cecy fust une partie concertée de longue main pour se deffaire de luy. Il estoit a cheval comme tous les autres, et avoit son Gentilhomme derriere lui qu'il vouloit mener a sa suitte avec tout son train qu'il alloit faire appeller, mais Ergaste luy dit, qu'il ne faloit mener personne, d'autant que l'on n'entroit pas en si grande compagnie dedans une forteresse. Je ne meneray pas mes gens, ny Valere non plus, il faut les laisser tous avec ceux de Nays, laquelle nous rattraperons bien apres disné. Il ne faut avoir avec nous qu'un valet de la Marquise que j'estime par dessus tous les autres. Ayant dit cela, il fit venir l'homme dont il parloit, qui estoit celuy qui auparavant avoit esté tant affectionné au service de Francion.

En peu d'heure ils arriverent au Chasteau où ils furent tres bien receus par celuy qui en estoit le Capitaine. Francion voyant que l'on prenoit des entretiens qui prolongeoient le temps, en estoit extrememement marry, car il brusloit d'impatience de voir les merveilles dont on lui avoit parlé : il le dit tout bas a Valere qui mît la compagnie sur ce subjet. Aussi tost le Capitaine qui avoit

30-31. C : mût la compagnie

le mot[1] du guet, prend un gros trousseau de clefs, et apres beaucoup de chemin les fait entrer dans une forte tour, où il dit que sont enfermées les plus grandes raretez du lieu. Il leur monstre une grande chaire toute ronde, fort antique qui a un marchepied ; il leur asseure qu'a toutes heures lors que l'on est assis dedans, l'on entend un certain bruit harmonieux qui vient, ce semble, de dessous le plancher, mais que l'on n'en peut trouver la cause, si l'on ne l'impute a quelques Demons qui habitent en ce lieu là. Ergaste s'en mocque et dit que c'est une imagination fantasque, et qu'il ne sçauroit adjouster foi a une chose si extraordinaire, et toute l'assistance en dit de mesme que luy. Esprouvez le, dit le Capitaine, vous cognoistrez la verité : alors ils commencerent a s'asseoir l'un apres l'autre dans la chaire, et en ressortans tous esbahis, dirent tous que veritablement il y avoient ouy la plus douce musique du monde. Francion qui demeuroit tout le dernier, et se rioit de ces contes là, s'assit au mesme lieu par complaisance. Mais le Capitaine a l'instant se tenant tout proche, tourna une cheville dont il lasche un ressort qui fit couler[2] la chaire et celuy qui estoit dessus jusques en une basse fosse[3], où il fut longtemps si estonné qu'il ne bougeoit de sa place. Ergaste et Valere le voyans si bien pris remercierent le Capitaine de la bonne assistance qu'il leur avoit donnée, et le prierent de la continuer en faisant mourir celuy qui estoit en ses prisons, quand il luy sembleroit a propos. De là ils s'en

1. C : un trousseau de clefs

---

1. *Avoir le mot.* OUDIN, p. 359 ; idiotisme, estre adverty.
2. *Couler.* LITTRÉ : Glisser, s'enfoncer.
3. *Basse fosse.* FURETIÈRE : Désigne dans les prisons les plus creux et les plus sombres des cachots où on enferme les criminels ; de là vient qu'on dit populairement : être dans un cul de basse fosse.

retournerent vers Nays qui estoit en une petite bourgade a la disnée. Elle s'enquit qu'estoit devenu Francion, veu que l'on disoit qu'il n'estoit point au lieu où tous seś gens estoient logez. Ce valet dont nous avons parlé tantost s'approcha d'elle, et luy dit : Madame, il a repris secrettement le chemin de la France, et avant que de partir m'ayant rencontré, m'a donné charge de vous dire qu'en quelque lieu qu'il puisse estre, il prendra tousjours la qualité de vostre serviteur. Au reste ne vous estonnez point s'il s'en est allé sans son train : c'est qu'il n'a pas voulu faire paroistre l'envie qu'il avoit de se departir d'aupres de vous, craignant possible d'estre encore retenu au prejudice de ses affaires. Il y a de l'apparence en cecy, car il m'a fort recommandé de dire a ses gens qu'ils rebroussent chemin pour le rattraper sans bruit. Apres avoir dit ceste menterie a Nays, il s'en alla la dire aussi a l'Ecuyer de Francion, et le fit partir avec tous les autres serviteurs pour aller apres son maistre.

Nays eut toutes les afflictions du monde de la soudaine fuite de celuy qu'elle cherissoit tant. Ah ! combien de fois se repentit elle de luy avoir tesmoigné de la rigueur, car elle s'imagina que c'estoit la cause de son eloignement. Maudits hommes, dit elle en parlant de Valere et d'Ergaste, si vous ne m'eussiez point persecutée par vos poursuittes, je n'eusse pas esté contrainte de traiter si cruellement celuy dont la moindre action merite des faveurs infinies. Que puissiez vous estre punis du mal que vous me faites souffrir ! N'esperez pas que je vous fasse jamais bon visage. Je seray d'oresnavant envers vous la plus fiere que l'on vid jamais. Elle l'executa comme elle disoit, mais si elle eust sceu la trahison de ces deux Seigneurs, elle se fust bien efforcée de les traicter plus cruellement. A la fin elle arrive a sa maison

ordinaire où elle tesmoigne de plus en plus son indignation, et donne charge a son infidelle valet d'aller chercher Francion en quelque endroit qu'il puisse estre, et de luy donner de sa part une lettre où elle luy remonstroit pour quelle occasion elle ne l'avoit pas traicté selon son merite, et le prioit couvertement de venir au lieu où il avoit eu autrefois envie d'aller. Ce Courrier part pour faire sa charge, et prend le chemin de France, où il sçait bien qu'il ne trouvera pas Francion. S'estant promené un peu il revient, et auparavant que d'aller voir sa maistresse, il passe par la maison d'Ergaste auquel il demande ce qu'il luy convient faire ; Ergaste croyant que Nays n'a jamais veu de l'ecriture de Francion, faict escrire une lettre toute telle que si elle fust venue de sa part, par laquelle il luy mande entre autres choses, que les delices de la France luy ont fait oublier celles de l'Italie, et qu'elle ne se doit pas attendre de l'y voir jamais, veu qu'il n'y a rien qui l'y appelle. Nays ayant receu ceste lettre nomme mille fois Francion ingrat et mal courtois de luy escrire de telles choses. Mais estant sortie de son transport, elle ne peut qu'elle ne l'aime autant qu'auparavant, et se fasche contre la nature, dequoy elle ne luy a pas donné assez de beautez pour captiver celuy qui la desdaigne. Sa passion estoit si forte qu'elle resolut mesme de demeurer tousjours en son vefvage, plustost que d'espouser un autre que celuy qu'elle souhaittoit, si bien qu'Ergaste et Valere, continuerent inutilement a luy rendre chacun de leur costé des submissions qui eussent adoucy le courage de toute autre qu'elle.

Les gens de Francion firent beaucoup de chemin cherchans leur maistre, dont ils ne sceurent avoir de nou-

17-18. C : qui l'y puisse appeler

velles. Cependant il estoit dedans la basse fosse, où il fut visité sur le soir par un homme qui ouvrit le guichet de la porte pour luy donner a manger. Il se voulut enquerir a quel sujet l'on le detenoit prisonnier, et se plaignit grandement de la trahison que l'on luy avoit faite. Vous n'estes pas le premier que j'ay veu decevoir ainsi, repartit le Geolier. Pendant les guerres dernieres la chaire où vous vous estes assis a servy de trebuchet a plusieurs braves Chevaliers que l'on y faisoit mettre par diverses subtilitez. Francion ayant respondu que ceste consolation n'estoit guere bonne, il fut laissé là jusqu'au lendemain qu'il fut encore visité par ce mesme homme, qui huict jours durant ne manqua point a luy apporter a manger deux fois le jour. Il avoit en luy mesme plusieurs considerations, dont il se servoit pour adoucir son ennuy. Il se representoit qu'il valoit bien autant estre enfermé comme il estoit, que d'estre en franchise parmy le monde, où c'est une folie que d'esperer quelque vray repos. Pour le moins il estoit là delivré de la veuë des desbordements du siecle, et avoit tout loisir de nourrir son esprit de diverses pensées, et de philosopher profondement.

Le Capitaine n'ayant pas assez de cruauté pour le laisser mourir là en langueur, ny pour luy faire donner quelque poison qui eust un soudain effect, se delibera de luy rendre la liberté, veu qu'Ergaste estoit bien loin, et ne songeoit possible plus guere a luy. Il envoya une nuict quelques hommes dans sa prison, qui a toute force[1] luy osterent ses habillemens, et luy en donnerent d'autres de villageois, puis luy ayant bandé les yeux, et lié les pieds

1. *A toute force*. OUDIN, p. 229 : Idiotisme, en quelque façon que ce soit.

et les mains, le porterent jusqu'a une petite riviere qui passoit a costé du Chasteau. Il y avoit au bord une nacelle où ils le mirent, et la laisserent emporter au courant de l'eau, qui luy fit faire beaucoup de chemin. Jamais il ne se pût imaginer en quel lieu il estoit ; il eust seulement quelque opinion en se detournant qu'il estoit enfermé dans une biere. Il fut encore long temps a voguer le matin, parce qu'il ne se trouvoit personne dessus la rive. Enfin il y eust des hommes qui estoient dans une barque qui le rencontrerent. Il arresterent la sienne incontinent, et l'ayant mené a bord le tirerent dehors, puis luy ayant desbandé les yeux luy demanderent qui l'avoit mis là. Il leur respondit au mieux qu'il pust sans rien toucher de sa qualité, si bien qu'il fut pris pour quelque pauvre homme. La faim le pressant, il fut contraint de s'en aller prendre son repas avec ces gens là qui estoient d'un village prochain. Il n'avoit point d'argent sur soy, et ne pouvoit trouver personne qui luy en voulust prester. Son habit estoit si mechant que difficilement l'eust on pris pour ce qu'il estoit, quand il l'eust voulu descouvrir. Il ne sçavoit où estoit son train, et luy estoit impossible de l'aller chercher, si en chemin il ne demandoit la passade [1], ce qu'il ne se pouvoit resoudre a faire, veu que mesme il n'estoit pas asseuré de trouver quelqu'un de ses gens, et craignoit de rencontrer dans les villes quelque personnes qui le cogneussent, et le trouvans en tel equipage, eussent de luy quelque mauvaise opinion. Le plus seur estoit d'attendre un peu de temps, jusqu'a ce que Raymond et Dorini selon leurs promesses fussent venus en Italie. Il se promettoit d'eux toute l'assistance

1. *Demander la passade.* OUDIN, p. 399 : idiotisme, demander l'aumône.

qu'il pouvoit desirer, et croyoit qu'il leur pourroit bien ecrire de ses nouvelles en quelque lieu qu'ils fussent. Au reste, il estoit fort aise de se tenir quelques jours en un lieu où il fust incogneu, et où il eust le loisir de mettre par ordre une infinité de belles pensées qu'il avoit euës en sa prison. Celuy qui luy avoit donné a disner, le voyant de bonne mine, luy demandoit s'il vouloit demeurer avec luy pour garder son troupeau de moutons, dont le berger estoit mort depuis peu, et Francion s'y accorda librement. Que l'on ne s'etonne point s'il accepta ceste condition, il ne fit rien en cela qui ne fust digne de son grand courage. Les plus grands hommes du monde se sont bien autrefois addonnez a un pareil exercice pour vivre avec plus de tranquilité d'esprit. La charge du troupeau lui estant donnée il le mena donc aux champs tous les jours, et pendant qu'il paissoit il s'amusa a escrire diverses choses. Il composa beaucoup de vers a la loüange de Nays et sur la passion qu'il avoit pour elle. Tousjours il songeoit a elle en quelque endroit qu'il fust, et bien qu'au commencement il se faschast fort dequoy l'on lui avoit pris son portrait qui estoit dans ses autres habits, il supporta a la fin patiemment ceste perte, parce qu'il en avoit un gravé au cœur qui la luy representoit aussi bien, et encore mieux en tenebres qu'au jour.

Il alla une fois en la maison d'un Gentil-homme où il trouva un petit luth dont personne ne sçavoit joüer. Il le luy demanda luy asseurant qu'il sçavoit un peu toucher cet instrument, et l'ayant eu en don, il trouva moyen d'avoir de bonnes chordes dont il le monta, et devint depuis l'Orphée du village. Le Gentil-homme qu'il avoit

11-12. C : de son courage

vaincu par ses importunitez, ne regretta plus son present des qu'il l'eut ouy joüer. Avec cela il disoit de si belles chansons que sa compagnie commençoit d'estre grandement recherchée. Les Festes et Dimanches, il estoit tousjours de festin, tantost chez l'un et tantost chez l'autre, où il beuvoit et mangeoit avec autant d'appetit qu'a la Cour, et rioit bien d'aussi bon courage. Ce qui estoit de meilleur c'est qu'il ne craignoit point qu'un envieux espiat ses actions afin de gloser dessus et le diffamer par ses mesdisances. Il n'y avoit personne qui s'offençast de ce qu'il ne luy faisoit pas assez d'honneur et qu'il ne lui rendoit pas le change[1] de ses complimens. La liberté se rencontroit en tous les endroicts où il estoit, tellement qu'il confessoit en luy mesme, que jamais il n'avoit esté si heureux, et il se fust tousjours tenu volontiers en une telle condition, n'eust esté que sa fievre amoureuse avoit aucune fois des accez bien violents, lesquels lui donnoient envie d'aller revoir sa Nays. Toutesfois quand l'occasion se presentoit de gouster un peu des doux plaisirs de la Nature, il n'estoit pas si scrupuleux de croire qu'il offenseroit sa Maistresse s'il s'y addonnoit. Souvéntefois il portoit son luth aux champs, et les plus aimables filles du lieu quittoient leur bestail pour l'aller ouyr joüer a l'ombrage de quelque taillis, ou dedans quelque caverne. Quand il se trouvoit seul avec quelqu'une, il ne s'oublioit pas a tascher de la gagner. Il y avoit une brunette entr'autres qui lui plaisoit infiniment, mais il n'eust pas pû venir a bout du dessein qu'il avoit de joüyr d'elle, s'il ne se fust

7. G : rioit d'aussi bon courage.

---

1. *Rendre le change.* HUGUET, p. 70 : On dit communément rendre le change à quelqu'un, lui donner son change, pour dire : lui répliquer fortement, lui rendre la pareille (FURETIÈRE).

un jour avisé de luy dire en secret apres avoir joué du luth, qu'il sçavoit joüer d'un autre instrument qui ravissoit bien davantage, mais qu'il n'en vouloit pas faire entendre l'harmonie a tout le monde. Elle qui se plaisoit en ses chansons, le supplia tres instamment de luy faire ouyr quelque jour ceste rare musique. Je le veux bien, dit il, pourveu que vous n'en parliez a personne : car je ne desire pas encore faire paroistre tout ce que je sçay. Venez vous en demain a la caverne des saules : vous m'y trouverez sans faute avecque mon instrument, que je n'oublieray pas d'apporter. La brunette plus contente que si on lui eut offert un grand thresor, ne faillit pas d'aller le jour d'apres au lieu qu'il lui avoit designé, lequel estoit des moins frequentez de la contrée. Hé bien, dit elle, me tiendrez vous promesse : Ouy, respondit il, j'y suis tout prest. Alors elle s'assist proche de luy, et l'ayant prié de luy monstrer son instrument et d'en joüer, il luy dit ainsi : Ma bonne amie, jamais vous ne vistes chose si miraculeuse que ce que je fay pour produire ma melodie. Pour ne vous rien celer, je n'ay point d'instrument qui soit fait de bois ny de corne. L'harmonie ne provient que des membres de mon corps qui la produisent tous ensemble. La fille s'imagina alors qu'en faisant de certaines postures, et en se remuant de quelque sorte, il avoit l'industrie de faire craqueter ses os, si bien qu'ils rendoient quelque son, ou bien qu'il frappoit de ses mains sur ses autres membres pour les faire claquer. Mais elle apprit bien tost qu'il y avoit bien encore autre chose a faire, car il luy dit : Puis que vous voulez avoir du plaisir, il faut que vous preniez un peu de peine. Je ne sçaurois exercer mon artifice tout seul, il faut que vous m'aidiez, s'il vous plaist. Monstrez donc ce qu'il faut que je fasse, dit la brunette. A l'instant Francion l'embrasse et

la baise a son plaisir, puis luy retrousse son cottillon et tasche de faire le reste. Ouf, ah mon Dieu, ouf, disoit elle, vous me faites mal. Laissez moy là. Patience, dit Francion, achevons puisque nous avons commencé. L'issuë sera meilleure que l'entrée. Elle se pasme de plaisir a l'heure goustant je ne sçay quelle douceur extraordinaire. Apres voyant que Francion se retire, elle luy dit : Hé quoy, est ce desja fait ? Vous n'avez guere mis. Ah ma mignonne, j'avois bien predit qu'il ne vous ennuyeroit point, et que vous voudriez que la melodie durast tousjours. Aussi vray ouy, dit la fillette, vostre musique est si douce qu'elle ne fait presque point de bruit. C'est, je vous jure, un miracle. L'on ne l'entend point, mais on la sent. N'y a t'il point de moyen que nous la recommencions. Ha m'amie, dit il, toutes les choses belles sont rares et malaisées a acquerir, on n'en void guerre de frequentes. Celle-cy l'est toutes des moins. Mais, dites moy, vous m'avoués donc que vous avez senti beaucoup de plaisir en ce que j'ay faict. Je serois bien enrhumée si je ne sentois poinct cela, dit la brunette, je vous le confesse encore. Quelque temps apres ce plaisant entretien, ils eurent le moyen de recommencer la nompareille musique qui ne fut pas moins agreable a ce coup là qu'a l'autre.

Depuis la brunette alloit tousjours retrouver son menetrier, des qu'elle pouvoit sortir de chez son pere, mais elle fut si babillarde qu'elle dist son secret a une sienne compagne qui voulant participer au contentement, vint avec elle voir nostre Berger dedans la caverne des saules. La brunette luy addressa la requeste pour elle, mais au

1-3. C : a son plaisir, puis tasche de faire le reste. Ah mon Dieu, disoit elle — 12-13. C : un miracle ; on ne l'entend — 16-17. C : celle cy l'est toute des moins.

commencement il fit bien du renchery[1] et la cria beaucoup d'avoir descouvert ce qu'elle luy avoit promis de tenir caché. Neantmoins il fila doux[2] apres, et dit qu'il vouloit bien contenter sa compagne, pourveu qu'elle ne l'importunast point de tout le jour, de luy faire gouster le mesme plaisir. La brunette se delibera de s'en priver pour en laisser jouyr l'autre, et fit une grande courtoisie a son Musicien, qui en une seule journée ne les pouvoit pas rendre toutes deux entierement satisfaites. La compagne demeura donc aupres de luy, et apres avoir un peu fait la revesche, ne voulant pas endurer ce qu'il avoit envie de luy faire, elle esprouva les douceurs de son harmonie. Estant de retour la brunette luy demanda comment elle s'en trouvoit, et si l'on se pouvoit imaginer quelque chose de plus delicieux. Vrayment vous m'en avez bien baillé[3], vrayment, dit elle, vous ne m'avez rien fait esprouver de nouveau : Il y a longtemps qu'un valet qu'avoit mon pere, m'a appris cela. Ce Berger ne fait rien que tous les hommes ne fassent ; il n'est point plus sçavant que les autres. Si est ce, repartit la brunette, que j'ayme mieux que ce soit luy qui me fasse jouyr de ce contentement que pas un autre que je cognoisse ; car il a le visage extremement beau, et je ne souffrirois pas que tous ces laids marpauts[4] que je vois s'approchassent de moy comme il fait, mettant sa bouche sur la mienne.

1. *Faire du renchéri.* FURETIÈRE : On dit qu'un homme fait du renchéri, quand il est de difficile convention, ou qu'il estime trop sa peine, ses paroles, etc.

2. *Filer doux.* OUDIN, p. 24 : idiotisme, parler doucement, s'excuser.

3. *En bailler à garder.* OUDIN, p. 26 : idiotisme, en faire accroire.

4. *Marpaut.* Manque dans FURETIÈRE. — LA CURNE DE SAINTE-PALAYE : terme qui équivaut à toute sorte d'injures. « Un lourdaut sale, vilain, vicieux et laid marpaut qui n'a jamais hanté que les estables. » LARIVEY, *Nuits de Straparole*, II, 277.

Si vous le prenez par là, je le quitte [1], dit l'autre, vostre raison est la meilleure du monde, et vous avez le plus brave Musicien de tous. Mais apprenez que sa musique est tres dangereuse : car vous serez possible toute estonnée d'icy a neuf mois qu'il en sortira une autre de vostre ventre bien differente de la sienne, ce sera un enfant qui ne fera que piailler jusques a ce que vous luy ayez fait succer le teton que vostre Berger a tant baisé : Voila pourquoy je vous conseille de vous abstenir le plus que vous pourrez d'aller d'oresnavant en la caverne melodieuse.

La brunette suivit l'advertissement de sa compagne, mais pourtant Francion ne chomoit pas de gibier. Il avoit bien d'autres pratiques qu'elle : si bien qu'il sembloit qu'il fust le Taureau banal du village, et de tous les lieux circonvoisins. Que s'il trouvoit quelque fille qui fust plus revesche que les autres, il avoit recours a ses artifices pour la vaincre. Il m'est advis (ce disoit il en luy mesme) qu'il n'importe pas beaucoup quelle maniere de vie nous suivions, pourveu que nous ayons du contentement. Il ne faut pas se soucier non plus de quelle sorte ce contentement vient pourveu qu'il vienne selon notre souhait. Quelle occasion d'ennuy avoit donc Francion, encore que de Gentilhomme il fut devenu Berger, puisqu'il jouissoit des plus doux plaisirs du monde ? D'ailleurs se devoit il attrister de voir les moyens dont il lui falloit user pour venir a bout de ses intentions puisqu'il les accomplissait toutes tres heureusement.

22-23. C : ay je donc, encore que — 23-24. C : je sois devenu Berger, puisque je jouis — 25. C : me dois je attrister — 25-26. C : il me faut — 26-27 C : mes intentions puisque je les accomplis — 27 *et suiv.* C : tres heureusement. Voila comme il ratiocinoit sur sa fortune,

---

1. *Quitter.* FURETIÈRE : Accorder, céder.

Il n'y avoit point de villageoise qui ne fust charmée tant par sa beauté que par sa galanterie qu'elles recognoissoient malgré la stupidité de leurs entendemens. Sa Maistresse mesme devint amoureuse de luy et tascha de le luy descouvrir par tous les moyens qu'elle sçeut inventer. Elle le laissoit partir de bon matin pour aller aux champs sans luy donner de quoy garnir sa pannetiere, et c'estoit afin qu'elle eut occasion de l'aller voir en luy portant son repas. Elle prenoit plaisir a luy arracher des mains un morceau où il avoit desja mordu pour en manger apres luy. Elle ne faisoit que folastrer quand il estoit aupres d'elle, et le regardoit en riant d'un certain biais[1] qui luy disoit ouvertement, je meurs d'amour pour toy. Il recognoissoit fort bien ceste verité, mais il ne faisoit pas semblant d'en avoir seulement la moindre conjecture du monde. Car ceste femme luy desplaisoit tant, pour quelques imperfections qu'il trouvoit en elle, qu'il n'eust pû la baiser qu'avec de l'horreur.

Un jour pour sonder sa volonté elle luy dit en riant :

et plusieurs personnes voluptueuses ont de semblables pensées, sans songer aux malheurs qui leur peuvent arriver d'une si mauvaise vie. Quelques uns ayant engrossy des filles sont contraints par la Justice de les espouser ou d'aller au gibet, ou bien de donner une grosse somme d'argent pour les marier a d'autres. Quelquefois aussi il y a des parens qui voulans avoir la vengeance eux mesmes du deshonneur que l'on a fait a leur race font assassiner ces perfides amoureux. Francion estoit parmy de petites gens de peu de crédit, et puis il n'avoit pas envie d'y tousjours demeurer, c'est pourquoy il en avoit plus de hardiesse, mais il ne faut pas pourtant se mettre en ce hazard, et quant aux filles qui se laissoient dupper si facilement, elles monstroient bien leur bestise et leur simplicité. Il est vray que Francion avoit meilleure mine que les personnes de campagne, mais c'est ce qui le devoit faire soupçonner d'avantage. Neantmoins il faut avouer que l'amour se rend maistre de toute sorte d'esprits. Il n'y avoit point — 3-4. C : La femme du laboureur chez qui il demeuroit devint aussi fort amoureuse

---

1. *Biais.* OUDIN, p. 42 : Une certaine maniere de procéder.

Tu ne sçais pas, ma foy, l'on m'a rapporté que le bruit court sourdement par tout ce païs cy que tu es amoureux de moy et que tu sçais assez de choses pour prendre une autre condition que celle de berger, mais que tu es bien aise de t'y tenir afin d'avoir le moyen de demeurer ceans. Il les faut laisser dire ces causeurs là, repartit Francion : Ce sont des mocqueurs. Je sçay bien qu'ils ne disent pas la verité. Hé quoy, dit la femme, est ce une chose impossible ? Non, dit Francion, mais ce qui depend de nostre volonté ne se fait pas tousjours, combien qu'il soit en nostre pouvoir. De ceste sorte, il la renvoya plus loing de son but qu'elle ne pensoit et feignit de ne pas prendre garde aux brillemens [1] de ses yeux que la lasciveté faisoit etinceler en songeant a des delices nompareilles. Le lendemain, son mary estant allé en voyage, elle se voulut servir de l'occasion, et pendant que son Berger estoit encore aux champs elle cacha le lict, les draps, et les couvertures de sa couche, si bien que quand il eut envie d'aller prendre son repos, trouvant son giste ordinaire desgarny, il luy vint demander où elle entendoit qu'il se couschast. Ha mon Dieu, dit elle, j'ay tantost porté tout l'attirail au grenier pour le mettre a l'air, il l'y faut laisser deux ou trois jours : cependant pourveu que vous me promettiez de ne rien faire, je permettray que vous preniez un costé de mon lict. Francion sçachant bien a quoy elle vouloit en venir, refusa cet offre, et dit qu'il s'en alloit coucher dessus les gerbes de la grange. Ayant veu que sa premiere invention n'avoit de rien servy elle s'avisa d'une autre, et remit la garniture du lict. Sur le milieu de la nuict elle s'assist sur une chaire toute

1. *Brillement*. Manque dans FURETIÈRE. — LITTRÉ : Etat de ce qui brille. XVI^e s.

nuë, et commença de se plaindre et d'appeler son Berger. Il couchoit dans une chambre prochaine d'où il la pût ouyr distinctement, et s'en vint vite avec de la chandelle luy demander ce qu'elle avoit. Helas! dit elle, je revenois des aisements tout a ceste heure, et une telle faiblesse m'a pris que je n'ay pû m'en retourner jusques a mon lict, si bien qu'il a fallu que je me sois assise icy dessus. Je vous prie de me prendre et de me porter coucher, car il est impossible que je mette mes pieds l'un devant l'autre. Elle proferoit ces paroles langoureusement, et en hesitant a tous coups, et laissant pancher sa teste; ce qui donnoit a croire a Francion qu'elle fust veritablement malade. Il la sousleve donc de telle sorte qu'elle ne touche pas presque a terre du bout des orteils, et en la conduisant vers son lict, il detourne son visage du sien, parce qu'il luy semble qu'il sort une puanteur de tout son corps. Alors elle l'embrasse estroittement, et allongeant le col le plus qu'il luy est possible, elle fait tant qu'elle le baise a la joüe. Ceste carresse ne luy plaisant pas, il la laisse tout a l'heure aupres de sa couche, et luy dit : Recouchez vous si vous voulez, j'ay tant d'envie de dormir que je ne sçaurois demeurer icy davantage. Ne t'en va pas encore, respond elle, j'auray demain quelqu'un pour garder le troupeau au lieu de toy, tandis que tu prendras ton repos pour reparer le temps que tu veilleras ceste nuict. Mais que me voulez vous, reprit il. Helas, tien moy un peu compagnie, dit elle, que tu es cruel, approche toy d'icy. Il fit alors trois pas en avant, et la païsane estant allée au devant de luy l'embrassa de rechef, mais sa chair ne le pouvant mettre en goust [1], il la repoussa en riant. Vous n'estes pas tant indisposée que vous fei-

1. *En goust.* OUDIN : Entrer en goust, idiotisme, prendre plaisir à une chose.

gnez, luy dit il, si vous avez quelque mal il ne vient que de fantaisie, je m'en revay pour moy. Il ne faut point que vous cherchiez d'autres compagnies que celle de vostre chevet [1] en l'absence de vostre mary. Elle enrageoit de l'entendre parler de la sorte, et toutesfois ce desdain ne fut pas encore assez puissant pour convertir en hayne l'affection qu'elle luy portoit. Elle continua le bon traictement qu'elle avoit coustume de luy faire, et tascha autant qu'il luy fut possible de s'acquerir ses bonnes graces. Enfin ayant envie de se delivrer de ses importunitez, il feignit qu'il avoit plus de bienveillance pour elle qu'auparavant : et d'autant que le maistre estoit revenu, il falust qu'elle prist resolution de l'aller trouver elle mesme une nuict lors qu'il seroit couché pour passer quelque temps en sa compagnie. Leur accord estant fait, la voila la plus contente femme du monde, et elle s'imagine qu'infailliblement elle accomplira ses desirs.

Francion n'estant pas d'un mesme advis qu'elle, dit sur le soir a un porcher et a un vacher du logis qui couchoient dessus leurs etables qu'ils s'en vinssent dedans sa chambre passer la nuict pour voir un esprit qui ne manquoit jamais a le venir tourmenter. Ils respondirent qu'ils n'en feroient rien, et qu'ils avoient trop peur de telles bestes. Venez y hardiment, repartit Francion, vous n'y recevrez point de mal. Je pense que c'est ceste servante que nous avons depuis peu qui me veut espouvanter. Il faut seulement faire provision de bonnes verges pour la foüetter si fort qu'elle n'ait plus d'envie d'y revenir. Les deux drolles apprenans ceste nouvelle furent aussi aises que s'ils eussent esté de nopce. Ils se tindrent dedans sa chambre sans faire bruit, ayans en main les armes qui

1. *Chevet*. Voir la note de la p. 8.

estoient necessaires. La pauvre amoureuse voyant alors que son mary s'estoit endormy pour longtemps suivant sa coustume ordinaire, se leva tout bellement d'aupres de luy, puis estant sortie de sa chambre, elle ferma la porte a double ressort, afin que si d'avanture il se resveilloit elle eust le loisir de sortir d'avecque Francion, si bien qu'il ne la pust prendre sur le faict, et qu'il creust qu'elle estoit au privé.

Francion qui l'entendit bien venir, dit a ses compagnons qu'ils apprestassent leurs forces, et que l'esprit pretendu s'approchoit. Ils ne furent pas sourds a son advertissement, et leur maistresse ne fut pas si tost entrée qu'ils luy leverent la chemise, et commencerent a la fesser plus fort que le plus rude bourreau du monde ne fouette un couppeur de bourse qui ne luy a point promis d'argent pour estre doucement traicté. Sentant qu'il y en avoit plusieurs qui la persecutoient de ceste sorte, elle n'osoit parler en façon du monde, de peur d'estre recogneuë, et de honte qu'elle avoit d'estre surprise en flagrant delict : A la fin parce que l'on continuoit tousjours a la traicter d'une mesme façon et que tout son corps estoit piteusement deschiqueté, elle ne se pût tenir de crier a l'ayde et au meurtre. Son mary s'esveille a ce bruit et tout assoupy qu'il est, ne sçachant d'où c'est que vient la voix, il sort par une autre porte que celle qu'elle avoit fermée, et s'en va dedans sa court voir ce qu'on y fait. Tandis Francion ayant pitié d'elle, tire le porcher par le bras pour luy faire entendre que c'est assez foüetté. Il la laisse donc, et son compagnon aussi. Elle va r'ouvrir la porte de sa chambre et se recouche comme auparavant. Son mary ayant veu qu'il n'y avoit personne

20-21. C : tousjours de la travailler de la mesme sorte, et que

dans la court, r'entre dans le logis, et s'advisant que possible le bruit qu'il avoit entendu estoit venu de la chambre de son Berger, s'y en va tout doucement pour sçavoir s'il dort. Les deux compagnons qui tenoient encore leurs armes en main jugerent que c'estoit aussi un esprit, et l'ayant pris par les bras, commencerent a le foüetter si fermement qu'il entra en une colere extreme, et se delivrant de leurs mains, leur donna des coups de poings avec une verte atteinte[1]. Ils s'imaginerent aussi tost qu'un si rude joüeur ne pouvoit pas estre un homme mortel, mais que c'estoit veritablement un esprit : de sorte qu'ils essayerent d'eviter sa rencontre, et s'en allerent cacher a la ruelle du lict ; où ils eussent bien esté trouvez si c'eust esté ce qu'ils pensoient. Où estes vous, dit le Laboureur a Francion. Ah mon Dieu (respondit il de sa couche) sortez vistement. Il y a icy des esprits qui ne font que me tourmenter. Il s'en alla aussi tost avec une grande peur, croyant ce que son Berger luy disoit, et verrouilla tres bien sa porte, puis s'en alla coucher aupres de sa femme qui faisoit la dormeuse, et feignoit de n'avoir rien entendu. Il luy conta comment il avoit esté fessé par des esprits qui s'estoient evanoüis en un moment. Elle fut bien aise de quoy il avoit eu sa part aussi bien qu'elle, et ce luy fust une espece de consolation. Le Laboureur plaignit beaucoup son Berger qui estoit exposé aux fureurs de ces mauvais Demons, et le lendemain s'enquist bien particulierement de luy quels tourmens il avoit endurez. Il en inventa un bon nombre qui tirerent presque les larmes des yeux de toute la famille. Quand est de son Amante, elle estoit en doute si c'es-

1. *Une verte alleinte*. OUDIN, p. 568 : De vertes atteintes, de rudes atteintes.

toient des esprits ou des creatures vivantes qui l'avoient fessée par son conseil. A la fin elle creut que tout estoit provenu de sa malice, parce qu'elle remarquoit en luy un grand changement de la bonne humeur où elle l'avoit veu la derniere fois qu'il s'estoit accordé a la rendre contente. Il ne luy preschoit plus rien que la chasteté et l'honneur, et l'admonestoit d'estre plus fidelle a son mary qu'elle n'avoit esté. Il luy estoit bien force de suivre ses enseignemens, mais elle ne manquoit pas de volonté de les outrepasser.

Depuis ce temps là, veu l'opinion que l'on a ordinairement des Bergers, l'on crût que Francion estoit Magicien, et qu'il avoit communication avec les Demons. Beaucoup de fois des paysans l'avoient trouvé comme il parloit tout seul en composant des vers, et parce qu'il disoit des paroles Poëtiques où ils ne pouvoient rien entendre, ils s'estoient imaginé qu'il discouroit avec quelque esprit invisible. Il parloit fort peu a ces brutales gens, sinon quand il avoit envie de rire ; tellement que l'on attribuoit sa solitude a la coustume d'un damnable mestier. L'on le voyoit expert en beaucoup de choses qui n'estoient pas communes aux villages. Une fois oyant parler a des Prestres de quelques choses hautes, il en avoit dit sa ratelée [1], ce qui avoit causé de l'admiration ; cela faisoit croire que le Diable avoit esté son Pedagogue. Par la Magie naturelle, il faisoit beaucoup de galanterie, et guarissoit des malades si miraculeusement, que l'on ne se pouvoit figurer qu'il n'y eust de la sorcellerie en son faict. D'avantage l'on crut bien qu'il avoit la science de predire l'advenir, et de déviner toutes choses. Une fois estant en

1. *Dire sa râtelée.* OUDIN, p. 469 : Dire son mot, sa sentence, son opinion, entrer en un discours ; vulgaire.

une compagnie de filles de village et de quelques rustres, ayant fait quelques simagrées inutiles pour se donner de l'authorité, il dict : Je m'en vay gager maintenant que je recognoistray bien celle qui n'est pas pucelle. Il y en eust une alors qui repartit : Vostre science est icy employée en vain, car vous avez beau dire, il n'y en a pas une icy qui ait perdu son honneur. En disant cecy il y eut quelque changement en son visage qui fut remarqué de Francion. Outre cela, ceste promptitude dont elle taschoit de luy persuader de ne point chercher celle qui n'estoit pas chaste, luy donna opinion qu'elle ne l'estoit pas. Voila pourquoy il dit qu'il vouloit accomplir son premier dessein ; mais que de peur de scandale il ne vouloit pas donner a cognoistre a tout le monde celle qui avoit perdu son pucellage, et qu'il n'en parleroit qu'a un sien amy qui estoit en ce lieu. Il s'en alla donc dire a l'oreille de cestuy là : J'ay trouvé par mon art que celle qui a peché par fornication de toutes ces filles, c'est celle qui a parlé a moy la derniere. Je ne pense pas que cela soit, respondit l'autre. Il n'y a qu'elle et celuy avec qui elle a commis la faute, qui vous en puissent rendre plus certain, reprit Francion, mais croyez moy autant comme eux. Le reste de la troupe ne sceut pas ce qu'il avoit dit, jusques a huict jours apres que la fille fust mariée a un jardinier du village. Comme elle fust au lict, elle sentit une petite tranchée, au fort de laquelle elle accoucha d'un bel enfant. Ce fut a ceste heure là que celuy qui sçavoit la prophetie de Francion, la publia comme un miracle, qui luy donna un tres grand credit ; l'on peut bien croire que l'on ne fit pas moins d'admiration de son sçavoir, que l'on fit de risées de l'avanture des nouveaux mariez, mais ce qui fit trouver que l'affaire estoit moins mauvaise que l'on n'avoit pensé, fut que le marié avoüa que l'en-

tant estoit de son faict, et que sa femme n'avoit voulu prendre un mary qu'a l'espreuve, par ce qu'ayant veu un eschantillon de la marchandise, elle pouvoit voir si elle estoit bonne, et si elle ne luy plaisoit elle la pouvoit librement laisser, estant quitte seulement pour les arres. On adjousta a ceste consideration qu'il y avoit long temps qu'elle estoit en aage de faire l'amour, et que la fille est un arbre qui veut estre hoché, mesme auparavant que ses fruits soient meurs. Aussi des le matin Francion qui se doutoit un peu de ce qui en estoit, alloit chantant cecy sur l'air d'un Vaudeville.

Puisqu'on void des œillets nouveaux
Fleurir avec des traits si beaux
Sur le teint de nostre espousée,
A qui pourra t'elle nier
Que son mary, bon jardinier,
Ne l'ait des-ja bien arrosée?

Il y en eust qui dirent assez plaisamment que le mary estoit un bon ouvrier, d'avoir eu un enfant des le premier jour; mais ceux qui en parlerent serieusement, s'estonnerent comment ceste fille avoit esté si peu grosse que l'on ne l'avoit peu descouvrir : aussi estoit ce qu'elle s'estoit servy de quelque artifice pour le cacher.

Le lendemain il y eust un des plus gros[1] du village qui croyant qu'il n'y avoit rien qui fut incogneu a Francion, l'envoya querir pour sçavoir qui estoit celuy d'entre tous ses valets qui avoit desrobé la moitié d'un pourceau qu'il avoit mis au saloir. Car il estoit certain que le larcin n'avoit point esté commis par des estrangers. Francion

1. *Gros*. FURETIÈRE : Signifie quelquefois riche ou celui qui prétend l'être. Un gros financier, un gros Monsieur.

n'eust pas pû conserver l'opinion que l'on avoit de luy, s'il ne se fust servy d'une subtile finesse : Il tira de sa poche une bougie commune et dit qu'en la faisant il avoit mis parmy la cire des drogues de telle vertu, que quand elle estoit allumée, jamais elle ne pouvoit estre éteinte du souffle d'aucune personne, si ce n'estoit du larron qui avoit desrobé la chose dont l'on estoit en peine. Il faut que vous veniez l'un apres l'autre dedans ceste chambre où je seray seul, poursuivit il en parlant aux valets : Je vous feray faire l'espreuve. Aussi tost il entra au lieu qu'il avoit dit, et le premier qui le suivoit estant innocent, ne feignit point de souffler tant qu'il pût, se pensant justifier, et se fiant sur ce qu'avoit dit Francion, mais la mesche ne faillit pas a perdre sa flamme, de quoy il fut infiniment étonné, et jura que pourtant il n'estoit point coupable. Mon amy, luy dit Francion, vous voyez ce que ma bougie m'en peut faire croire, toutes fois je n'en parleray point, allez vous en sans faire semblant de rien, et dites a vos compagnons qu'ils se hastent de venir icy. Le valet sort, et incontinent Francion r'allume sa chandelle par le moyen d'une certaine pierre qui jettoit du feu des que l'on la frottoit. Un autre garçon le vint voir, auquel il arriva une mesme fortune qu'au premier. Ainsi en advint il aux autres : car la bougie n'avoit rien qui la pust faire resister a la force de leur vent. Neantmoins estans sortis, on avoit beau les interroger de ce qui leur estoit arrivé, ils n'en disoient mot du monde, et attendoient la fin de l'espreuve, ne se communiquans rien l'un a l'autre. Ceux qui estoient dans le logis eussent bien voulu voir toute la ceremonie de Francion : mais il avoit defendu que d'autres personnes entrassent au lieu où il estoit que ceux qui y avoient affaire, d'autant qu'il disoit qu'il ne pouvoit exe-

cuter son entreprise que secrettement. Le dernier qui s'en alla le trouver n'eut pas tant de hardiesse que les autres, car il n'avoit pas la conscience si nette. Il souffla si doucement qu'a peine fit il tremblotter la flamme. Francion recognoissant par là qu'infailliblement il estoit le coupable, s'en alla revoir le maistre du logis, et luy dit qu'il n'avoit que faire de luy raconter si la bougie avoit esté esteinte ou non, mais que seulement il l'asseuroit que celuy qui estoit venu le dernier pour la souffler estoit le larron de son pourceau. Le Laboureur envoya au logis de la femme de cestuy cy, et l'on la trouva qui mettoit un morceau du larcin dedans son pot. Il fut attaint et convaincu du crime, et Francion comblé de loüanges pour sa doctrine et recompensé de quelque argent qui luy venoit bien a propos.

Il mit si avant dans la cervelle d'un chacun qu'il estoit un des plus grands devins du monde, qu'ayant affaire en un lieu dont le chemin estoit fort difficile, il eust beau s'enquerir gracieusement d'un homme qu'il cognoissoit des endroicts où il estoit besoin de passer, jamais il n'en pust avoir une bonne responce. Ho voire, dit l'autre, vous avez bien envie de vous mocquer des pauvres ignorans comme moy. Vous n'avez que faire de demander le chemin. Ne sçavez vous pas bien tout? Il s'en alla apres ce discours, et Francion ne rencontrant plus personne pour apprendre la droitte voye, se fourvoya si bien qu'il fut contraint de prendre son repos dedans un bois où la nuict luy prit.

Nous avons dict tantost que quand il composoit des vers il parloit fort haut; et que ceux qui l'entendoient avoient opinion qu'il discourust avec quelque esprit familier. Sa Maistresse eust en ce temps là ceste mesme croyance. Plusieurs fois elle avoit dit en elle mesme :

ce jeune gars cy est d'une complexion bien joviale et bien encline a l'Amour ; je ne sçay pas comment il se peut faire qu'il ait refusé la courtoisie que je luy ay offerte. Quand je serois la plus laide du monde, encore un homme comme luy seroit il fort aise de m'avoir pour appaiser la fureur de sa concupiscence ; quel secret a t'il donc pour se pouvoir passer de moy ? Il faut necessairement qu'il ait ailleurs quelque amie sur laquelle il se descharge de tout le sang qui luy peut troubler son repos.

Voila comme elle argumentoit, mais elle ne pouvoit descouvrir pas un nid de tous ceux où il se retiroit : car il avoit coustume de faire ses affaires le plus secrettement du monde. Un soir elle s'approcha donc tout bellement d'une saulsaye où il s'estoit couché pour composer des vers sur une jouyssance qu'il commençoit ainsi : Ha ma Cloris, que j'ay d'aise, Maintenant que je vous baise. Il repetoit souvent cela a haute voix, ne pouvant trouver la fin qu'il faloit mettre a la Stance. Sa Maistresse s'imaginant qu'il parloit a quelque fille qu'il tenoit entre ses bras, esquarquilla ses yeux autant qu'il fust possible pour sçavoir qui estoit ceste bien heureuse. Mais n'apperceuant personne auprez de luy, et luy voyant toutes fois estendre ses bras au souvenir de quelques delices passées, elle eut une pensée qui merite bien d'estre escrite. Le Dimanche dernier elle avoit ouy dire a son Curé, qu'il y avoit des Magiciens qui couchoient avec des Diables transformez en femmes que l'on appelloit des Succubes : incontinent elle songea qu'il faloit que Francion eust alors avec luy une de ces belles Maistresses là, veu qu'il continuoit a dire ces paroles bien plus amoureuses que

16. C : que je te baise

les premieres, et où il exprimoit naïfvement tout ce que l'on pourroit dire en jouyssant d'une beauté.

Depuis elle perdit le soin d'apprendre avec quelle femme il appaisoit les desirs de sa jeunesse, et ne le régarda plus qu'avec de la frayeur, croyant qu'il eut toujours quelque Demon a sa queuë. Car mesme elle se figuroit alors que c'estoit son Succube qui l'avoit foüettée lors qu'elle avoit envie d'aller coucher avec luy.

FIN DU NEUFIESME LIVRE

8. C : d'aller coucher avec luy. Passe pour toutes ces dernieres galanteries. Elles ont mesme esté faites pour punir les vices. Il avoit bien fait de fouetter cette lubrique paysanne qui oublioit la foy qu'elle avoit promise a un autre et qui luy vouloit faire commettre adultere. Il est vray que c'estoit qu'elle luy desplaisoit et qu'elle n'estoit pas fort charmante, mais ne regardons point tant a la cause, l'effect en est toujours bon. Pour ce qui est des subtilitez qui le rendoient admirable, elles ne tendoient aussi qu'a se mocquer de ceux qui avoient failly, et a faire recognoistre leur faute, comme de cette fille qui avoit fait faux bond a son honneur et de ce garçon qui avoit desrobé son maistre, dont il descouvrit le larcin. C'est en cecy que les plus Critiques seront contraints d'approuver ses actions. Il est vray qu'en ce qui est du reste, je me soucie fort peu de leur colere et de leurs plaintes ; car je ne raconte point de vices qui ne se pratiquent, ny de sotte action qui n'ait esté faicte, et l'on void comment les bons espritz s'en sont mocquez et se sont garantis des fourbes que l'on leur pouvoit jouer, au lieu que les personnes idiottes s'y sont laissé surprendre.

Fin du Neufiesme Livre

LE DIXIESME LIVRE
DE L'HISTOIRE COMIQUE DE FRANCION

Environ ce temps là, Francion eut desir de posseder la fille d'un riche marchand qui estoit venu passer quelque temps dans une sienne metairie avec toute sa famille. Que s'il desiroit ainsi de jouir des unes et des autres, c'es-

1-2. C : N'est il pas vray que c'est une tres agreable et tres utile chose que le stile comique et satyrique. L'on y void toutes les choses dans leur naifveté. Toutes les actions y paroissent sans dissimulation, au lieu que dans les livres serieux il y a de certains respects qui empeschent de parler de cette sorte, et cela fait que les Histoires sont imparfaites et plus remplies de mensonge que de verité. Que si l'on est curieux du langage comme en effect l'on le doit estre, où le peut on considerer mieux qu'icy ? Je pense que dedans ce livre on pourra [1] [treuver la langue Françoise tout entiere, et que je n'ay point oublié les mots dont use le vulgaire, ce qui ne se void pas partout, car dans les livres sérieux l'on n'a pas la liberté de se plaire a cela et cependant ces choses basses sont souvent plus agreables que les relevées. Qui plus est, j'ai représenté aussi naifvement qu'il se pouvoit faire toutes les humeurs, et les actions des personnes que j'ay mises sur les rangs, et mes advantures ne sont pas moins agreables que beaucoup d'autres qui ont esté fort estimées. Je fay librement cette confession : car estant appuyée de beaucoup de preuves, elle ne doit point sembler insupportable ; et puis il y en a plusieurs qui la liront et n'entendront pas seulement ce qu'elle veut dire, ayans toujours crû que pour composer un livre parfait, il n'y a qu'a entasser paroles sur paroles, sans avoir esgard a autre chose qu'a y mettre quelque advanture qui delecte les Idiots. Toutefois j'ay eu assez de divers advertissemens de quelques personnes qui disent qu'ils s'entendent a cognoistre ce qui est bon : les uns n'ont pas trouvé a propos une chose, et les autres une autre, tellement qu'il n'y a rien dedans mon livre qui n'ait esté loüé et blasmé. Si j'eusse voulu, j'eusse fait comme ce peintre qui se cachoit derriere son tableau, et apres avoir ouy les differents advis de la populace, le reformoit suivant ce que l'on avoit dit. Mais il ne m'en fut pas mieux arrivé qu'a luy qui au lieu d'un portrait bien accomply ne fit qu'un monstre ridicule. Il a mieux valu laisser les choses ainsi qu'elles estoient, et les jetter a l'ad-

---

1. Les lignes de la note critique mises ici entre crochets [ ] faisaient dans l'édition de 1626, partie de l'*Advertissement d'importance*. Voir tome I, depuis la ligne 15 de la page xv jusqu'à la ligne 26 de la page xvi.

toit sans prejudice de l'amour qu'il portoit a Nays et l'on luy pouvoit bien pardonner toutes ces petites fautes veu que dans le malheur où il estoit reduict, il falloit bien qu'il eust quelque chose pour se desennuyer.

Le bon heur voulut que le pere de Joconde qui estoit celle qui luy plaisoit, l'envoya querir pour faire une certaine façon d'ente[1] où il estoit fort expert : car autresfois il avoit appris cela dans des livres du Jardinage, et pour vous bien dire son esprit estoit un marchand meslé[2] qui s'estoit chargé de toute sorte de drogues pendant son loisir : Il n'avoit rien trouvé de trop pesant ny de trop difficile a avoir. Il s'estoit mis en besongne dedans le clos lors que la fille du logis s'en vint vers luy pour contenter sa curiosité en voyant son ouvrage. Il benist cent fois l'heure que l'habit de Païsan luy avoit esté donné, puis qu'il avoit jouy de beaucoup de filles dont il n'eut pû jamais approcher autrement, et que d'avantage il luy donnoit le moyen d'estre si proche de celle cy. Joconde

vanture pour plaire a qui elles pourront, veu qu'entre tant de divers contes, il ne se peut qu'il n'y en ait au moins la moitié d'un qui plaise a quelque personne pour bigearre qu'elle soit. Comment seroit il possible de plaire a tous universellement ? car si un homme de lettres qui á esté au College aime a lire des Histoires d'Escolier, un Gentilhomme qui n'a esté nourry que parmy les chiens et les chevaux n'y trouvera point de goust, et ne s'attachera qu'aux choses qui conviennent a son humeur et a sa condition.] Si celuy qui a l'inclination amoureuse se plaist a voir quantité d'intrigues et de finesses qui se pratiquent entre les personnes passionnées, un autre qui n'aymera que la guerre et les combats ou bien les discours pompeux et graves, tiendra tout cecy pour des choses frivoles. Mais ne nous embarrassons point des fantaisies d'autruy et prenons nostre plaisir où nous le trouvons. Voyons la suite de notre Histoire. Representons nous que Francion estoit devenu amoureux de la fille d'un riche Marchand qui estoit venu passer — 5. C : La fortune vouiut que — 8. C : des livres de Jardinage

1. *Ente.* FURETIÈRE : Espèce de greffe qui consiste à insérer un scion dans un autre arbre.

2. *Meslé.* OUDIN, p. 342 : Un homme meslé, idiotisme, qui sçait de plusieurs choses.

tenoit un livre en sa main où elle lisoit par fois apres l'avoir regardé travailler. Quel beau livre est ce là, Mademoiselle, luy dit il, ne trouvant point d'autre occasion de l'accoster. Quand je vous l'auray dit, respond elle, que vous servira cela ? vous aurez entendu un nom incognu qui vous semblera estrange : Car vous autres Paysans qui ne lisez guere en toute vostre vie, vous croyez qu'il n'y a point d'autres livres au monde que vos heures[1]. Je ne suis pas en cecy de la croyance des autres, repartit Francion, je sçay bien ce que c'est de toutes sortes de livres, et n'y en a guere de oons que je n'aye leus. Mon Dieu ! c'est un miracle, reprit Joconde. Bien donc pour satisfaire a votre demande, je vous appren que c'est icy un livre où il est traicté des amours de Bergers et de Bergeres. N'en avez vous jamais veu de semblable ? Ouy, repartit Francion, je vous asseure que la lecture en est fort agreable, et principalement a ceux qui sont aux champs comme vous estes : car vous estes infiniment aise de voir en effect les delices que vous sont representées par le discours. O combien vous estes deceu de croire cela, dit elle, car si la curiosité ne me poussoit a voir la fin des avantures qui sont descrites icy, je n'aurois pas le courage d'achever de fueilleter tout, parce que je me plais fort en la vray-semblance, et je n'en sçaurois trouver en pas une histoire que je puisse voir dedans un tel livre. Il y a bien de l'apparence. Les Bergers sont icy dedans Philosophes, et font l'amour de la mesme sorte que le plus galand homme du monde. A quel propos tout cecy ? Que l'Autheur ne donne t'il a ces personnages la

14. C : des Bergers et des Bergeres — 29. C : a ses personnages

1. *Heures.* FURETIÈRE : Les livres qu'on porte à l'église, où sont comprises la plupart des prières qu'on fait en de certaines parties du jour, comme Matines, Laudes, Vêpres, etc.

qualité de Chevaliers bien nourris ? leur fit il faire des miracles de prudence et de bien dire, l'on ne s'en estonneroit point comme d'un prodige. L'histoire veritable ou feinte, doit representer les choses au plus prez du naturel, autrement c'est une fable qui ne sert qu'a entretenir les enfans au coin du feu, non pas les esprits meurs dont la vivacité penêtre par tout. Il fait bon voir icy l'ordre du monde renversé. Je suis d'advis pour moy que l'on compose un livre des amours de Chevaliers a qui l'on fasse parler le patois des paysans, et a qui l'on fasse faire des badineries de village. La chose ne sera point plus estrange que celle cy qui est sa contraire.

Francion cognoissant par ce discours, que Joconde avoit un de ces beaux esprits qu'il avoit coustume de rechercher passionnément, fut le plus content du monde d'avoir logé ses affections en si digne lieu, et pour ne perdre point l'occasion de l'entretenir, il reprit la parole en ceste sorte : Mademoiselle, il faudroit estre depourveu de jugement pour n'approuver point les raisons que vous alleguez. Je confesse maintenant que vous ne pouvez guere tirer de plaisir de la lecture de ce livre. Toutesfois je vous advertiray bien qu'il s'est trouvé quelque fois dedans les villages des hommes vestus en Paysans qui estoient capables de faire l'amour avec autant de civilité, de prudence, et de discretion que les personnes qui sont dans la plus florissante Cour de la terre. Cela s'est veu si rarement, dit Joconde, que l'on n'en peut pas faire un nombre qui authorise mon livre de Bergeries. Or ça, dit Francion en riant, je veux bien meme vous asseurer que vous trouverez en ce pays-ci de ces Bergers Amans, et moy qui suis Berger je diray bien sans vanité, que quand

12. C : qui est la contraire — 18. C : en cette sorte : il faudroit

l'on me mettra en ce rang, l'on ne fera rien que de tres a propos. Je n'en doute point, respondit Joconde, mais vous aurez bien de la peine a trouver une fille de vostre estoffe. Il n'y en a guere icy que de tres maussades. Vous voulez parler des villageoises, repartit Francion ; pour moy je ne jette point les yeux sur celles la. Il y en a icy d'autres qui ne sont pas seulement dignes d'estre aymées d'un accomply Berger, mais aussi d'un accomply Courtisan. Je puis bien tenir asseurement ce discours, puis que j'ay eu le bon-heur de vous voir. Ah Dieu ! s'escria Joconde, vrayment j'ay esté bien trompée jusques icy, croyant qu'il n'y eust qu'a la Cour qu'on se meslast de donner des flatteries : Comment, vous en avez icy pareillement l'usage ? La verité se dit par tout, reprit Francion. Alors Joconde le quitta pour aller tenir societé a sa mere qui se promenoit toute seule. Elle fut bien estonnée d'avoir entendu si bien discourir un Berger, et creut plusieurs fois que c'estoit un songe. Mais son admiration s'accreust bien davantage lors qu'elle l'entendit chanter et joüer du luth devant ses fenestres sur les dix heures du soir. Elle le recognut par les paroles d'un air qu'il venoit de faire, où il la supplioit de ne point mespriser le Berger a qui elle avoit parlé. Certainement, c'estoit une chose qui luy sembloit bien miraculeuse qu'un homme de sa condition fist des vers si bons que ceux qu'elle entendoit, et chantast encore et jouast du luth aussi bien que les meilleurs maistres. Les Païsans grossiers a qui ces perfections là avoient esté monstrées ne les admiroient pas tant qu'elle, dont le bel esprit se cognoissoit a toutes choses. Cecy n'est rien toutesfois au prix d'une lettre d'amour qu'elle reçoit de sa part, où

23-24. C : Certe c'estoit — 31. C : qu'elle reçoit le lendemain de sa part

elle trouve les plus belles fleurs de l'Eloquence. Il n'avoit point usé d'autre artifice pour la luy faire tenir que la mettre dans un petit panier de jong dont une jeune fille alloit lui faire present.

Son esprit estoit en beaucoup d'inquietudes touchant ce qu'elle devoit faire en la poursuitte[1] de son nouvel Amant dont la condition ne luy plaisoit pas. Si son merite n'eut adoucy sa fierté, elle n'eust pas trouvé a propos la hardiesse qu'il s'estoit donnée de luy envoyer un poulet. Elle bruloit d'envie de sçavoir où il avoit esté nourry pour apprendre tant de gentillesses. Cela fut cause qu'estant sortie toute seule par la porte de derriere du clos, elle souffrist qu'il l'abordast, la rencontrant en un lieu prochain où il faisoit paistre son troupeau. Apres qu'il luy eust donné le bon jour, et qu'il luy eust tesmoigné la joye qu'il recevoit de l'avoir si heureusement trouvée, elle luy dit : Gentil Berger ie pense que vous me voulez donner par plaisir des preuves de ce que vous m'avez dit, que vous estiez un Amant aussi parfaict que pas un qui fust dans les villes. Ce n'est point pour passer le temps comme vous vous figurez, repartit Francion, c'est parce que la necessité n'y contraint. Je ne le croy pas, dit Joconde. Si est ce qu'il n'est rien de si veritable que vos beautez ont un effort qui est bien capable de me porter a d'autres choses, repartit Francion, je serois marry qu'un autre subject que le plus beau du monde (qui est d'estre vaincu par vos appas) m'eust fait prendre la licence de faire ce que j'ay fait. Je sçay bien que la bassesse de ma condition m'empesche beaucoup

1. *Poursuite.* FURETIÈRE : Le soin que l'on prend de solliciter, ou faire réussir une affaire. Cour. Assiduités. Une femme a bien de la peine de se défendre des poursuites amoureuses.

d'obtenir vos bonnes graces. C'est pourquoy je mettray toute ma puissance a reparer ce defaut par des affections excessives, dont j'essayeray de vous vaincre. Joconde se sousriant de ce discours comme pour s'en mocquer, changea incontinent de propos, et demanda a Francion où il avoit esté eslevé en sa jeunesse. Il luy promit que le lendemain si elle vouloit prendre la peine de revenir au mesme lieu, a la mesme heure, il luy declareroit tout au long ce qu'elle desiroit sçavoir, n'ayant pas envie de luy en rien dire qu'il n'eut auparavant consulté [1] d'un jugement plus rassis dessus quelque poinct.

En attendant elle ne laissa pas de s'informer de beaucoup de choses de luy. L'on luy dit en quelle estime il estoit par tout le pays, et l'on luy fit presque accroire qu'il avoit acquis par art Magique les perfections qu'il avoit. Le jour suivant ils vindrent tous deux a l'endroit designé. Joconde somma Francion de sa promesse, qu'il accomplist en luy parlant de cette sorte : Quand vous ne m'auriez pas prié de vous dire qui je suis, il faudroit toujours bien que je vous l'apprisse, si je voulois que vous eussiez esgard a l'affection que je vous porte. Je vous declare que je suis Gentil-homme des plus nobles de la France, et que vous ayant aperceuë il y a quelque temps dans la ville où vous avez accoustumé de demeurer, vos charmes me vainquirent tellement que je me resolus de prendre un habit de villageois, sçachant que vous deviez venir icy, afin de pouvoir entrer chez vous sans donner du soupçon a personne. Apres ce mensonge qu'il disoit pour l'obliger davantage a le cherir, il l'enchanta par mille preuves d'un extreme amour. Alors ne doutant point qu'il ne fust de grande qualité, elle ne feignit point de

1. *Consulter*. FURETIÈRE : Réfléchir avant de prendre une décision.

luy asseurer que la peine qu'il avoit prise seroit bien recompensée. Il se tenoit si propre avec son meschant habit, qu'il ne laissoit pas de paroistre de bonne mine, tellement qu'elle conceust presque autant d'affection pour luy que s'il eust esté couvert des plus beaux vestemens que les Courtisans portent.

Les asseurances d'une passion reciproque estant baillées de part et d'autre, ils s'amuserent a discourir sur plusieurs particularitez. Joconde dit a Francion l'opinion que l'on luy avoit voulu donner, qu'il se mesloit de la Magie noire [1]. Ne la voulant pas traitter comme les esprits du commun, il luy fit cognoistre la pluspart des causes, pour lesquelles ces croyances là s'estoient glissées parmy le peuple. Elle receut beaucoup de contentement de ce plaisant recit.

L'heure de leur separation venuë, avant que de se dire adieu ils voulurent resoudre de quelles inventions ils s'aideroient pour s'entrevoir doresnavant, parce que Joconde ne pouvoit pas venir tousjours parler a Francion hors du logis sans que l'on s'en apperceust a la fin, et que l'on eust quelque soupçon de leurs affaires. Elle se delibera donc de faire la malade pour avoir occasion de faire venir chez elle son Amant, qui donnoit du remede a toute sorte de maux suivant la vulgaire opinion. Cela estant determiné, ils prirent congé l'un de l'autre, et s'en retournerent chacun en leur demeure.

13. C : ces opinions là

1. *Magie noire.* FURETIÈRE : *Magie.* Science qui apprend à faire des choses surprenantes et merveilleuses. Jean-Baptiste Porta a écrit de la *Magie Naturelle*, des secrets pour faire des choses qui sont produites extraordinairement par des causes naturelles. *Magie Blanche* est un art qui produit les mêmes effets par l'invocation des bons anges. *Magie Noire*, art détestable qui apprend à invoquer les démons, etc.

Joconde commença des le jour mesme a travailler a son dessein, se plaignant a sa mere d'une grande colique. L'on la mignarde [1], l'on la dorlotte, et l'on la fait coucher au lict. Si les Medecins n'eussent point esté trop esloignez, l'on en eust envoyer querir un tout a l'heure [2]. Avant qu'elle eust parlé de Francion, le fermier se trouva là qui dit qu'il le faloit envoyer querir pour ordonner quelque medicament. Le pere respondit qu'il ne se vouloit point fier a des charlatans comme cestuy là. Comment, dit le Fermier, dequoy avez vous peur ? que vostre fille ne soit guarie comme toutes les personnes que ce Berger a pensées ? C'est un Demon incarné [3], croyez moy, je ne sçay ce qu'il ne fait point. Il en sçait plus que nostre Curé, il l'a rendu victus [4]. Le pere de Joconde adjoustant foy aux asseurances que beaucoup d'autres luy donnerent du sçavoir de Francion, consentit que l'on le luy amenast. Apres qu'il eust veu la malade et tasté son poulx, il tira une petite fiole de sa pochette où il y avoit une certaine huile qu'il fit chauffer, et en gressa un linge qu'il porta a sa maistresse pour mettre dessus son estomach. L'heure fut si favorable qu'alors il n'y avoit personne proche du lict, si bien que feignant de luy vouloir aider a appliquer son remede, il prist la hardiesse de luy taster les testons. Afin que l'on creust qu'il estoit grandement expert en toutes choses, elle dit un peu apres a sa mere qu'elle se sentoit fort soulagée, et ne demandoit rien qu'a

1. *Mignarder.* FURETIÈRE : Verbe actif. Traiter avec délicatesse.

2. *Tout à l'heure.* HUGUET, p. 195 : Se dit dans dans ces phrases : Il s'est fait payer sur l'heure, tout à l'heure, pour dire : sur le champ. FURETIÈRE.

3. *Démon incarné.* LITTRÉ : Se dit figurément d'une personne très méchante. — Le sens de Sorel est tout autre : c'est le diable en personne, qui s'est fait chair.

4. *Rendre victus.* OUDIN, p. 571 : idiotisme, faire taire, vaincre en disputant.

se resjouïr. La dessus se tournant vers Francion, elle luy dit : Mon Dieu, Berger, l'on m'a rapporté que vous joüez du luth : auray je bien la puissance de vous faire toucher quelques airs ? Vous pouvez tout dessus moy, dit Françion, encore que je sçache bien que je ne suis pas capable de vous donner quelque plaisir par mon luth, je ne lairray pas d'en joüer pour ne point tomber en des-obeissance. Il vouloit aller querir son luth luy mesme, mais l'on n'endura pas qu'il en prit la peine, et l'on envoya un valet a son logis pour cet effet. Lors qu'il commença de toucher cet instrument, tout le monde fut ravy de son harmonie, et principalement Joconde. Son pere et sa mere ne cherchans rien avec tant de passion, que sa santé et son contentement, voyant qu'elle se delectoit a la musique du Berger, permirent qu'il vinst encore le lendemain luy faire passer le temps. Ils s'esloignerent d'eux pour songer a leur mesnage, et ce fut alors que Francion tesmoigna bien de l'amour a sa maistresse. Elle en fut tellement vaincuë qu'elle lui promit de satisfaire a ses desirs.

Ils avoient assez de commoditez aux champs de se donner du plaisir, mais Joconde s'en retourna le soir a la ville avec son pere et sa mere, et il sembloit là que toutes choses luy fussent contraires, car la maison avoit de hautes murailles de tous costez, et les portes estoient tousjours fermées. Elle escrivit a Francion qui estoit demeuré au village, en quelle estroitte prison elle estoit reserrée, et luy asseura que neantmoins s'il pouvoit par quelque maniere entrer secrettement chez elle avec quelque Paysan de leur village, il recevroit de sa part le meilleur traictement qu'il devoit esperer. Francion songe a ce qu'il faut faire, et enfin il s'advise d'une subtilité. Un certain charretier alloit mener du foin dans peu de

jours au Marchand. Il resolut de se cacher dans sa charrette, et manda a Joconde le dessein qu'il en avoit. Le charretier avoit un esprit lourd et simple. Il luy fit accroire tout ce qu'il voulut. Mon pauvre amy, luy dit il, tu sçais que je suis grandement curieux. L'on m'a fait recit de la beauté de la maison où ton maistre demeure a la ville. Il m'a pris un desir d'y aller, mais je ne sçaurois me donner ce contentement en façon du monde, si ce n'est pas ton moyen. Il faut que tu m'y menes. Je le veux bien, dit le charretier, qui estoit de ses amis parce qu'il le faisoit boire souvent. Venez vous y en avec moy quand j'iray, je pense que l'on ne vous y refusera pas la porte, l'on vous y cognoist assez bien. On m'y cognoist trop, repartit Francion : c'est pourquoy je n'y veux pas aller de la façon que tu dis. J'y veux aller sans que personne me voye : car c'est que j'ay envie de considerer tout le plan du logis, et en tracer une figure pour m'en servir en quelque chose, et il ne faut pas que ton maistre en sçache rien. Je serois donc d'advis de me cacher dedans le foin que tu luy meneras : ce sera une bonne commodité pour accomplir mon intention. Je trouve ceste invention là fort bonne, dit le charretier, et il ne tiendra pas a moy que vous n'en usiez. Au reste quand je m'en reviendray, je rameneray des futailles pour les vendanges ; vous vous pourrez aussi cacher dedans. Voila qui va bien, repartit Francion, pourveu que tu me tiennes promesse. Le charretier l'asseure de sa fidelité, et l'heure venuë de charrier son foin, il l'advertit de se tenir prest. Francion ayant donné son trouppeau a garder a un autre, et s'estant accommodé avec les plus beaux habits qu'il eust s'en alla le trouver sur le chemin en un lieu ecarté où il eut le loisir de se cacher dedans la charrette, sans que personne le vid. Il arriva sur le soir en la maison de Joconde.

Le charretier ostant son foin lui tout seul, le fit encore cacher au lieu où il le mit.

Cependant Joconde estoit en des inquietudes extremes, ne sçachant s'il estoit venu ou non ; elle ne pouvoit trouver aucun moyen d'en apprendre des nouvelles. Car de le demander au chartier, elle n'avoit garde craignant de luy donner quelque soupçon, et mesme elle estoit en doute si son Amant s'estoit mis dedans le foin sans son adveu. Enfin tout le monde s'estant retiré, elle s'en alla au lieu où il estoit, s'imaginant qu'il n'avoit pû se cacher en pas un autre endroit. Il estoit desja sorti de sa cachette pour se tenir aux escoutes lors qu'elle entra la dedans sans chandelle, et le recogneut. Il ne faut pas demander s'ils se saluerent par les baisers : ils se tinrent plus d'une demy heure embrassez avec une joye nompareille qui leur ostoit la parole. Estans sortis de leur extase, ils songerent où il passeroient la nuict. Joconde ne fut pas d'advis de mener Francion a sa chambre, craignant que l'on l'entendist monter, ou qu'il arrivast quelque autre infortune. Ils demeurent donc au mesme endroict où ils estoient, et Francion estendit une grande housse dessus les bottes de foin a celle fin que sa maistresse ne s'emplist point d'ordures en s'y couchant. L'on peut bien croire qu'ils y prirent autant de plaisir que s'ils eussent fait en un lict de parade. Pendant une des treves qu'ils firent en leur guerre amoureuse, Francion raconta la finesse dont il avoit abusé le chartier qui s'en estoit allé dormir autre part, croyant qu'il passast la nuict dans la

a. C : dedans le lieu où il le serra, ce qui estoit une tres grande temerité pour l'un et pour l'autre. Car s'ils eussent esté aperceus, l'on eust dit qu'ils eussent eu dessein de voler la maison, et l'on leur eust peut estre faict bonne et briefve justice. Mais quoy Francion voulut esprouver jusques où pourroit aller sa bonne fortune. Cependant Joconde

court a contempler le bastiment a la clarté des estoilles. Joconde dit apres que pour ne point coucher dedans la chambre de sa mere a l'ordinaire, elle avoit feint qu'il y faisoit trop chaud, afin que l'on la laissast coucher toute seule dedans une chambrette qui avoit une issue sur un petit escalier d'où elle avoit pû venir le trouver sans traverser la court. Songeans a l'advenir, ils se proposerent plusieurs moyens de s'entrevoir par apres, comme les esprits des amoureux sont subtils a rencontrer ce qui peut rendre leurs contentemens perdurables. La meilleure invention qu'ils trouverent et celle qu'ils se delibererent de suivre, fust que Francion taschast de se mettre au service du Marchand, qui recognoissant son merite, seroit plus aise de l'avoir pour Facteur[1] que pas un autre. Joconde consentoit que cela se fist en attendant qu'il se resolust a se descouvrir pour ce qu'il estoit, et quant a luy, il en estoit d'accord, afin de se retirer du village où il commençoit de se deplaire parmy les esprits grossiers, et ne desiroit pourtant se tenir en cet estat que pour une passade[2]. Il fit entendre a sa Maistresse qu'il avoit besoin d'argent : elle luy donna tout ce qu'elle avoit, ne luy pouvant rien refuser. Il avoit gousté avec elle toutes les delices que l'on se peut imaginer, lors qu'une petite lumiere avant-courriere du jour leur donna le signal de la retraite. A l'instant qu'ils prenoient congé l'un de l'autre, l'on heurte bien fort a la porte de la maison, et tout

18-19. C : grossiers, mais il ne desiroit — 19. C : en cet autre estat

1. *Facteur.* FURETIÈRE : Commissionnaire de Marchand, celui qui achète pour d'autres marchands des marchandises, ou qui les vend en leur nom.

2. *Passade.* FURETIÈRE : Action de celui qui ne fait que traverser un pays, qui n'y veut point séjourner. — LITTRÉ : Dans le langage de la galanterie, commerce avec une femme que l'on quitte aussitôt.

incontinant un valet qui s'estoit reveillé, la vint ouvrir. Un homme armé luy dit arrogament : Mon amy, allez vous en advertir vostre Maistre qu'il y a du tumulte dedans la ville, et lui demandez s'il ne desire pas envoyer un homme avec un mousquet dedans la grande place selon le commandement que je luy en fay de la part du Capitaine. Viste, courez, j'attendray icy la responce. N'ayez point de peur que l'on entre ceans, je feray bonne garde.

Le valet aussi-tost monta a la chambre de son maistre, a la porte de laquelle il heurta, mais parce que l'on y estoit encore endormy l'on ne luy ouvroit point. Cependant le Caporal qui estoit un bon Bourgeois plus glorieux que Caesar de se voir equippé d'autres armes que les siennes ordinaires qui estoient une alesne, et un tranchoir s'ennuyoit d'attendre si longtemps a une porte : joinct qu'il avoit affaire ailleurs. Il se mit en fougue, et ayant dit que l'on ne le respectoit pas comme l'on devoit, commença a jurer bravement, car il ne tenoit rien que le jurement de la Noblesse. Apres cela voyant que quoy qu'il appellast a haute voix, on ne luy venoit point rendre de responce il s'en alla tout despité, disant qu'il feroit payer l'amende au maistre du logis.

Joconde n'avoit encore osé retourner a sa chambre de peur de rencontrer le valet ou quelque autre sur le chemin. Elle s'advisa que Francion feroit bien des'enfuir puis que la porte estoit alors ouverte, d'autant que quelque artifice qu'il eust, il luy seroit bien difficile de se mettre si secrettement dedans les tonneaux du charretier, que personne ne l'apperceust. Il trouva son advis tres bon, et des l'instant mesme il se mist a traverser la court. Comme

4. C : et luy demander — 19. C : a jurer, car il ne

il fut a la grande allée par où l'on alloit a la porte, il eust tant de crainte que le valet ne vint a descendre et qu'il ne le vist, qu'il commença a courir de toute sa roideur[1] afin d'estre tant plustost hors de la maison. Mais ne regardant pas que le sueil de la porte estoit fort haut, il y voulut passer sans lever les pieds, et cheut de son long sur le pavé où il se pensa rompre bras et jambes. Joconde qui le vid tomber en eut bien de l'ennuy, neantmoins elle ne luy donna point de secours, et s'en alla coucher dedans sa chambre comme si elle n'en eust bougé depuis le soir precedent.

Francion se releva avec beaucoup de peine et ne se pouvant quasi plus soustenir s'appuya contre les murailles en marchant. Il fit tres bien de partir, car le valet ayant eu charge de son maistre d'aller a la grand'place sortit aussi tost avec ses armes. Il cheminoit donc le mieux qu'il pouvoit, et estoit prest a se laisser couler a terre pour se reposer, lors qu'en jettant les yeux vers le coin de la ruë il y apperceust une chaire a bras[2] d'où il vid sortir tout d'un coup un homme qui se mit a marcher bien fort et s'esloigna de là en peu de temps, encore qu'il parust aussi esclopé que luy. Vrayment, dit il, je ne seray pas si dedaigneux que toy : Je me tiendray volontiers dedans ceste chaire : si j'y puis arriver une fois. Apres ces paroles il s'efforça de s'en approcher, et fit tant qu'il y parvint, puis il s'assit dessus un doux oreiller qui luy vint bien a propos.

Cependant qu'il se repose tout a son aise, il faut raconter qui estoit celui dont il occupoit la place. C'estoit un vieillard goutteux le plus meschant homme de la ville,

1. *Roideur*. OUDIN, p. 484 : Roide, fort ; vite. — FURETIÈRE : Il fau. droit courir de grande roideur, pour attraper ce Basque.
2. *Chaire à bras*. Chaise à porteurs.

et possible de toute la contrée, bien qu'elle fût pleine de beaucoup de tres mauvais garnemens. C'estoit son seul desduit de semer des querelles par tout, et mesme entre les personnes les plus illustres. Il vouloit du mal a un Seigneur qui depuis peu de temps estoit là venu comme gouverneur pour une republique, encore qu'il eust plûtost sujet de le cherir veu que personne ne se plaignoit de luy. Mais c'estoit qu'il avoit une mauvaise humeur qui le portoit tousjours a mesdire des grands. L'on recognoissoit bien qu'il ne mesdisoit de cestuy cy que pour suivre sa coustume. Car il ne l'avoit jamais veu seulement, et n'avoit ouy reciter pas une de ses actions ny bonnes ny mauvaises. Les fautes qu'il luy imputoit estoient celles qu'il avoit remarquées en d'autres : il s'imaginoit qu'ayant la mesme qualité il avoit aussi les mesmes vices. Or il avoit de la familiarité avec un personnage dont l'authorité estoit fort grande. Pour faire naistre en luy une inimitié contre le Gouverneur, il luy avoit esté dire un jour qu'il sçavoit de bonne part que ce Seigneur estoit l'homme le plus traistre du monde, qu'il se faloit garder de luy, et qu'il avoit deliberé de livrer la ville a l'estranger. Cecy fut crû comme un Oracle, pour autant que cet ancien Citoyen sçavoit si bien desguiser ses malices, que l'on le prenoit pour un homme tout remply de preudhommie. Car d'avantage il affirma qu'il avoit ouy un tresmauvais complot. Le Gouverneur pour quelque dessein particulier et bon toutesfois, avoit esté le soir precedent par toutes les ruës avec les Archers de sa garde. Celuy qui avoit receu l'advertissement du goutteux s'en estoit apperceu, et avoit crû infailliblement qu'il avoit envie d'accomplir quelque mauvaise intention. Voila pourquoy ayant assemblé les plus gros de la ville, et leur ayant conté ce qu'il sçavoit, il avoit pris deliberation avec eux

de faire mettre les Bourgeois en armes pour prevenir le malheur qui pouvoit arriver. L'on leur avoit fait commandement par les quartiers de se rendre en leur corps de garde, si bien que tout estoit en rumeur.

Le Gouverneur estoit sorty alors plus fort et mieux accompagné que devant, pour sçavoir a quel subjet l'on s'assembloit ainsi sans qu'il l'eust commandé. Si l'on n'eust retenu la fureur du peuple parmy lequel le faux bruit d'une trahison couroit, il se fust jetté dessus luy et l'eust mis en pieces. Le goutteux pour l'exciter a ce faire s'estoit fait mettre a sa fenestre où il se tuoit de crier : Liberté, liberté, Messieurs, pendez ce Meschant qui nous veut vendre. Mais la voix des sages ayant plus d'efficace que la sienne, lioit les mains des personnes les plus mutines. On parla au Gouverneur qui ne temoigna rien que de l'affection au public. Neantmoins les Caporaux qui rodoient encore autour de leur quartier achevoient d'advertir tout le monde de se mettre en armes, voulans que chacun eût sa part de la corvée. Il en estoit venu un a la maison du Marchand comme nous avons dit.

Tandis le Gouverneur, qui avoit entendu la voix seditieuse du goutteux, et avoit appris sous main que c'estoit luy qui avoit allumé le feu de toute ceste ligue, s'estoit resolu de l'envoyer querir pour le chastier comme il meritoit. Cette commission avoit esté donnée a deux de ses gens qui avoient esté a son logis luy dire, que leur Maistre sçachant qu'il estoit de bon sens et de grand conseil, desiroit qu'il s'en vint par devers luy pour luy ayder a mettre ordre aux emotions populaires. Il n'en vouloit rien croire du commencement, mais a la fin ils lui en firent des sermens si serieux que s'imaginant que

11-12. C : de crier : Liberté, Messieurs,

le Gouverneur ne sçavoit rien des choses qu'il avoit dites a l'encontre de luy, il crût qu'il se pouvoit faire qu'il eut esté fort aise d'être assisté de ses advis. Considerant alors le bien et l'honneur qui luy en adviendroit, il se delibera de ne point refuser son accointance[1]. Il avoit donc permis que les deux hommes le missent sur une chaire a bras qu'ils avoient apportée a son occasion, et il se laissoit mener de bon gré au lieu où autrement l'on ne l'eut mené que de force. Il avoit deja fait beaucoup de chemin, lors qu'un homme vint aborder ceux qui le portoient et dit tout bas a l'oreille de l'un : Monsieur le Gouverneur n'est plus a l'endroit où il estoit tantost, il est au Chasteau, conduisez y ce drolle cy. Luy qui avoit meilleures oreilles que l'on ne pensoit, entendit bien ces paroles, qui luy firent conjecturer quelque chose de sinistre pour luy. D'ailleurs l'on ne le portoit point respectueusement comme un homme d'estat. En allant viste l'on cognoit sa chaire a tous coups contre des bornes. Cela luy donna a penser que l'on n'avoit pas envie de le trop bien traiter quand il seroit au Chasteau de la ville. Toutesfois il se tint coy, et sçachant que toutes les paroles du monde estoient inutiles a son infortune, il feignit de dormir et commença de ronfler. Ses meneurs n'estans pas accoustumez a avoir un si lourd fardeau, avoient les bras extremement las, et suoient a grosses gouttes, de sorte qu'estans au coin de la rue de Joconde où il ne passoit personne, ils avoient voulu se reposer, et pour se rafraichir estoient entrez dans un Cabaret où ils beuvoient un coup chacun, s'imaginant que leur homme ne s'esveilleroit pas et que quand il s'esveilleroit il n'auroit pas la volonté de s'enfuir et que, quand mesme il auroit ceste volonté, il n'auroit pas le pouvoir de l'executer,

1. *Accointance*, FURETIÈRE : Vieux mot. Hantise, familiarité.

ses jambes estans toutes enflées, et ses pieds tout tortus pour la douleur de la goutte. Mais ils avoient esté bien trompez, car si tost qu'ils avoient esté partis, redoutant la colere du Gouverneur, il avoit bien sceu trouver des forces pour s'en aller, et avoit laissé vuide la place que Francion avoit remplie.

Les deux conducteurs ayans assez bû s'en revindrent a la chaire, et ne s'adviserent point que ce n'estoit pas leur personnage qui y estoit, parce qu'il y avoit des rideaux tout a l'entour, dont Francion estoit caché, et ne lu voyoit on que le bout des pieds. Ils prirent la charge et la porterent alaigrement, le vin leur ayant donné de nouvelles forces. Francion ne dit mot, craignant de les faire arrester, et estant fort aise d'estre ainsi mené en quelque lieu que ce fût, d'autant qu'il ne pouvoit pas bien marcher encore. Ces gens cy ne portent a l'Hospital sans doute, au lieu du malade qui s'en est fuy, disoit il en luy mesme, il n'importe, j'y seray tousjours mieux que dedans ceste rue où ma faiblesse me contraindroit de demeurer : Pour le moins si ma cheute m'a faict quelque mal je me feray penser par le Chirurgien. Les hommes le portoient tousjours cependant sans parler a luy, le prenant pour le vieillard qu'ils ne vouloient point resveiller. Quand ils furent au Chasteau ils le monterent a une chambre sans le regarder, voulans tout a l'heure aller dire a leur Maistre qu'ils avoient faict son commandement ; de peur qu'ils ne fussent criez, s'ils tardoient trop. Le Gouverneur ayant parlé a eux, s'en va le trouver avec un sien Gentil-homme, et par ce qu'il n'avoit jamais veu le goutteux, et n'avoit point ouy dire s'il estoit vieil ou jeune, il le prit facilement pour luy. Là, mon Maistre, luy dit il en le tirant par le bras d'une forte secousse, que vous avez peu d'honnesteté. Faites moy la

reverence. Francion ne se pouvant tenir debout, ne le salua point autrement que de la teste. Comment vostre goutte vous tient elle ? dit le Gouverneur. Ah vrayment je vous la feray bien tost passer. Je n'ay pas seulement la goutte, dit Francion j'ay une des plus grosses rivieres de miseres [1], mais je pense que vous ne sçauriez la faire escouler, quoy que vous disiez, car la source dont elle derive ne se peut tarir. Or ça, quittons ce discours, interrompit le Gouverneur, je ne t'ay pas envoyé querir pour passer le temps avec toy en choses inutiles. Dy moy, n'es tu pas un perfide, un mechant, un perturbateur du repos public ? Le peuple vivoit en bonne paix soubs ma protection qui luy estoit tres agreable, il ne trouvoit a redire a aucune de mes actions ; ce pendant toy qui desirerois voir toute ceste ville en feu, pour assouvir ton appetit dereglé, tu as esté eslever un tumulte pernicieux. Hé bien, qu'allegueras tu pour ta deffence ? diras tu que tu ne le faisois pas a dessein de troubler le repos de nos habitans, mais afin de me faire tuer ou chasser d'icy ? Vien ça, qui est ce qui t'a induit a cela ? As tu recognu quelque malversation en ma charge ? Est ce que tu me portes de la haine pour quelque offence particulicre que je t'ay faite ? Ha Dieu ! je ne pense pas t'avoir jamais donné subject de te courroucer. Francion oyant tout ce discours, et ne pouvant comprendre pourquoy l'on le luy faisoit, vint a la fin a s'imaginer que l'on se vouloit mocquer de luy, veu que le Gouverneur ne parloit point avec une mine d'homme fasché. Son ame n'estoit pas alors malade comme son corps, et la bonne avanture qu'il avoit eue l'ayant rendu fort joyeux, il deli-

1. *Rivière de misères.* Pas d'exemple dans les dictionnaires. Parenté avec les expressions : un déluge, une cascade de maux.

bera de se donner du passe temps aussi bien que celui qui l'interrogeoit. Pour respondre a tous vos points, repartit il, je vous dis que j'ay voulu mettre cette ville en tumulte, parce que rien n'est plus utile que de la voir en cet estat : Le voisin va chez sa voisine, et la voisine chez son voisin. Les Amans entrent en des lieux dont auparavant ils n'osoient pas seulement regarder la porte. Parmy ceste confusion les braves gens ont la commodité de faire de beaux jeux. Ne croyez pas que je vous porte de la haine, je n'y songeay jamais; encore qu'a n'en point mentir, j'en aye beaucoup de subject, pource que vous ne faictes point icy une ordonnance qui est fort necessaire. Quelle ordonnance est ce? dit le Gouverneur. La plus belle et la plus juste du monde, respondit Francion, c'est que les femmes ayent doresnavant a marcher toutes nuës par la ville une fois l'année, afin que l'on puisse repaistre ses yeux de la veuë d'une aymable chose ; car quel sujet ont elles de se cacher avec tant de soin ? N'ont elles pas autant de sottise que l'on se puisse imaginer ? Elles se monstrent en particulier a chacun l'un apres l'autre. Que danger y aura t'il de se monstrer quand nous serons beaucoup ensemble ? Je vous entens venir de loing : je m'asseure que vous me voulez alleguer, qu'en les voyant tous, nous remarquerions mieux les imperfections qui s'y trouveroient, parce que deux yeux voyent d'avantage qu'un, et cela seroit a leur dommage. Ou bien vous avez envie de dire que nous ne devons contempler leur corps tout nud qu'un a un, afin que nous pensions tous estre seuls jouissans de ce bon heur. Vous ne sçauriez avoir d'autres raisons que celles là, encore sont elles bien crochues[1], car a la fin l'on sçait ce qui est de l'affaire des femmes,

1. *Raisons crochues*. Pas d'exemple dans les dictionnaires. Crochue équivaut probablement à biscornue.

et leurs finesses ne servent de rien. Au reste, il ne faut pas que vous vous rendiez si fort leur partisan, que vous procuriez le desavantage des hommes vos semblables. Le Gouverneur ne sçavoit s'il devoit rire ou se fascher de ceste belle harangue faite si a propos de ce qu'il avoit dit. Toutesfois il parla a Francion en ceste sorte : Escoutez, ne pensez pas faire le railleux, car je vous feray pendre tanstot ; je parle tout a bon.

Là dessus quelques Conseillers de la ville entrerent qui demanderent au Gouverneur s'il avoit querir le goutteux. Le voila, leur dit il, mais je pense qu'il est fou ou qu'il le contrefait, afin que l'on luy pardonne. Je ne sçaurois tirer raison de luy. Qui est ce qui vous a amené cet homme là ? luy dit un de la troupe, le prenez vous pour le goutteux que nous vous demandons ? Ce l'est autant là comme je suis Roy d'Espagne. Le Gouverneur dit qu'il avoit donc esté bien trompé, et qu'on le luy avoit amené pour tel. La dessus il appelle ses gens qui l'avoient apporté, et leur demanda pourquoi ils l'avoient fait, veu que ce n'estait pas celuy dont il leur avoit parlé. Ils tournerent les yeux devers luy, et dirent qu'ils n'avoient point amené cet homme là, mais un autre qui estoit desja fort vieil. Le Diable l'a donc emporté, et a mis ce compagnon cy en sa place, dit le Gouverneur. Chacun bailla plusieurs jugemens sur cela, et ils dirent a la fin tous d'un accord qu'il n'y avoit que cet homme qu'ils avoient qui les pust tirer de doute. Vous voilà bien empeschez, dit Francion : Celui qui estoit dans ceste chaire cy s'en est fuy et le desir de me reposer m'a fait prendre sa place.

Les porteurs de chaire furent alors criez de la mauvaise garde qu'ils avoient faite, et l'on alla de rechef chercher le vieillard seditieux qui fut mis entre les mains de

la Justice, et condamné a estre pendu et estranglé, et des le jour mesme il fut gueri de ses gouttes et de tous autres maux.

Quant est de Francion, l'on le laissa aller où il voulut sans luy faire aucun mal. Il fut longtemps a songer s'il s'en retourneroit a son village : a la fin il resolut de n'y rentrer jamais et en venant a songer a Nays, il ne fut pas aussi d'advis d'executer ce qu'il avoit promis a Joconde, veu que la jouyssance avoit esteint si peu de passion qu'il avoit eu pour elle. Il voulut s'en aller a Lyon emprunter de l'argent pour se remettre en bon equipage et suivre ses premieres entreprises. Le premier homme qu'il trouva en son chemin fut un soldat fort leger d'argent, qui avoit un meschant haut de chausse rouge et un pourpoint de cuir fort gras. Il luy demanda s'il vouloit changer d'habit, et luy promit de luy donner du retour[1]. Le soldat s'y accorda et moyennant fort peu de chose il quitta sa noblesse prenant l'habit de Paysan. Francion commença de s'admirer avec ce beau vestement qui luy plaisoit plus que l'autre, et ayant aussi acheté l'espée de ce brave guerrier il fut bien empesché a quoy il la pendroit, veu que le soldat ne luy voulait point vendre son baudrier. Il disoit qu'il le vouloit reserver pour luy servir tousjours de tesmoignage comme il venoit de la

10. C : qu'il avoit eu pour elle. Par ce moyen ceste fille fut bien punie de s'estre abandonnée a un homme inconnu, puisqu'il s'en alla sans luy dire adieu et sans se soucier d'elle. Elle devoit bien prendre garde de ne plus contracter de si volages amours. Pour ce qui est de Francion, nous ne voyons point qu'il luy arrive de malheurs dont il ne sorte, parce qu'encore qu'il commette quelques fautes il ne laisse pas d'avoir une puissante inclination au bien, et puis Dieu ne veut pas perdre ceux qui doivent estre un jour tres vertueux. N'ayant plus d'affection pour les plaisirs champestres, il resolut de s'en aller a Lyon

1. *Donner du retour*. FURETIÈRE : Supplément de paie quand on troque des choses d'inégale valeur. Demander, donner de l'argent de retour.

guerre, et qu'il y en avoit bien de ces compagnons, qui ayant vendu leurs mousquets se contentoient de rapporter leurs fourchettes [1]. Enfin Francion s'advisant qu'il avoit une grosse lesse dont il avoit quelque fois attaché son chien faisant l'office de Berger, elle luy servit pour pendre son espée en escharpe. Avecque cela il avoit un chapeau pointu a petit bord, tellement qu'il avoit une façon bien crotesque, ce qui estoit une chose qui luy agreoit fort. Il fit son voyage moitié a cheval, moitié en charette, selon les occasions qu'il trouvoit, mais avec le plus de diligence qu'il luy fut possible, et il ne despensa aussi son argent qu'avec prudence et moderation. Je ne veux point vous dire s'il passa des rivieres ou des montagnes, s'il traversa des villes ou des bourgades. Je ne suis pas en humeur de m'amuser a toutes ces particularitez. Vous voyez que je ne vous ay pas seulement dit en quel lieu Nays estoit aux eaux, si c'estoit a Pougues [2] ou autre part: Je ne vous ay point appris le nom de la forteresse où Francion fust prisonnier, ny celuy du village où il fust Berger, et celuy de la ville où demeuroit Joconde. C'est signe que je n'ay pas envie que vous le sçachiez, puis que je ne le dy pas, et que l'on ne s'aille pas imaginer que ce soit une faute de jugement si je ne mets pas tout cecy. Contentons nous qu'apres quelques journées de chemin, Francion ayant couché a un village assez proche

1. *Fourchette*. FURETIÈRE : En terme de guerre, est un bâton ferré d'un fer fourchu qui servait autrefois à tirer un mousquet, afin de soutenir une partie de sa pesanteur et de le faire porter plus juste. « Plus, trois gros mousquets tout garnis de nacre de perles, avec les trois fourchettes assortissantes. » MOLIÈRE, *L'Avare*.

2. *Pougues*. Localité du Nivernais, célèbre par ses sources minérales, efficaces particulièrement contre la gravelle, et fréquentée aux XVI^e^ et XVII^e^ siècles par tous les rois de France, depuis Henri III jusqu'à Louis XIV, par Catherine de Médicis et par de nombreux seigneurs et princes du sang.

de Lyon, arriva a un autre un Dimanche au matin. Chacun entendoit la Messe qui estoit tantost dite. N'ayant trouvé personne a la taverne pour luy donner a repaistre [1], il s'advisa de s'asseoir sous l'orme de la grande place qui donnoit un gracieux ombrage, et d'attendre là que l'on sortist de l'Eglise. Un villageois ayant plus d'affaire que les autres ou estant plus hasté de desjeuner, s'en alla le premier de tous, et en passant aupres de Francion, le prit pour un de ces trompettes, qui apres les guerres s'en vont dedans les villages vendre des drogues et faire des tours de passe-passe [2]. Ho trompette, luy dit il, qu'est ce que vous venez vendre icy ? Les plus merveilleuses drogues du mond: (respondit Francion qui se doutoit bien pour qui l'on le prenoit) ; elles guarissent toute sorte de maux, rendent sçavants ceux qui n'ont point d'esprit, et font riches en peu de temps les plus pauvres du monde. Où est ce que vous l'avez mise, dit le Paysan, je ne vous vous vois point là de boëtte ny de malle. Hé lourdaut, repartit Francion, croy tu que ma marchandise soit comme celle des autres ? non, non, elle n'est pas de mesme, elle n'a rien de visible, je la porte dedans ma teste. Proferant ces paroles d'une voix serieuse et grave, le Paysan crût qu'il disoit la verité, et mettant en oubly toutes ses affaires voulut avoir l'honneur de dire a tous ceux du village la nouvelle qu'il sçavoit du Charlatan qui faisoit toutes choses. Chacun eut la curiosité de le voir, et la

1. *Repaistre*. HUGUET, p. 339 : Manger, prendre sa réfection. Il se dit des hommes et des chevaux, particulièrement quand ils sont en marche. « Il a fait trente lieues sans repaître. On ne leur donna pas le loisir de repaître. » (ACAD.)

2. Sur ces trompettes qui gagnaient leur vie à fanfarer sur le Pont Neuf, et qu'on appelait les Maîtres du pont, voir *La Vraye Pronostication de Maistre Gonnin*, 1615, réimprimée par Edouard Fournier, *Variétés historiques*, t. V, p. 221.

Messe ne fut pas si tost achevée qu'il fut entouré de personnes a toutes âges.

Comme il vid là tant de gens, estant obligé de faire le Charlatan, il se delibera de jouyr du plaisir qui s'offroit, et se mettant en sa bonne humeur, commença de dire mille sornettes pour les entretenir. Lors qu'il vid que les auditeurs luy prestoient une favorable attention pour sçavoir a quoy aboutiront ses discours, il leur fit ceste harangue : Mes bonnes gens, sçachez que je ne suis pas de ces affronteurs qui courent par le pays, et vous viennent icy vendre d'un unguent qui doit servir a tous maux, et n'en guarit neantmoins pas un. Je vous en fourniray de plusieurs. Je suis plus sçavant que cet illustre Tabarin[1] que l'on a veu paroistre dans les plus belles villes de la France. Je me dy plustost Medecin qu'Operateur[2] : et selon les maux que je voy, j'ordonne les medicamens ou je les fais moy-mesme. Mais outre cela, mes chers amis, porte bien une autre marchandise en ma cervelle ; j'y ay tant d'esprit que j'en puis revendre[3] a tous les autres. Je distribuë de la prudence, de la finesse, et de la sagesse Regardez moi bien. Tel qui me voit ne me cognoit pas. Je suis d'une race où tous les masles sont Prophettes. Mon pere et mon grand pere l'estoient, mais ils n'y entendoient rien au prix de moy, car j'ay ma science naturelle et la leur qu'ils m'ont apprise. Si je voulois, je ne bougerois d'aupres des Roys, mais liberté vaut mieux que richesse ;

1. *Tabarin*. Sur ce pitre (de son vrai nom, Jean Salomon) qui, en compagnie de son maitre Mondor, « docteur en médecine », exploita lontemps les badauds de province et ceux de la place Dauphine à Paris, cf. le *Dictionnaire critique de Biographie* de JAL.

2. *Opérateur*. HUGUET, p. 267 : Il se prend plus particulièrement pour un médecin empirique, qui débite ses remèdes en public, et pour un charlatan qui vend ses drogues sur un théâtre. (ACAD.)

3. Sorel joue sur les mots. Cf. OUDIN, p. 479 : J'en ai à revendre, idiotisme, en grande quantité.

et puis j'ay plus de merite et sers mieux Dieu en allant de bourgade en bourgade, pour assister charitablement toute sorte de personnes, que si je me tenois tousjours en une mesme ville. Je ne me veux plus amuser a dire aucune histoire pour vous resjouïr. Il ne sieroit pas bien a un homme si docte que moy de faire tant le bouffon. Que ceux qui auront affaire de mon conseil en leurs affaires viennent seulement a moy. Je diray aux amoureux si leurs maistresses sont pucelles, et aux maris si leurs femmes les font Cocus. Pour vos maladies, nous n'y songerons que demain que je viendray sur la place.

Pendant qu'il disoit cecy, les Paysans s'estoient si bien pressés en l'entourant, qu'un lievre n'eût pû passer par leurs jambes. Ils escarquilloient les yeux, et faisoient des gestes d'admiration, escoutant ce qu'il disoit, mais bien qu'il y adjoutassent foy, ils n'osoient s'aller enquerir d'aucune chose de luy. Chacun s'imaginoit que s'il faisoit paroistre devant les autres qu'il doutoit que sa femme le fît cocu, l'on croiroit indubitablement qu'il le fust, et l'on se mocqueroit de luy. Ceux qui avoient desir de sçavoir cela se proposent de le demander une autre fois en cachette, et les amoureux en firent de mesme touchant la chasteté de leurs maistresses. Pour esprouver la science du Charlatan en d'autres matieres, l'on se mit a luy faire plusieurs questions. Monsieur, luy dit un chartier, apprenez moy une invention pour n'estre jamais pauvre. Travaille incessamment pour des gens qui te payent bien, respondit Francion, ne preste rien a ceux qui n'ont pas envie de rendre et enterre tous les jours un sol dans ta cave, tu en trouveras au bout de l'année trois cens soixante et six. Mais, Monsieur, reprit le rustre, qui se vouloit gausser aussi bien que le Charlatan, puis qu'un peu de grains de bled semez en ma terre me rapportent

tant d'espics, seroit ce pas bien avisé d'y semer aussi des escus. Si j'y en semois, qu'y viendroit il ? Il y viendroit des larrons pour les ramasser, respondit Francion.

Alors il y eut un Paysan qui luy dit, je suis depuis peu marié a une jeune femme qui me suit par tout, je voudrois bien sçavoir pourquoy : C'est pource que tu vas devant, respondit Francion. A toutes les sottes demandes que l'on luy fit, il rendit de semblables responses, qui firent rire les Paysans, car c'estoient là des entretiens propres pour de telles personnes. Mais comme la faim le gagnoit, il les pria de le laisser aller disner, et leur dit qu'ils vinssent apres a la taverne où il les rendroit satisfaits sur tout ce qu'ils desireroient de lui.

Le Tavernier qui estoit là le meine en sa maison, et quittant sa femme s'en vint prendre son repas avec luy. Quand ils furent seuls il luy dit : J'ay une femme qui est assez belle comme vous avez veu. J'ay tousjours eu en l'esprit ceste croyance qu'elle me faisoit Cocu. Delivrez moy de ceste inquietude. Je le veux bien, dit Francion, vous estes brave homme. Il faut que vous sçachiez ce que s'en est. A ce soir en vous couchant, dites luy que vous avez appris de moy que tous les Cocus deviendront demain chiens. Vous verrez ce qu'elle dira et ce qu'elle fera là dessus, et puis nous aviserons du reste.

Le Tavernier se contenta de ce conseil et n'en parla plus et tout sur l'heure il entra des Paysans pour interroger Francion sur quelques poincts espineux de leurs affaires. Il y eut des garçons qui vindrent luy demander si leurs Maistresses avaient encore leur pucellage. Il s'enquit de leur nom et de celuy des filles, ayant ruminé quelque temps là dessus, il dit aux uns qu'elles l'avoient encore, et aux autres qu'elles l'avoient desja perdu, selon ce qui lui vint en la fantaisie. Des que ceux cy furent par-

tis, il entra un bon Manant qui le tira a part, et lui dit : Monsieur, je suis bien empesché. Ma fille a dit a sa mere qu'elle est grosse, et qu'elle ne sçait de qui. Si nous le sçavions, nous luy ferions espouser celuy là s'il estoit quelque preud'homme bien riche; que s'il ne l'estoit point, nous le ferions punir. Nous avons esté quelque temps dehors pour aller en pellerinage, elle couchoit seule dans nostre chambre, et elle ne peut dire qui c'est qui luy est venu ravir la fleur de son pucelage. Celui qui la surprit ne voulut jamais parler. C'est possible quelque un de vos valets, dit Francion. Je le penserois bien, dit le Paysan, mais j'en ay six : j'ay deux charretiers, deux batteurs en grange, un berger et un porcher, auquel m'adresseray je ? Dites moy pour l'honneur de Dieu comment c'est qu'il faut faire. Couchez ceste nuict hors de vostre logis et vostre femme aussi, reprit Francion, et que vostre fille se mette au mesme lict où elle fut depucelée, et que la porte ne soit pas mieux fermée qu'elle estoit alors. Celuy qui a desja eu affaire a elle la reviendra voir sans doute, et s'il ne veut point encore parler, elle le marquera au front avec une certaine mixtion que je vous donneray ; la marque ne s'en ira pas si tost, vous l'y verrez encore demain, et par ce moyen vous le recognoistrez.

Des que Francion eut dit cecy, il pria le Paysan de le laisser quelque temps pour faire sa drogue. Il se fit donner du noir qu'il detrempa avec de l'huile, et s'en vint apres l'apporter, lui disant que c'estoit de cela qu'il faloit que sa fille marquast celuy qui viendroit coucher avec elle. Le paysan s'en retourna chez lui, et communiqua ceste affaire a sa fille qui s'accorda a faire tout ce qu'il desiroit. Apres cela il sortit avecque sa femme, et s'en alla en un village prochain soupper chez un de ses parents

où il se resolut de coucher aussi. Cependant sa fille, la nuict estant venuë, se coucha dans sa chambre et ne ferma point la porte au verrou. Les six valets de son pere estoient dans une chambre tout contre. Ils dormoient tous excepté le Berger qui estoit celuy qui avoit jouy d'elle; il en estoit fort amoureux, et voyant que l'occasion estoit aussi propice que jamais pour coucher avec elle, il se leva donc, et avec un crochet qu'il sçavoit bien manier ouvrit la porte tout doucement, et s'en alla au lict de sa Maistresse. Le dessein qu'elle avoit l'empeschoit de dormir, si bien que l'oyant venir elle se prepara a faire ce que l'on luy avoit enchargé. Comme il la vouloit baiser et embrasser, elle le repousse d'une main, et du pouce de l'autre qu'elle avoit trempé dans le noir, elle lui toucha le front, et puis elle ne fut plus aussi soigneuse de se defendre, croyant qu'elle avoit assez fait. A la premiere tresve de caresses, ayant le jugement plus libre que dans le plaisir, elle s'advisa de lui dire: Dites moy qui vous estes, je vous supplie, car aussi bien ne gagnerez vous rien de le celer. Ce Charlatan qui est dans ce village me le dira bien demain. Pourquoy ne me parlez vous pas? Comment voulez vous que je vous ayme si je ne vous cognois point? Alors il luy dit qu'il estoit le Berger, et lui remonstra combien il luy portoit d'affection. Ha Dieu, reprit elle, que ne m'avez vous parlé des tantost, je ne vous eusse pas marqué comme j'ay faict. Vous avez une tache au front qui ne peut s'en aller, et mon pere recognoistra demain par là que vous avez couché avec moy. Vous sçavez qu'il ne vous aime pas, il n'aura garde de nous marier ensemble. Il vous fera punir par la justice. J'en auray une fascherie extreme, car je vous ay tousjours aimé par dessus tous, encore que je n'en fisse pas le semblant. Je vous remercie de tant de bonne volonté, dit le

Berger, et si vous la voulez continuer, donnez moi de la drogue dont vous m'avez frotté le front, et je feray bien en sorte que vostre pere ne cognoistra pas que c'est moy qui a couché icy. La fille luy mit en main un petit pot où estoit ce noir, et il trempa son poulce, puis s'en alla dans la chambre où ses compagnons dormoient, et leur marqua le front a tous. De là, il s'en revint coucher aupres de sa Maistresse avec laquelle il passa la nuict.

Le jour ne fut pas si tost venu que le maistre du logis arriva. Desirant sçavoir s'il pourroit recognoistre celuy qui avoit couché avecque sa fille, il fit venir tous ses valets pour parler a luy, et les ayant tous regardez fut bien estonné de voir qu'ils avoient chacun leur marque. Il s'en alla de ce pas tout en colere vers sa fille et luy dit, Morbleu, si tous ceux qui ont le front noircy ont couché ceste nuict avec toy, jamais fille de Laboureur ne fut mieux cliquetée [1]. Elle luy jura qu'il n'en estoit venu qu'un, contre lequel encore s'estoit elle bien deffenduë, mais qu'elle n'avoit pû le recognoistre, et qu'elle ne sçavoit pas comment c'estoit que les autres avoient esté marquez. Tout le recours de ce bon Païsan fut de s'en retourner vers Francion et de luy dire ce qui estoit arrivé chez luy pour sçavoir ce qu'il estoit besoin de faire là dessus. Francion ayant un peu songé luy dit : Retournez vous en chez vous vistement, faites venir tous vos valets, et regardez s'il n'y en a point quelqu'un qui ait le poulce noir, c'est cestuy là asseurement qui a couché avec vostre fille. Il s'en retourne aussi tost, et leur ayant regardé les mains a tous, vid qu'il n'y avoit que le Berger qui eust le poulce marqué. Ha, c'est donc toi qui as deshonoré

1. *Cliqueter.* Furetière ne donne plus que le verbe neutre. Faire du bruit en se choquant à la manière d'un moulin dont le cliquet va.

ma maison, luy dit il; que l'on me le prenne, que l'on le mette en Justice : il faut qu'il soit pendu. Quelle hardiesse d'avoir violé la fille de son maistre, lors qu'elle estoit endormie ? En disant cecy, il prit le Berger au collet, et voulut que les autres valets le tinssent aussi pour le mener en prison, mais le Berger, lui dit : Ha, mon maistre, il est bien vray que j'ay couché avec vostre fille, je ne le puis nier. Il est bien certain aussi qu'elle estoit endormie la premiere fois que je l'allay trouver, mais elle se resveilla apres, et me laissa faire si paisiblement que vous ne pouvez dire que je l'aye forcée, car l'on n'en force plus a son aage [1].

Comme il disoit cecy, la Mere, l'Oncle et la Tante de la fille arriverent, qui estans instruits de l'affaire, conseillerent ce pere couroucé de s'appaiser, lui remonstrant que les mariages se font au Ciel avant de se faire en la terre [2], et que sans doute il estoit ordonné que ce Berger espousast sa fille, qu'il estoit honneste garçon, et qu'il les faloit marier ensemble pour reparer la faute, si faute il y avoit. La chose alla si loin que l'accord en fut passé dés le jour mesme au grand contentement des parties ; et le pere se representant les admirables inventions que le Charlatan luy avoit apprises pour recognoistre celuy qui avoit depucelé sa fille, se proposa de le bien remercier et de le bien recompenser.

Tandis que toutes ces choses arriverent, la science de Francion eut encore un autre effect. Son hoste qui voulut csprouver la chasteté de sa femme, cherchoit ce qu'il ne desiroit pas trouver. Il ne manqua pas de suivre son conseil en se couchant. Vous ne sçavez pas, mamie,

1. Imitation de la Nouvelle II de la troisième Journée du *Décameron*.
2. Ancien proverbe populaire.

dit il a sa femme, j'ay appris tantost d'estranges nouvelles. Hé quoy, respondit elle, n'y a t'il pas moyen de les sçavoir? Non, ce dit il, vous estes trop babillarde. Hé ma foy, reprit elle, je jure que je n'en parleray point : Me faut il celer quelque chose ? Vous ne m'aimez guere. Ha Dieu, dit il, cela est estrange. C'est ce Charlatan qui me l'a asseuré : Bien, vous le sçaurez, n'en parlez donc pas. C'est que demain tous les Cocus doivent devenir chiens. Hé bien, dit elle, dequoy vous souciez vous, vous ne l'estes pas. Ha, je le sçay, respondit l'hoste entre ses dents, et tousjours faut il avoir compassion de ses semblables. Et la femme poursuivant son propos, disoit : Mais quoy que ce soit, il ne faut pas croire ce Prophete de malencontre [1], il ne devine les festes que quand elles sont venuës, ne laissez pas de dormir a vostre aise ; pour moy je ne me puis encore coucher si tost, il faut que j'aille chauffer le four, nostre servante n'y entend rien. Elle dit cecy pour avoir subject de sortir, et au lieu d'aller a son four, elle s'en alla a la grande place où toutes ses voisines estoient encore. Il luy estoit impossible qu'elle tinst sa langue : Il falut qu'elle leur descouvrit ce que son mary luy venoit de dire. Cela les rendit toutes bien estonnées [2], et allerent chacune apprendre ceste nouvelle a toutes celles qu'elles cognoissoient, si bien qu'en un moment tout le village en fut abbreuvé [3]. La Taverniere s'estant couchée avec le Tavernier, attendit le jour avec impatience pour voir ce qui arriveroit, et comme il fut venu elle se leva, et ostant la couverture de dessus le nez de

1. *Malencontre.* HUGUET, p. 230 : Malheur, mauvaise fortune. Il vieillit. (ACAD.)

2. *Etonner.* RICHELET : Surprendre d'une manière qui touche.

3. *Abreuver.* FURETIÈRE : Signifie figurément instruire, prévenir quelqu'un par quelque chose et l'en remplir. Il l'a abreuvé de cette opinion.

son mary qni dormoit encore, elle regarda s'il avoit sa forme accoustumée. Quand elle vid qu'il estoit encore fait comme un homme, elle le laissa là et se mit a s'habiller, mais s'estant resveillé un peu aprez il se souvint de ce qu'il luy avoit dit le soir, et pour l'esprouver, il s'advisa de contrefaire le chien. Il commença d'aboyer comme un gros dogue ; et sa femme qui l'aimoit alors veritablement, effrayée de ouïr cecy, se jetta au pied du lict, et se mit a crier, ayant les mains jointes : Helas, mon Dieu, faut il que pour deux pauvres fois, mon pauvre mary devienne chien[1] ? Alors il se leve, et bien que ceste naïfveté fut capable d'adoucir un cœur, il la vient battre fort et ferme lui disant : Non, non, ce ne sera pas moy qui deviendra chien ; Dieu ne punit pas les maris pour les pechez de leurs femmes. Ce sera toi qui sera changée en louve, s'il y a du mal a recevoir. Mais quoy, tu as forfait a ton honneur par deux fois, dis moy comment, en quel lieu, avec qui ? Mon mary, dit elle, je ne vous le celerai point, pourveu que vous me prometiez de me le pardonner. Oui, je te le pardonne, dit il, apprend moy tout, mais n'y retourne plus. Ce fut huict jours apres que nous fusmes mariez, reprit elle, que nous avions un Seigneur en ce village qui estoit bon compagnon, il me vint cageoller, et me conta que les femmes de la ville n'estoient point grossieres comme celles des champs, qu'elles ne refusoient rien de ce que l'on leur demandoit, et que moy qui estois belle et jeune, j'en devois faire de mesme pour estre estimée, et traitter avec gracieuseté les honnestes gens. Là dessus il vint a me baiser et passa plus avant sans que je luy resistasse, car j'avois envie de luy

1. Conte d'origine inconnue, plusieurs fois imité, notamment par D'OUVILLE.

monstrer que j'avois profité de ses enseignemens; je ne croyois pas que cela fust honneste de luy refuser quelque chose. Ainsi je passay le pas, mais comme peu apres son valet de chambre m'eust rencontrée a l'escart, quand il me voulut caresser, je ne me monstray pas si facile. Il pensoit que l'occasion faisoit le larron, et qu'estant en un lieu fort secret je me laisserois aller, mais je lui sceus bien dire : Allez, allez, vous n'estes pas nostre Seigneur ? Penseriez vous qu'on vous laissast tout faire comme a luy? Depuis j'ay bien cogneu qu'il ne falloit rien permettre : ni aux valets ni aux maistres, et mon innocence s'est passée avec ma jeunesse. Toutesfois comme il y avoit un jour icy des soldats qui ravageoient tout cependant que vous estiez allé a la ville, il y en eut un qui me dit, il faut de deux choses l'une, ou que j'emporte tes poules, ou que je couche avec toy. J'aimay mieux qu'il couchast avec moy de peur de vous faire crier, pource que s'il eust pris nos poules, vous vous en fussiez bien apperceu, mais vous ne vous pouviez appercevoir s'il avoit couché avec moy ou non. Car en ce larcin là l'on n'emporte rien, et l'on ne met rien hors de sa place. Voila, mon mary, comment j'ay failly deux fois, mais cela n'est pas digne de punition. L'on dit que la premiere faute merite une remonstrance, et que pour la seconde on doit pardonner, et qu'il n'y a que la troisieme et les autres qui sont en suitte qui doivent payer pour toutes. Je l'ay ouy prescher ainsi. Vous faites bien de me pardonner puis que je n'ay pas peché jusqu'a trois fois. Ouy da, ce dit le mari, mais il suffit de deux fois pour faire un homme Cocu. Pour une, ce n'est pas assez, car qui n'a encore qu'une pointe au front n'est pas appelé Cornu. Il en faut avoir deux. Mais mon mary, ce dit la femme, sçachez qu'il n'est point Cornard qui ne le pense estre, et que

puis que j'estois si simple quand j'ay failly contre les loix du mariage, que je ne croyois pas vous faire Cocu, vous ne l'estes pas en effect. Il y a bien autre chose que j'ay ouy dire aux plus rusées : lors qu'une femme a le desir de faire son mary Cocu, quand elle ne viendroit pas aux effects il ne laisse pas de l'estre ; mais en recompense lors qu'elle en a perdu l'envie, et qu'elle ne veut plus aymer que luy, il commence de ne l'estre plus. Autrement que seroit ce ? Quoy, ceste tache ne s'effaceroit point, et toutes les autres s'en vont bien ? Et un vieillard seroit il Cocu quand sa femme est vieille et laide aussi bien que luy ? Le mari approuva ses bonnes raisons, et se resolut de vivre doresnavant en bonne paix et sans inquietude avec une femme si sage. Les autres qui avoient aussi esté adverties par le bruit commun qui s'estoit epandu tout en un instant, que tout les Cocus devoient devenir chiens, avoient bien a songer là dessus, et principalement celles qui avoient fait faux bond a leur honneur. Elles ne purent dormir toute la nuict, et ne cessoient de tater si le poil n'estoit point venu a leurs maris, et si les oreilles ne leur estoient point allongées. Il y en eut qui ne furent pas si secrettes qu'elles n'apprissent a leurs maris ce qu'elles avoient ouy dire : et là dessus voyans qu'elles craignoient qu'ils ne fussent metamorphosez, ils en tirerent une conjecture qu'elles n'avoient pas tousjours esté chastes, et les batirent tant qu'elles n'avoient plus d'envie d'estre si cageolleuses [1]. Toutesfois ils ne savoient bonnement ce qu'ils devoient croire de la Prophetie du Charlatan, car on le tenoit pour habille homme, et chacun attendoit avec impatience qu'il fut un peu plus haute

1. *Cajoleux.* FURETIÈRE : Celui qui cajole ou qui flatte. Il se dit proprement des jeunes gens qui font l'amour.

heure [1] pour l'aller voir a la place où il se devoit trouver, car il estoit feste ce jour là. Francion pour se donner du plaisir avoit employé toute la nuict a faire plusieurs unguents avec du beurre, de la cire, de l'huile, du jus de quelques herbes, et d'autres ingrediens, et s'estoit proposé de leur en distribuer et d'en prendre de bon argent, dont il avoit alors beaucoup affaire. Il avoit appris a composer ces drogues dans des livres qu'il avoit leus par curiosité, et a n'en point mentir, cela devoit plustost faire du bien que du mal, car il ne vouloit ordonner aucune chose qu'avec jugement. L'heure de paroistre en public venuë, il fit porter sur la place toute sa Marchandise dans une layette par un petit garçon. Il eust bien voulu trouver une guitare pour resjouir ses auditeurs, et contrefaire mieux le Charlatan, mais n'y en ayant point au village, il les entretint avec des discours qui valoient bien une musique ; il ne leur parla point des Cocus qui devoient estre metamorphosez en chiens, si bien que ceux qui en avoient ouy le bruit tournerent cela en raillerie. La harangue qu'il vouloit faire sur l'utilité de ses remedes estoit a peine commencée qu'il arriva un homme a cheval en ce lieu, qui l'ayant escouté quelque temps en le regardant avec attention, descendit a terre, et fendant la presse, s'en vint luy accoller la cuisse, et lui dit : Ha mon Maistre, en quel equipage estes vous icy ? que je suis aise de vous avoir retrouvé. Francion avoit bien recogneu des le commencement que c'estoit son valet de

11. C : qu'avec jugement. Il ne vouloit pas que cette galanterie servist a faire du mal a personne, au contraire il desiroit la rendre utile, comme en effet tout ce que nous avons veu qu'il fit dans ce village donna plus de plaisir que de mal. L'heure de paroistre

---

1. *Haute heure.* OUDIN, p. 268 , idiotisme, tard.

chambre, mais il ne vouloit pas encore parler a lui, et l'ayant salué avec fort peu de ceremonie, il luy dit seulement, retirez vous, nous deviserons tantost ensemble; laissez moy achever de contenter ces bonnes gens. Aussi tost il se remit a parler de ses drogues, et a en distribuer a ceux qui en desiroient. Les uns en demandoient pour un sou, les autres pour deux. Il en prenoit ce qu'il faloit avec un couteau, et le mestoit sur un papier, et pour leur faire trouver bon il en prenoit tousjours apres quelque petit morceau avec la pointe qu'il donnoit par dessus. Ça disoit il, vous estes bon drosle, vous aurez ce petit lechefrion [1], et encore cestuy cy, et encore cestuy là, et encore celuy que voila. C'est du plus excellent, c'est du fond de la boëte, le meilleur est tousjours là, demandez le a vostre femme. Il avoit beaucoup d'autres termes que les Charlatans ont pour engeoller le marchand, et le tout avec des gestes qui donnoient beaucoup de grace a son discours, tellement que Petrone qui estoit son valet ne fut jamais si estonné. Ayant veu comme il l'avoit repoussé, il ne sçavoit s'il devoit croire que ce fust là son maistre, mais enfin tout l'unguent estant vendu il quitta la compagnie et le vint trouver avec des tesmoignages d'une joie nompareille. L'assemblée des Paysans se dissipant alors, ils s'en allerent reposer en l'hostellerie. Francion demanda a Petrone auparavant toutes choses où estoit le reste de ses gens. Il luy respondit que depuis sa perte ils s'en estoient tous allez chercher leur fortune, croyans qu'il fut mort, que pour lui il n'avoit cessé de le chercher, tant en France qu'en Italie, et que sans sa rencontre qu'il avoit faite il s'en alloit encore a Rome faire la mesme queste.

1. *Lèchefrion.* Friandise. OUDIN, p. 300, ne donne plus que : Une lèchefrion, une friande.

Francion lui conta alors en bref toutes ses avantures qui l'estonnerent merveilleusement, et luy ayant asseuré qu'il se mourroit de desir d'estre a Rome afin de revoir Nays, il resolut de partir aussi tost pour aller a Lyon tascher d'avoir de l'argent pour faire son voyage. Petrone lui dit qu'apres l'avoir perdu, ne sçachant que faire de ses chevaux et de son bagage, il avoit tout vendu, excepté le cheval qu'il avoit, et qu'il avoit encore une bonne partie de l'argent. Francion en fust bien aise, et l'ayant receu de luy, il lui acheta un petit cheval en ce village et monta sur l'autre, et puis ils s'en allerent laissant tous tous les villageois fort satisfaits. Ils arriverent fort tard a Lyon si bien que Francion ne fut point veu avec son bel habit. Le lendemain au matin il y eut un tailleur qui le vint vestir de pied en cap [1] ; et il s'en alla trouver un banquier qui le cognoissoit lequel lui promit de luy prester tout ce qu'il voudroit, sçachant bien qu'il n'y avoit rien a perdre. Il luy demanda des lettres de change pour recevoir de l'argent a Rome, et il lui en donna d'autres pour envoyer a sa mere, afin d'estre payé de l'argent qu'il lui prestoit. Ayant ainsi fait ses affaires, il reprit le chemin d'Italie, sans estre suivy d'autre que de Petrone a qui il promettoit de grandes recompenses pour sa fidelité. Il avoit si haste que dedans les villes il ne s'amusoit a aucune singularité. Il ne cherchoit rien que Nays, dont il preferoit la veuë a tout ce que l'on estime de plus beau au monde. Il n'eut en chemin aucune avanture digne de recit, car il n'avoit pas le loisir de regarder ce qui se passoit, ni de se gausser avec ceux qu'il rencontroit. C'est assez que l'on sçache qu'enfin il fit tant par ses journées

1. *Armé de pied en cap.* OUDIN, p 416 : idiotisme, tout armé, armé de toutes pièces.

qu'il arriva a Rome. Il se logea au quartier où les François se logent d'ordinaire, et il n'y avoit pas encore esté six jours que l'on l'advertist que Raimond et Dorini estoient arrivez. Il les alla incontinant saluer, et l'on peut dire que jamais en aucune entrevuë d'amis il ne s'est monstré tant de joye qu'ils n'en firent paroistre en la leur. Lors que Francion conta ses advantures de Berger et de Charlatan, il ravit chacun d'admiration. Mon Dieu, ce dit Dorini, que je suis fasché que nous ne sommes plutost venus en Italie. Nous eussions possible eu nouvelles de vostre desastre, et nous ne vous eussions pas laissez en un si mauvais estat. Vous vous mocquez, dit Raymond, je serois bien marry que l'on eut tiré Francion de l'estat où il estoit : il n'auroit pas accomply de si belles choses. Elles sont si rares que je m'asseure qu'il quitteroit tousjours librement la grandeur et l'ambition pour en faire de semblables. Que vous luy eussiez fait de tort en le pensant secourir! Vous avez raison, reprit Francion, et je ne voudrois pas avoir vecu autrement que j'ay fait. Neantmoins je vous diray, a le bien prendre ce ne sont que des friponneries. Ouy, ce dit Raymond, mais vos friponneries valent mieux ordinairement que les plus serieuses occupations de ceux qui gouvernent les peuples. S'ils se trouvoient en de pareils accidens qu'ont esté les votres ils seroient fort empeschez de les supporter avec autant de constance, et de se resjouïr comme vous dedans le mal mesme que la fortune envoye. Quittons tous ces discours, dit Francion, ce n'est point a moy qu'il faut donner des loüanges. Nous sommes en un pays où il n'y a que la belle Nays qui en merite. Eh bien, Dorini, n'en avez vous point eu de nouvelles. Elle est en ceste ville asseurement, dit Dorini, l'on me l'a appris. Je l'iray voir tout a ceste heure pour l'amour de vous. Dorini joignit les effects aux paroles,

et s'en alla des lors saluer sa parente qui avoit une maison a Rome où elle estoit bien plus souvent qu'en ses Seigneuries. Apres que les complimens furent achevez, il luy parla de Floriandre, et luy demanda si elle n'avoit pas receu les nouvelles de sa mort. Comme elle eust respondu qu'ouy, il luy demanda si elle n'avoit point veu celui qu'il luy avoit envoyé en eschange qui n'avoit pas moins de merite. Elle lui dit qu'elle sçavoit bien de qui il entendoit parler, mais que c'estoit un homme tres inconstant, et tres ingrat, veu qu'apres avoir esté le mieux du monde aupres d'elle, il l'avoit laissée sans lui dire adieu, et lui avoit envoyé une lettre fort peu courtoise. Dorini voulut voir ceste lettre, et l'ayant considerée lui dit : Voila qui ne vint jamais de Francion, car outre qu'il est trop honneste homme pour avoir escrit cecy, je sçay bien que cela n'est pas de sa main. J'ay dans ma poche des vers qui sont de son escriture, vous verrez si elle est semblable. Mais tout cecy n'est rien : d'où est ce qu'il vous auroit escrit ? C'est icy une tromperie de ses rivaux qui sont jaloux et vindicatifs. Vous croyez qu'il vous ait quittée et c'est que ces meschans l'ont fait retenir prisonnier. Il a esté reduit a cause de vous en une misere extreme, et il a falu qu'il se soit mis aux plus basses conditions du monde ; vous en entendrez le recit de sa propre bouche : il est maintenant en ceste ville en resolution de vous venir saluer des que vous lui en aurez donné la permission. Nays adjoustant foy aux paroles de Dorini, et detestant Valere et Ergaste, jetta dedans le feu la lettre qu'ils lui avoient envoyée comme venant de la part de Francion. Elle temoigna qu'elle seroit fort contente de le voir, si bien que Dorini vint lui en rapporter les nouvelles, et le rendit tout satisfait. Ils se hasterent de souper pour faire leur visite, et s'en allerent apres chez

Nays avecque Raimond. Lui qui ne l'avoit point encore veuë l'admira et la trouva plus belle qu'elle n'estoit en son portrait que l'on lui avoit monstré : et les autres qui l'avoient desjà veuë, cogneurent que ses perfections alloient tousjours en augmentant. Dorini lui dict : Madame, voicy les plus gentils Chevaliers de la France, qui ont quitté leur patrie pour vous venir rendre du service. Et là dessus Raymond et Francion commencerent leurs complimens, ausquels la belle Marquise respondit selon les termes de sa courtoisie ordinaire. Francion eust bien voulu la tirer a part pour lui dire ouvertement les maux que l'Amour lui avoit fait souffrir pour elle en son absence, mais il ne faloit pas qu'il privast les autres de l'entretien de ceste belle Dame. Dorini le mit incontinant sur les avantures qu'il avoit courues depuis qu'il avoit esté perdu, et se voyant obligé d'en faire encore le recit pour sa Maistresse qui y avoit le principal interét, il le recommença. Il descrivit naïfvement les miseres de sa prison, et la pauvreté où il estoit estant Berger, mais il se garda bien de parler de ses diverses amourettes ; de peur de se mettre en mauvaise odeur[1] aupres de Nays, il desguisa les choses le plus qu'il luy fut possible, et adjousta a la verité de certains petits mensonges qui rendirent son recit fort agreable. Mais surtout il triompha quand ce fut a dire comme il avoit fait le Charlatan, car il representa ce personnage avec les mesmes paroles, et les mesmes postures qu'il avoit tenuës ; ce qui sembla si plaisant a Nays qu'elle avoüa que jamais elle n'avoit rien ouy de meilleur : tellement qu'il faloit en quelque sorte n'estre pas faché de la trahison de Valere et d'Er-

1. *Odeur.* FURETIÈRE : Bonne ou mauvaise réputation. Une banqueroute met un marchand en mauvaise odeur.

gaste qui avoit esté cause de tant de beaux succez. C'est ainsi que les Philosophes rendent grace a la fortune des miseres qu'elle leur envoye, parce qu'elle leur donne occasion de faire esclatter leur merite et que la pauvreté est un instrument de la vertu.

Dorini estoit d'advis que Francion se vangeast de ses deux rivaux, mais il respondit qu'il valoit mieux ne point resveiller une affaire qui estoit desja assoupie, et que Ergaste s'en estant retourné a Venise, et Valere en une sienne maison champestre, a cause qu'ils estoient las de poursuivre une chose qu'ils ne pouvoient avoir, il les faloit laisser avec le remords de conscience que sentent les coupables. On ne pouvoit tirer raison d'eux, sans abrever tout le monde de ce qui s'estoit passé, et Francion ne vouloit pas que l'on sceut qu'il avoit esté en prison, et que depuis il avoit esté contrainct de vivre en Paysan.

Encore qu'il tinst tout cecy pour des galanteries et des avantures agreables, si est ce qu'il n'oublia pas a faire monter bien haut les inquietudes qu'il avoit euës estant separé de Nays, mais ceste rusée qui se les imaginoit bien, fit semblant pour ce coup de tenir tout cela dedans l'indifference. Apres divers entretiens, ces braves Cavaliers la laisserent et s'en retournerent coucher en la maison où ils s'estoient logez.

Le lendemain au matin comme ils desjeunoient, l'on leur vint dire que deux Gentils-hommes François estoient a la porte, lesquels demandoient a parler a Francion. Il dit que l'on les fist entrer, et ils furent tout estonné que c'estoit le jeune du Buisson, et un nommé Audebert [1], qui

5. C : de leur vertu.

1. *Audebert* est le nom d'un humaniste français qui voyagea en Italie

estoit de son pays; il les salua courtoisement, et ayant dit a du Buisson qu'il voyoit bien qu'il estoit homme de promesse, il voulut sçavoir d'Audebert, comment ils s'estoient trouvez ensemble. Audebert lui respondit qu'ils avoient fait cognoissance dedans Lyon, et que depuis ils ne s'estoient point quittez, et qu'il y avoit plus d'un mois qu'ils estoient arrivez a Rome. Mais il y a bien autre chose, dit du Buisson. Il semble que le Ciel m'ait destiné pour faire icy venir tous vos meilleurs amis, pour estre tesmoins de vos belles avantures. Audebert ne vous dit pas que j'ay amené un galant homme, qui se vante d'avoir esté autrefois vostre Pedagogue : C'est un des Oracles de ce temps, il crache [1] a tous propos le Grec et le Latin. Qui est donc cestuy la ? dit Francion. Comment, dit Audebert vous ne cognoissez pas l'incomparable Hortensius ? Hortensius ! reprit Francion en s'escriant : Ha Dieu ! que je puis bien dire comme Philippe de Macedoine, quand il receut deux bonnes nouvelles en un instant [2] : O fortune ! ne m'envoye qu'un petit de mal au lieu de tant de si grands biens. Quoy, je sçay la venue d'Audebert que j'ay cogneu des mon enfance, et celle de du Buisson dont l'humeur me plaist infiniment, et outre cela l'on m'aprend encore qu'Hortensius est icy. Je dis cet Hortensius qui est le Roy des beaux esprits de l'Université de Paris : Ha, quelle heureuse rencontre ! Mais quoy, mes chers amis,

3. C : d'avoir esté autrefois Pedagogue.

à la fin du XVI[e] siècle et qui a laissé trois poèmes sur Venise, sur Rome et sur Naples. Cf. EMILE PICOT, *Les Français italianisants*, t. II, p. 153, et *Bulletin franco-italien*, 1912, p. 60. Il n'est pas impossible que Sorel ait connu ces ouvrages d'Audebert.

1. *Cracher*. OUDIN, p. 135 : idiotisme, dire ; vulgaire.

2. Ce n'est pas deux, mais trois nouvelles qu'Alexandre reçoit à la fois. Cf. PLUTARQUE, *Vie d'Alexandre*, ch. V.

comment est il venu icy ? Il se desplaisoit a Paris, dit Audebert, il lui sembloit que ses veilles n'estoient pas assez recompensez ; tellement que m'ayant ouy parler que je voulois aller en Italie, il s'est resolu de m'y accompagner. Mais pourquoy n'est il point venu me voir ? dit Francion. Pense t'il faire icy comme en France ? Il se cachoit tousjours de moy dedans Paris, et s'il me rencontroit d'avanture par les ruës, il ne me saluoit que par maniere d'acquit, sans vouloir parler a moy. L'on ne peut pas faire de mesme icy ; tous les François se visitent. Il faudra bien que nous nous voyons. Il vous a tousjours redouté, reprit Audebert, et je pense que c'est qu'il croit que vous estes d'une humeur mocqueuse, mais je luy ay fait a demy perdre cette opinion, et s'il n'est point venu quant et nous [1], c'est qu'il est fort cerimonieux, et qu'il se trouve trop mal vestu, et outre cela je croy que c'est qu'il estudie des complimens pour vous salüer, car ayant esté si longtemps sans vous voir, ceste premiere entrevuë doit estre celebrée. Vous luy faites tort de dire cela, repartit Francion, il a l'esprit assez bon pour parler a moy sans estre preparé. Mais dites moy, de quelle sorte vous estes vous acquis la cognoissance d'un si illustre personnage ? Cela merite bien de vous estre raconté, reprit Audebert, et si vous avez le loisir de l'ouyr, je vous en feray le recit. Alors Francion lui ayant dit qu'il estoit prest a entendre tout ce qu'il diroit, sçachant qu'il ne raconteroit rien que d'agreable, il le fit asseoir et tous ceux qui estoient là firent de mesme.

Comme j'estois a Paris a passer mon temps avec toute

15-16. C : ceremonieux — 19. B : celebre C : celebrée

1. *Quant et nous.* HUGUET, p. 318 : *Quand et quand.* Avec. Il est parti quand et quand nous. Il est bas. (ACAD.)

sorte de personnes, dit Audebert en reprenant son discours, je voyois ordinairement deux Poëtes de la Cour, dont l'un s'appelloit Saluste [1], et l'autre l'Escluse, tous deux d'assez bonne compagnie. Un jour il prit envie a Saluste de traduire en vers François la quatriesme Eglogue de Virgile [2] : mais pource qu'il n'entendoit guere bien le Latin, et qu'il n'avoit fait son ouvrage que par la conference [3] de certaines traductions anciennes, il se delibera de le communiquer a quelque homme docte. Un imprimeur de ses amis lui enseigna Hortensius, et lui dit qu'outre qu'il estoit fort sçavant en Grec et en Latin, il escrivoit bien souvent en François, et faisoit beaucoup de traductions, et qu'il composoit mesme en vers. Saluste le voulust voir, encore qu'il ne le cogneust point autrement, et dit a l'Escluse avec quelles paroles il desiroit l'aborder. L'Escluse estimoit tant tout ce que faisoit cestuy cy qu'il retenoit des copies de toutes ses œuvres : il avoit desja escrit l'Eglogue, mais il vint a moy et me la fit encore escrire, m'asseurant que cela nous serviroit a une gaillarde invention. Il m'apprit que Saluste avoit résolu d'aller communiquer ceste piece a Hortensius, et qu'il nous y falloit aller tous deux l'un apres l'autre, au

1. *Saluste* désigne ici le poète Racan. — Sur la farce jouée à Racan, bègue et distrait, par le chevalier de Bueil et Yvrande qui vont se présenter sous son nom chez Mademoiselle de Gournay, voir TALLEMANT DES RÉAUX, *Historiette de Racan*. De cette aventure qu'il mimait dans les cercles, Boisrobert tira une comédie : *Les Trois Orontes*.

2. Tallemant dit à peu près la même chose. Pour les stances sur la Retraite, imitation de l'ode d'Horace, *Beatus ille*, Racan aurait été obligé d'en demander la traduction à son parent, le chevalier de Bueil. — Sur tout ce qui concerne Racan, cf. l'excellent ouvrage de M. Arnould, qui épuise le sujet.

3. *Conférence*. FURETIÈRE : Action par laquelle on met des choses en présence les unes des autres, pour voir leurs rapports. Les critiques du siècle passé ont fait plusieurs conférences d'éditions, de manuscrits, de copies, aux originaux.

lieu de lui, et dire que nous nous appellions Saluste. Or il estoit assez aisé de contrefaire son personnage, car comme la nature ne faict guere d'hommes parfaits, et donne quelque imperfection au corps a ceux qui ont l'ame belle, elle l'avoit fait begue, si bien qu'il escrivoit de beaucoup mieux qu'il ne parloit. Ainsi Homere estoit aveugle, et Ronsard estoit sourd, et les defaux de ces grands personnages estoient reparez [1] par l'excellence de leurs esprits. L'Escluse, ayant sceu le jour que Saluste devoit aller voir Hortensius, s'y en alla de meilleure heure qu'il n'y devoit aller, et ayant trouvé ce sçavant homme dedans sa chambre, lui fit une reverence fort humble : Monsieur, lui dit il, je je je suis venu icy pour avoir le bonheur de vous offrir mon service. Je ne veux plus demeurer privé de la conversation d'un si rare esprit avec qui je puis profiter, et ayant fait des vers depuis peu, je seray fort aise d'en avoir vostre jugement : Je m'appelle Saluste pour vous servir, je ne sçay si vous avez ouy parler de moy. Hortensius qui avoit veu assez de vers imprimez sous ce nom, mais qui n'en cognoissoit point l'autheur de visage, et ne sçavoit autre chose de luy, sinon qu'il estoit begue, crût que ce l'estoit là veritablement, et le fit asseoir avec beaucoup de courtoisie, luy rendant grace de l'honneur qu'il lui faisoit. Le pretendu Saluste tira alors l'Eglogue de sa poche et la lût. Hortensius chercha presque a reprendre a tous les vers afin de monstrer son bel esprit, et neantmoins il dit a la fin que ces commencemens là estoient tres bons, et que l'autheur feroit bien avec le temps. L'Escluse le

1. *Reparer*. HUGUET, p. 340 : Remplacer. « Imitant en vigueur Les gestes des muets qui veulent réparer La voix que la nature a voulu leur nier. » MOLIÈRE, *La Coupe du Val de Grâce*.

remercia de la peine qu'il avoit prise a les ouyr, et ayant pris congé de luy s'en vint me trouver pour me dire qu'il estoit temps que j'allasse joüer le mesme personnage, et que nous en aurions bien du contentement. Il m'apprit la mesme harangue qu'il avoit faite a Hortensius, et l'ayant esté voir tout sur l'heure je la lui fis encore avec des begayemens si longs que je demeurois un demy quart d'heure sur chaque syllabe, et je luy dy aussi que je m'appellois Saluste. Il escouta cecy avec patience, car il se souvoit bien faire qu'il y eust a Paris deux Poëtes appellez Saluste aussi begues l'un que l'autre : mais comme j'eus commencé a lui lire l'Eglogue qui estoit celle là mesme qu'il venoit d'ouïr, il ne pût comprendre cela, et me dit : Mais, Monsieur, il vient de sortir d'icy tout a ceste heure un Gentil-homme qui s'appelle Saluste comme vous, il m'a monstré les mesmes vers que voicy. Qui est ce qui les a faits de vous deux ? Est il possible que vos esprits soient pareils comme vos noms, et que vous escriviez sur de mesmes sujets, et encore avec de semblables paroles. Ma foy il y a du mal entendu là dessous. Je ne sçai pas qui c'est qui est trompé de nous autres. Mais allez vous en chercher qui vous donne son jugement sur vos vers. Je ne les ay desja que trop ouys. Ils m'ont assez importuné. Demandez a l'autre Saluste ce que je luy en ay desja dit.

Je recogneus qu'en disant ces mots il se mettoit fort en colere, si bien que je le quittay là sans grande ceremonie. Le vray Saluste arriva chez luy peu apres, et luy fit un compliment pareil aux nostres, au moins en substance, car pour la grace de parler il l'avoit bien plus grande que nous, et il begayoit bien mieux. Il s'imitoit bien mieux soy mesme que nous ne l'avions imité. Mais neantmoins quand il commença de dire a Hortensius

qu'il se nommoit Saluste, et qu'il luy vouloit monstrer une Eglogue, il le repoussa de toute sa force hors de sa chambre, et s'il ne s'en fust fuy, il luy eust fait sauter les montées. Comment, disoit il, cestuy cy est encore pire que les autres : il parle de beaucoup plus mal. Ne cessera t'il d'en venir jusqu'au soir ? Ha, ce sont des chercheurs de barbets [1]. Ce sont des filoux qui veulent desrober mon meuble : Quiconque ce soit qui me vienne voir desormais, je n'ouvriray point ma porte qu'il ne m'ait dit son nom, que s'il begaye ou s'il s'appelle Saluste, il n'entrera pas. Hortensius ayant dit cecy, avoit encore envie de faire courir des Sergens apres Saluste, mais il ne trouva personne en la maison où il demeuroit qui s'y voulust employer.

Cependant Saluste gaigna au pied [2], et nous allasmes chez luy tout expres pour sçavoir s'il avoit veu Hortensius. Il nous dit qu'il avoit esté chez luy : mais que c'estoit un fou aussi furieux qu'il y en eust aux petites niaisons [3], et qu'il n'avoit jamais eu la patience d'entendre ce qu'il luy vouloit dire, et l'avoit voulu battre sans aucun suject, si bien qu'il estoit fort heureux d'estre eschappé de ses mains. L'Escluse ne se pût tenir de luy descouvrir la friponnerie que nous avions faite. Cela luy donna tant de contentement qu'il dit qu'il faloit alors que les trois Salustes allassent tous ensemble voir Monsieur Hortensius. Cet advis nous plaisant, nous y retournasmes, et ne le trouvant pas, nous allasmes jusqu'a une Impri-

1. *Chercheur de barbets*. OUDIN, p. 30 : Un qui cherche à dérober dans une maison et feint de chercher un barbet égaré.

2. *Gagner au pied*. OUDIN, p. 341 : idiotisme, fuir ; synonymes : gagner pais, le haut, la colline, les champs, la guerite.

3. *Les Petites Maisons*, où l'on enferme les fous isolément ; les cabanons.

merie où il corrigeoit des espreuves. Nous lui dismes qu'il ne se devoit pas fascher de notre procedure, que nous estions freres, et que nous faisions tous trois des vers, mais qu'a la verité il n'y avoit que nostre aisné qui eust fait l'Eglogue. J'ay depuis songé a vostre fait, nous dit il, et je ne suis plus tant en colere. Il m'a semblé que vous pouviez bien avoir tous trois fait cette Eglogue, et que l'aisné avoit fait le commencement, le second, le milieu, et le cadet, la fin. Cela est ainsi, luy dis je, mais nous ne vous l'osions pas dire. Il crût tout cela pour lors, mais depuis l'on luy descouvrit nostre tromperie, ce qui fit qu'il ne nous voulut plus guere de bien, et commença de mesdire de nous en tous les lieux où il se se trouva. Nous nous resolusmes d'en prendre une plaisante vengeance, et comme nous avions remarqué que pour paroistre Gentil-homme il estoit tousjours botté et esperonné, aussi bien qu'Amadis de Gaule[1], sans qu'il montast jamais a cheval, ce fut là dessus que nous le gaussames plusieurs fois. Ses bottes estoient si vieilles qu'il sembloit que ce fût celles que portoit l'Archevesque Turpin[2] allant contre les Sarazins avec le bon Roy Charlemagne. Maintes fois elles avoient esté resemelées et je pense que tous les Savetiers de Paris les cognoissoient, et qu'il n'y en avoit pas un qui n'y eust au moins mis un

1. L'*Amadis de Gaule*, traduit de l'espagnol par Herberay des Essarts, est un des plus fameux romans de chevalerie.

2. Régnier cite, lui aussi, dans sa satire X, l'archevêque Turpin, d'après la *Chronique de Turpin* si souvent réimprimée, ou le roman populaire de *Galien le Restoré*. — Oudin dira encore en 1640, p. 50 : Les bottes de l'archeyêque Turpin ; idiotisme, vieilles et grandes bottes mal faites. — On a souvent pensé que Sorel a voulu se mocquer de La Mothe Le Vayer. Cf. Tallemant des Réaux, t. I, p. 433 : « Maintenant tout le monde n'a plus que des souliers... Il n'y a plus que La Mothe Le Vayer, précepteur de M. d'Anjou, qui ayt tantot des bottes tantot des bottines, mais ce n'a jamais été un homme comme un autre. » L'allusion est possible. Mais peut-être Sorel ne pense-t-il qu'au type du pédant.

bout. La jambe estoit rapiecée en tant d'endroits que l'on ne pouvoit plus a la verité asseurer que ce fussent les mesmes qu'il avoit euës premierement : ainsi que la [1] Navire de Thesée que l'on gardoit au port d'Athenes. Quand il s'y faisoit quelque trou, Hortensius y mettoit un petit nœud de taffetas, ce qui sembloit estre fait tout expres et pour se monstrer plus galand.

Un jour donc qu'il alloit ainsi botté par la ville nous fismes bien boire de certains Sergens de nostre cognoissance qui estans a demy yvres s'en allerent a nostre persuasion le prendre au collet dedans une petite ruelle qui va rendre sur le quay de la Megisserie [2]. Ils luy dirent qu'il faloit qu'il vinst en prison et que c'estoit un meschant qui avoit blessé le fils d'un honneste Bourgeois de la ville. Il respondit qu'il ne sçavoit ce que l'on luy vouloit dire, et neantmoins ils le trainerent au Fort l'Evesque [3] comme le Juge estoit au Siege. Il fut mené devant luy, et un certain homme que nous avions aposté venant faire sa plainte, dict que le matin Hortensius faisant bondir son cheval avoit pensé tuer un jeune enfant qui luy appartenoit, et l'avoit renversé a terre, et qu'il avoit la teste toute cassée. Il conclust a fin de provision [4] pour le faire penser, et de tous despens dommages et interests. Le Juge interrogea Hortensius pour sçavoir si cela estoit vray : Il le nia tout a plat [5], et n'osa pas pourtant dire

1. Malherbe dit encore : la navire qui parloit, la navire Argo, dans l'Ode *Pour la Reine Mère du Roi, pendant sa régence.*

2. Ce quai porte encore aujourd'hui le même nom.

3. Sur le *Fort l'Evesque*, voir t. I, p. 114, note 1.

4. *Provision.* FURETIÈRE : Se dit aussi d'un jugement interlocutoire par lequel on établit quelqu'un en possession de quelque chose où il a le droit le plus apparent, et en ce cas il est opposé à définitif. Cf. HUGUET, p. 316 : Par provision.

5. *Nier tout à plat.* OUDIN, p. 430 : idiotisme, nier absolument ; vulgaire.

qu'il n'allait jamais a cheval a cause qu'il estoit botté : Mais enfin il fut contrainct de le declarer ainsi. Helas, Monsieur, comment se pourroit il faire que j'eusse blessé cet enfant, estant a cheval, veu que je vous prouveray que je n'y ay monté de ma vie, et que quand je vay en nostre pays, je me mets tousjours en coche. Lors que j'estois petit on me monta sur un asne, Monsieur, il estoit si hargneux qu'il me jetta a terre, où je me desmis un bras; depuis ce temps là je n'ay point voulu avoir affaire avecque les betes. Le Juge luy dit qu'il fist venir des tesmoins comme il ne montoit jamais a cheval : Il demanda un certain delay qu'on estoit prest de luy accorder, mais enfin l'on le crût a son serment, et il sortit de prison bagues sauves[1], hormis qu'il falut un peu contenter les Sergens. Ayant esté ainsi renvoyé absous, il estoit presque fasché de n'avoir point esté estimé coupable du crime dont on l'accusoit, afin de faire croire qu'il alloit quelquefois a cheval. Nous nous imaginions bien ce qu'il en pensoit, et depuis nous commençasmes a luy faire la guerre sur la belle avanture qui luy estoit arrivée. Se voyant ainsi gaussé, il eust bien le jugement de cognoistre que le vray moyen de ne l'estre plus tant estoit de ne s'en point fascher, et de rire avec nous : si bien que, nous trouvant un jour en la boutique d'un Libraire, des que nous eusmes parlé de ses bottes, il nous dit qu'il vouloit faire un discours a leur loüange[2],

1. *Bagues sauves*. OUDIN, p. 26 : idiotisme, sons encourir de dommage ou dépense.

2. *La louange et l'utilité des bottes* par le chevalier Rozandre, Paris, 1622, in-8. — Sorel porte le pseudonyme du chevalier Rozandre dans son roman : *Le Palais d'Angelie*, 1622, in-8, et il va reproduire textuellement ici sa *Louange des bottes*, qui est elle-même inspirée d'une pièce antérieure : *La grande proprieté des bottes sans cheval, en tout temps*, nouvellement découverte, 1616, reproduite par EDOUARD FOURNIER, *Variétés historiques*, t. VI, p. 29; et qui suscitera à son tour diverses imitations.

et pour faire le plaisant, il prit ainsi la parole. O que l'on doit bien accuser de negligence les Autheurs qui ont recherché l'invention des choses [1], pour n'avoir point laissé par escrit qui fut celuy qui inventa la maniere de se botter. Que nos predecesseurs avoient l'esprit insulce [2] et insipide de ne se point servir d'une si belle chaussure que quand ils alloient aux champs, se contentans d'aller en housse [3] par la ville, et que nous sommes bien plus advisez d'en user tousjours, non seulement a cheval, mais encore a pied. Car y a il rien de plus commode pour espargner les bas de soye a qui les crottes font une guerre continuelle, principalement dedans Paris, qui a cause de sa bouë fut appellée Lutece [4]. N'y a t'il pas un adage qui dit, que verolle de Roüen et crotte de Paris [5] ne s'en vont jamais qu'avec la piece. N'est ce pas grand advantage si l'on veut aller se promener que de paroistre Chevalier estant seulement botté, encore que l'on n'ait point de cheval, d'autant que ceux qui vous voyent s'imaginent qu'un laquais tient vostre monture plus loin? Aussi un estranger s'estonnoit il un jour où il pouvoit croistre en France assez de foin et d'avoyne pour nourrir les chevaux de tant d'hommes qu'il voyoit bottés a Paris, mais l'on le guarist de son ignorance, luy remonstrant que les chevaux de ceux qu'il avoit veus, ne coustoient guere a entretenir. Tous les braves hommes estans

1. Par exemple, le polygraphe italien Polydore Virgile (1470-1555) et son livre : *De Inventoribus rerum*.

2. *Insulce*. Sot, du latin *insulsus*.

3. *Housse*. FURETIÈRE : Se dit aussi des couvertures qu'on met sur la selle des chevaux tant pour l'ornement que pour se garantir des crottes.

4. *Lutetia*, de *lutum*, boue (étymologie hasardeuse).

5. *Crotte de Paris*. LE ROUX DE LINCY, *Livre des Proverbes français*, t. I, p. 379, ne cite que la moitié du dicton : Il tient comme boue de Paris. Cf. SAUVAL, *Histoire de la ville de Paris*, t. II, p. 23.

aujourd'huy bottez nous monstrent que la botte est une partie essentielle du Gentil-homme, et nous suivons en cela les nobles Romains qui portoient un brodequin appellé en leur langue *cothurnus*, et laissoient aux roturiers un petit escarpin nommé *soccus*, qui ne venoit qu'a la cheville du pied de mesme que nous laissons les souliers pour les hommes de basse estoffe. Mais ces Romains n'avoient que des bottines, ils n'avoient pas de vrayes bottes. S'ils en eussent eu, et qu'ils en eussent sceu l'utilité, il leur eussent dressé un Temple aussi bien qu'a toutes les autres choses qu'ils estimoient, et sur l'autel il y eût eu une Déesse bottée et esperonnée, qui eust eu des Courroyeurs et des Cordonniers pour Sacrificateurs et pour Prestres, et ses victimes eussent esté des vaches escorchées pour faire des bottes de leur peau. Mais quel besoin de leur dresser un Temple, puis que chacun les porte au cœur et aux pieds, et qu'il y a tel, qui a passé plus de trois ans sans marcher autrement que botté afin de paroistre plus brave et plus accoustumé a la fatigue ? Les chevaliers de la table ronde[1] estoient tousjours armez : de sorte qu'il sembloit que la cuirasse fust collée sur le dos. Les Centaures estoient tousjours a cheval, et s'y tenoient si ferme qu'il sembloit que ce ne fust qu'un corps que celuy de leur monture et le leur : et pour ce subjet les Poëtes ont feint qu'ils estoient moitié hommes et moitié chevaux. Ainsi, ne quittant point la botte, il semble qu'elle soit de nos membres : et quand quelqu'un est mort en une bataille nous disons seulement, il y a laissé les bottes[2], comme si elles estoient

1. Les Chevaliers de la Table Ronde étaient restés populaires au XVII[e] siècle. Cf. CHAPELAIN, *De la lecture des anciens romans*.

2. *Laisser les bottes*. FURETIÈRE : On dit qu'un homme a laissé ses bottes en quelque endroit pour dire qu'il y est mort, et aussi qu'il

le vray sejour de l'ame du Chevalier, et elle y habitoit autant voire d'avantage que dans le corps. Aussi, a dire la verité, c'est là que nous devons avoir l'esprit, pour manier le cheval a tous propos[1], et bien souvent nous en tenons le salut de nostre vie. On me dira qu'un Baron ayant trouvé aux champs une Bergere qu'il aimoit donna son cheval a garder a son laquais, et la mena en un lieu escarté où il voulut cueillir la rose : mais que la fille l'ayant prié de permettre qu'elle le debouttast avant que jouyr d'elle, de peur qu'il ne gastast sa cotte et chausses, elle ne luy tira les bottes qu'a demy et s'enfuit, le laissant là si empestré, qu'au premier pas qu'il voulut faire pour la poursuivre, il se laissa tomber entre des espines qui luy dechirerent tout le visage[2]. Voila un grand accident, mais il ne le faut imputer qu'a sa sottise de s'estre laissé tromper. Les bottes n'en sont point plus mesprisables. C'est avec elle qu'on court le benefice[3], qu'on va trafiquer, et qu'on va voir sa maistresse. C'est une necessité aux braves hommes d'en porter s'ils veulent paroistre ce qu'ils sont, et a beaucoup d'autres s'ils veulent paroistre ce qu'ils ne sont pas. Si l'on est vestu de noir l'on vous prend pour un Bourgeois, si l'on est vestu de couleur, l'on vous prend pour un joueur de violon ou pour un basteleur, specialement si l'on a un bas de soye de couleur differente ; mais arriere ces opinions quand l'on a des bottes qui enrichissent toute sorte de vestemens. Que personne ne me blasme donc plus

graisse ses bottes pour dire qu'il se prépare à un long voyage, et même à la mort.

1. *A tout propos.* FURETIÈRE : A tout moment, en toute occasion.

2. Cf. la 24e des *Cent Nouvelles Nouvelles*, qui toutefois diffère quelque peu.

3. *Courir le bénéfice.* OUDIN, p 39 : Métaphorique, hanter les mauvais lieux ; vulgaire.

d'estre botté, s'il ne veut paroistre un esprit Heteroclite [1].

Voila en substance l'Oraison demonstrative qu'Hortensius fit pour les bottes, et je voudrois me pouvoir souvenir des passages Latins qu'il y entre-mesla. Nous feignimes que nous trouvions tout cela fort excellent, et la premiere fois que l'Escluse le vid, il luy presenta ces vers qui estoient sur ce suject.

Les bottes sont en tel credit,
Depuis qu'Hortensius nous a dit
Combien leur chaussure est commode,
Que les plus mignons de nos Dieux,
En veulent porter a la mode,
Pour monstrer comme ils sont Gentils hommes des Cieux.

Le Destin se meurt de soucy,
D'en avoir de peau de Roussy [2],
Laissant son antique savatte,
Et le Temps qui marche si doux
Avec des pantoufles de natte [3]
Desire estre botté tout de mesme que nous.

Poursuivant un dessein nouveau,
Qui s'est enclos en mon cerveau,
Je veux aussi donner des bottes
A chacun des pieds de mes vers,
Afin qu'ils se sauvent des crottes,
En courant le galop parmy cet Univers.

O que ces vers furent agreables a Hortensius, qui croyoit que l'Escluse l'avoit beaucoup en estime. Il l'aima depuis par dessus tous; et ce bon matois [4] conti-

1. *Hétéroclite.* FURETIÈRE : Se dit figurément en morale de celui qui ne vit pas comme les autres hommes, qui est bourru et singulier dans ses mœurs, ses habits, ses sentiments. Il est bas en ce sens.
2. *Peau de Roussy.* Peau, ou cuir de Russie.
3. *Natte.* Paille tressée.
4. *Matois.* Voir la note de la page 78.

nuant de feindre, obtint de luy tout ce qu'il voulut. Ils ne bougeoient plus d'ensemble, et il sembloit qu'ils ne fussent qu'un. Toutefois l'amitié fut un peu alterée, un jour que l'Escluse communiquoit de ses vers a Hortensius. Ce pedant ne les trouvoit pas a son goust et l'autre soustenoit qu'ils estoient bons. Hortensius dit qu'il n'y entendoit rien, et qu'il ne devoit pas parler davantage : car il faut que vous sçachiez qu'il s'estimoit assez sçavant pour nous faire la leçon a tous, et qu'il croyoit estre nostre Roy. Aussi l'Escluse lui en avoit il donné la qualité, et neantmoins il ne se pût tenir dans la complaisance pour ce coup, il dit a Hortensius qu'il estoit aussi capable que luy pour le moins, ce qui le mit tellement en colere qu'il le fit sortir de violence hors de sa chambre, et le menaça de le faire battre s'il causoit d'avantage. L'Escluse me vint apprendre la querelle qu'il avoit euë contre lui. Je lui dis que cela n'estoit pas bien, veu qu'Hortensius lui avoit presté de l'argent et lui avoit fait beaucoup d'autres courtoisies, et qu'il ne faloit point estre mal avec lui, s'il ne vouloit que l'on les estimast d'aussi mauvaise humeur l'un que l'autre, et qu'en effet c'estoit a lui a dissimuler les injures. Cela le persuada si bien que le lendemain des le grand matin il s'en alla chez Hortensius pour faire la paix avec luy. Il estoit encore au lict, mais son valet ne laissa pas d'ouvrir ; et l'Escluse estant entré dans la chambre, se mit a dire d'abord : Il faut avoüer, Monsieur Hortensius, qu'en vos ouvrages vous estes plus qu'homme; mais que dans vostre colere vous estes pire qu'une beste. Hortensius se sentant picqué, se met en son seant avec le bonnet rouge et la camisole de mesme, et lui repart ainsi : Si je suis une beste, je suis ceste beste du Paradis de Mahomet, qui a des yeux de Saphirs, et les pieds d'Emeraude, le corps

d'or bruny [1], et un pectoral [2] où sont les douze pierres precieuses, a sçavoir, la Sardoine, la Topaze, l'Emeraude, l'Escarboucle, le Diamant, l'Agathe, le Saphir, le Jaspe, l'Amethyste, la Chrisolite, l'Onix et le Beril. Si vous avez toutes ces pierres precieuses, dit l'Escluse, je vous avouë que vous estes la plus brave et la plus riche beste du monde. Je vous dy encore, poursuit Hortensius que si je suis une beste, c'est une de ces bestes du Ciel qui donnent de la lumiere a la terre, comme l'Ourse, le Dragon, le Cygne, le Pegase, l'Escrevisse [3], le Scorpion, le Capricorne, la Balene, le Centaure et l'Hydre. Il faisoit bien soner ces mots là, et se sourioit a tous coups croyant dire une fort excellente chose. L'Escluse luy respondit : Je ne doute point de ce que vous me dites, mais a laquelle de toutes ces bestes ressemblez vous, allez vous a reculons comme l'Escrevisse, ou si vous avez des cornes a la teste comme le Capricorne ? Hortensius lui repliqua qu'il se comparoit au Cygne : et comme l'Escluse vouloit tourner tout cecy en raillerie, il s'alloit mettre en grande colere, mais j'arrivay et les accorday. Toutesfois ils ne furent pas depuis en bonne intelligence, et Hortensius haïssant l'Escluse voulut aussi haïr tous ceux qui le hantoient, tellement que je fus du nombre de ses ennemis : cela fut cause que je cherchay encore une invention pour me mocquer de luy.

1. Le Coran (XXVII, 84) fait simplement mention de cette « beste », dont tout le détail descriptif reproduit ici par Sorel, doit être de l'invention d'un commentateur.

2. *Pectoral.* FURETIÈRE : Ornement que le Grand Prêtre des Juifs portait sur la poitrine. Il consistait en une pièce de broderie enrichie de quatre rangs de pierres précieuses sur chacune desquelles était gravé un des noms des tribus d'Israël.

3. *L'Ecrevisse.* FURETIÈRE : En astronomie on appelle le signe de l'Ecrevisse le signe du Cancer. — Toutes les autres constellations sont toujours connues sous les noms qui leur sont donnés ici.

Un jour me promenant sur le Pont-neuf je vy arriver un homme a cheval vers les Augustins [1], qui avoit une casaque fourrée, un manteau de taffetas par dessus, une espée penduë au costé droict, et un cordon de chappeau faict avec des dents enfilées ensemble. Sa mine estoit crotesque comme son habit, si bien que je me mis a le regarder. Il s'arresta au bout du Pont, et encore que personne ne fust autour de lui, il se mit a parler ainsi, interrogeant son cheval a faute d'autre compagnie. Vien ça, dy, mon cheval, pour quoy est ce que nous venons en ceste place ? Si tu sçavois parler, tu me respondrois que c'est pour faire service aux honnestes gens. Mais, ce me dira quelqu'un, Gentil-homme Italien, a quoy est ce que tu nous peux servir ? A vous arracher les dents, Messieurs, sans vous faire aucune douleur, et a vous en remettre d'autres, avec lesquelles vous pourrez manger comme avec les naturelles. Et avec quoy les ostes tu ? Avec la pointe d'une espée. Non, Messieurs, cela est trop vieil. C'est avec ce que je tiens dans ma main. Et que tiens tu dans ta main, Seigneur Italien ? La bride de mon cheval. Cet arracheur de dents n'eust pas si tost commencé ceste belle harangue, qu'un Crocheteur, un Laquais, une vendeuse de Cerises, trois Macquereaux, deux Filoux, une Garce, et un vendeur d'Almanachs s'arresterent pour l'ouyr. Pour moy faisant semblant de regarder de ces vieux bouquins de livres que les Libraires mettent là ordinairement a l'estallage [2], j'escoutay aussi bien comme les autres. Ayant tant de venerables audi-

1. Le couvent des Grands Augustins, sur le quai de ce nom.

2. Sur les bouquinistes du Pont-Neuf, voir le ballet : *Le Libraire du Pont-Neuf et les Romans*, 1644. Boileau, dans sa Satire IX, parle encore des méchants livres qui vont « Parer demi rongés les rebords du Pont-Neuf ».

teurs, il renforça son bien dire, et continua ainsi. Qui est ce qui arrache les dents aux Princes et aux Roys? est ce Carmeline[1] ? est ce l'Anglais a la fraize jaune ? est ce maistre Arnault qui pour faire croire qu'il arrache les dents aux Potentats, a faict peindre autour de son portraict, le Pape et tout le Consistoire des Cardinaux avec chacun une emplastre noire sur la temple[2], monstrant qu'ils ne sont pas exempts du mal des dents ? Non, ce n'est pas luy. Qui est ce donc qui arrache les dents a ces grands Princes ? C'est le Gentil-homme Italien que vous voyez, Messiours : Moi, moy, ma personne. Il disoit cecy en se monstrant et en se frappant la poitrine, et il enfila apres beaucoup d'autres sottises, s'interrogeant tousjours soy mesme, et taschant a parler Italien escorché, encore qu'il fust un franc Normand. A l'ouyr dire, si l'on l'eût crû, personne n'eust plus voulu avoir aucune dent en bouche : Aussi se presenta-il un gueux auquel il en osta plus de six, car il les lui avoit mises auparavant, et tenant un peu de peinture rouge dans sa bouche, il sembloit qu'il crachast du sang. Messieurs, ce dit apres le Charlatan, je guaris les soldats pour courtoisie, les pauvres pour l'honneur de Dieu, les riches Marchands pour de l'argent. Voyez que c'est d'avoir une dent gastée, viciée et corrompuë, et a quoy cela nuit : vous irez recommander un procez chez un Senatour[3], penserez vous parler a luy il se destournera et dira : Ha, la putrefaction, tirez vous de là mon amy, que vous sentez mauvais, ainsi il ne nous entendra point, et voila vostre

1. *Carmeline*, charlatan du temps qui avait pris pour devise le vers de Virgile : Uno avulso non deficit alter...

2. *Temple*. HUGUET, p. 383 : Temple, ou tempe...

3. *Sénatour*, pour Sénateur. Le Charlatan contrefait une prononciation italienne. De même : Messiours, et plus loin : Doctour, doulour.

cause perduë. Mais vous me direz : n'as tu point quelque autre remede ? Ouy da, j'ay d'une pomade pour blanchir le teint, elle est blanche comme neige, odoriferante comme baulme et comme musc : voila les boëttes. La grande vaut huict sous, la petite cinq avec l'escrit. J'ay encore d'un unguent excellent pour les playes. Si quelqu'un est blessé je le guariray. Je ne suis ny Medecin ny Doctour, ny Philosophe, mais mon unguent fait autant que les Philosophes, les Doctours et les Medecins. L'experience vaut mieux que la science et la pratique vaut mieux que la Theorie.

Tandis que le Charlatan discouroit ainsi, enfin il s'y amusa beaucoup d'honnestes gens, et entre autres Horsius que je remarquay bien, m'imaginant une bonne invention pour en prendre mon plaisir. Je ne fus plus là guere long-temps, car l'arracheur de dents fut contraint de se retirer. Il en vint un autre aussi a cheval qui se mocqua de luy, et luy donna des coups de plat d'espée. Puis qu'ils estoient si subtils et si prompts a arracher les dents, je ne sçay qu'ils ne se les arrachoient l'un a l'autre par vengeance. Je l'esperois ainsi, mais nostre Italien s'enfuit, et ne vint plus guere depuis sur la place, voulant ceder a l'autre. Je l'allay voir un matin avec l'Esclase, et lui dis : Monsieur, il y a un de nos parents qui a des dents qui lui font tant de mal que nous sommes d'avis qu'il les fasse arracher. Toutes fois il ne se peut resoudre, tant il est craintif. Il dit que vous lui ferez mal, encore que dernierement il vous en ait veu tirer beaucoup fort facilement dessus le Pont. Helas, Monsieur, dit le Charlatan, je ne luy feray aucune douleur, si vous voulez tout a ceste heure que je vous en arrache une, vous verrez combien ma main est subtile : Non, ce dis je, je le croy sans l'esprouver. Mais il y a d'avantage, c'est

que nostre bon parent a peur qu'estant edenté, il ne puisse plus mascher ny avoir le ton de voix si agreable. Or vous pourvoirez a cela par les dents artificielles, et vous luy ferez plus de bien qu'il ne pense, le delivrant de la rage qu'il sent. Je le sçay bien, et il voudroit de bon cœur que cela fut fait, c'est pourquoy il vous y faut aller, et, malgré qu'il en ait, luy arracher les dents qui luy nuisent. Vous estes si subtil que quand il ouvrira la bouche pour parler a vous, vous les lui pourrez oster sans qu'il y songe. Au reste apres cela il vous payera honnestement, ou bien nous vous payerons. Le Charlatan croyant tout cecy, nous luy dismes en quel endroit logeoit Hortensius, et comme il estoit prevoyant il prit avec luy deux volontaires de dessus le Pont, pour l'y accompagner, afin de luy ayder en son entreprise. Hortensius qui taschoit a gagner sa vie en toutes façons avoit alors quatre pensionnaires qui alloient en premiere au College de Boncour. Il leur faisoit repeter leur leçon lors que ces gens cy entrerent. Monsieur, luy dit le Charlatan, vos parens m'ont dit que vous avez des dents qui vous font mal, vous plaist il pas que je vous les arrache ? Moi, dit Hortensius, j'en ay de meilleures que vous ; vous me prenez pour un autre. Nullement, dit le Charlatan, l'on m'a dit que vous celeriez que vous y avés mal, afin que je ne vous les arrache point, mais l'on m'a commandé de vous les oster : il faut que je le fasse. Tenez le, garçons, ouvrez luy la bouque bien grande : ça je vous feray si peu de douleur que vous n'en sentirez rien. Les volontaires le voulurent prendre alors par les bras, mais il leur deschargea a chacun un coup de poing. Le Charlatan dit aux Escoliers : Messiours, aydez nous, il faut oster les dents a vostre maistre : On me l'a dit. Cela devroit estre fait. Il le voudroit bien. Il ne craint autre chose sinon

que je luy tasse mal, et je ne luy en feray point. Les Escoliers croyant cecy, taschèrent aussi de l'arrester, et il avoit fort affaire a se despestrer de tant de gens. Enfin il leur dit : Quoy, vous estes aussi contre moy : Ne voyez vous pas que ce sont icy des affronteurs ? Si vous ne me deffendez, je m'en plaindray a vos peres. A ces paroles ils le laisserent et se tournerent contre le Charlatan qu'ils s'efforcerent de chasser. Hortensius prit un baston dont il frappa, et le fit sortir avec sa suitte qui n'osoit se defendre contre un homme qui estoit plus fort qu'eux estant dessus son pallier [1]. Les volontaires estant dedans la ruë dirent au Charlatan qu'ils vouloient avoir le salaire de leur peine. Il leur dit qu'il n'avoit point receu d'argent, et là dessus ils contesterent si bien qu'ils se mirent a le battre, et luy eussent cassé la teste si les voisins ne les eussent separez. Je ne sçay comment il en a esté de l'Arracheur de dents, mais pour Hortensius ce fut un plaisir des gausseries que l'on luy dit depuis touchant ceste advanture.

Il n'a pas sceu que j'avois esté meslé en ceste affaire, tellement que l'ayant un jour rencontré par Paris il m'aborda et me fit des plaintes sur ce qu'il ne me voyoit plus. Je luy dis que j'avois fait quelque petit voyage, mais que j'estois pres d'en faire un grand, et que je m'en voulois aller en Italie. Ce voyage luy pleut tellement qu'il le voulut faire avecque moy, quittant toutes les pretentions qu'il avoit en France. Il croit qu'ayant icy tout

25. C : plût — 27. C : Il croyoit

---

1. *Pailler*. Voir la note p. 73. — On dit proverbialement et figurément qu'un homme est sur son pailler quand il est en lieu où il est le plus fort, comme dans sa maison, son quartier. « Un homme est bien fort sur son pailler. C'est un coq sur son pailler. » (ACAD.)

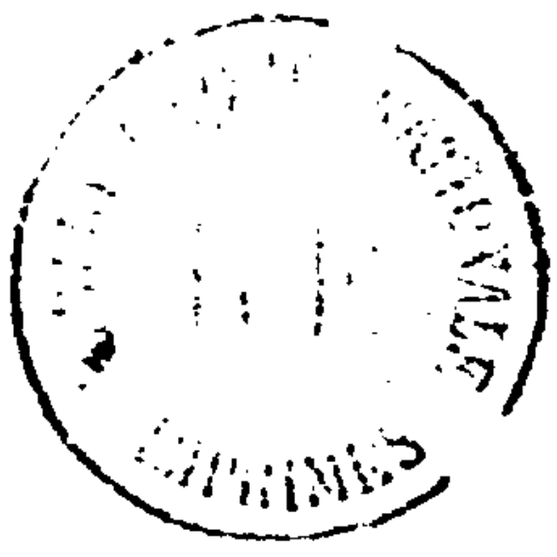
plein de Prelats, les lettres y ont plus de vogue qu'a Paris, et que l'on y fera plus d'estime de luy. Pour moy qui ne suis pas si remuant que l'Escluse, j'ay tousjours vecu en paix avec luy pendant le chemin, et ne me suis point ry de ses extravagances. Au contraire je le reprens modestement de ses fautes, et principalement j'essaye a luy faire quitter l'humeur pedantesque, et les petites rubriques Latines dont il entremesle tous ses discours.

Audebert ayant ainsi finy l'histoire d'Hortensius, Francion le pria de luy asseurer quand il le verroit, qu'il faisoit beaucoup d'estime de luy, afin qu'il le vinst librement visiter et qu'ils en eussent du passetemps. Raymond et Dorini eurent un grand desir de voir un si rare personnage, tellement qu'il falut qu'Audebert leur promist de le leur amener le plus tost qu'il pourroit.

FIN DU DIXIESME LIVRE

15. C: le plus tost qu'il pourroit. Ils avoient dessein tous d'en prendre leur plaisir ainsi qu'ils avoient desja faict, en quoy il n'y avoit rien que l'on pust condamner. Tout ce que nous verrons qui se fit depuis sert ainsi a se mocquer de l'importance de quelques personnes sottes et presomptueuses et il n'y aura plus rien icy qui offence les plus scrupuleux. L'on ne verra plus que des fourbes en toute cette Histoire, où les plus fins seront trompez, apres en avoir trompé beaucoup d'autres pour aprendre a ne mespriser personne, et a mener une vie moins licentieuse.

Fin du Dixiesme Livre



TABLE

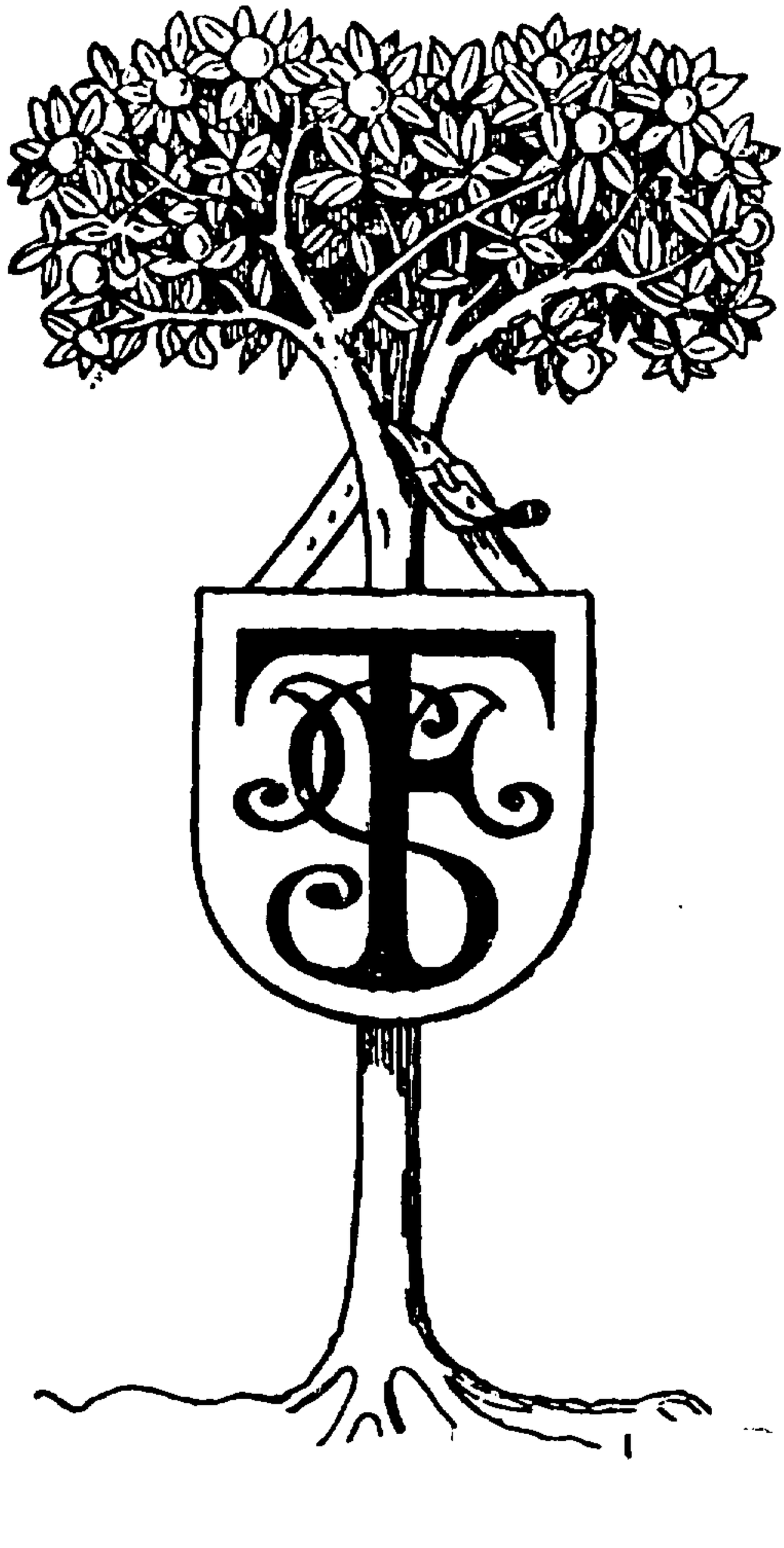
Septiesme Livre..... 1

Note..... 70

Neufiesme Livre..... 71

Dixiesme Livre..... 125

BIBLIOTH... IMPRIMÉS



IMPRIMÉ
PAR
PROTAT FRÈRES
A MACON

SOCIÉTÉ

DES

TEXTES FRANÇAIS MODERNES

La Société des Textes français modernes a pour but de réimprimer des textes publiés dans les quatre derniers siècles, et d'imprimer des textes inédits appartenant à ces mêmes siècles.

Les membres de la Société paient une cotisation annuelle de *vingt francs* dont ils peuvent se libérer par un versement de *trois cents francs*.

Moyennant une cotisation annuelle de *quarante francs*, ou un versement de *six cents francs*, ils peuvent recevoir les publications tirées sur papier de Hollande.

Les exemplaires sur papier de Hollande ne sont pas mis dans le commerce.

Les sociétaires ont droit à toutes les publications de la Société, à partir de l'année de leur adhésion.

Ils ont droit à une remise de 20 % sur le prix de chacun des volumes publiés antérieurement.

La Librairie HACHETTE, à qui a été confié le soin de recevoir les cotisations, se charge également de transmettre à la SOCIÉTÉ les adhésions nouvelles.

PUBLICATIONS
DES SEIZE PREMIERS EXERCICES
(1905-1923)

EN VENTE A LA LIBRAIRIE HACHETTE

HERBERAY DES ESSARTS. Traduction d'*Amadis de Gaule*, livre I (H. Vaganay), 2 vol..... 30 fr.
DU BELLAY. *Œuvres Poétiques* (H. Chamard),
Tome I..... 12 »
Tome II..... 20 »
Tome III..... 10 »
Tome IV..... 15 »
Tome V..... 25 »
RONSARD. *Œuvres complètes* (P. Laumonier),
Tomes I et II..... 30 »
Tome III..... 15 »
DES MASURES. *Tragédies saintes* (Ch. Comte).. ... 12 »
J. DE SCHELANDRE. *Tyr et Sidon* (J. Haraszti)..... 15 »
J. DE LINGENDES. *Œuvres Poétiques* (E.-T. Griffiths). 15 »
ANGOT L'ÉPERONNIÈRE. *Les Exercices de ce temps* (Fr. Lachèvre)..... 20 »
TRISTAN. *La Mariane* (J. Madeleine)..... 10 »
TRISTAN. *La Mort de Sénèque* (J. Madeleine)..... 10 »
BOIS-ROBERT. *Epistres en vers*, tome I (M. Cauchie) 16 »
FONTENELLE. *Histoire des Oracles* (L. Maigron)..... 12 »
Correspondance de J.-B. Rousseau et de Brosselle (P. Bonnefon), 2 vol..... 24 »
VOLTAIRE. *Lettres Philosophiques* (G. Lanson), 3e édit., 2 vol..... 20 »
LAMARTINE. *Saül* (J. des Cognets)..... 10 »
Le Conservateur littéraire, tome I (J. Marsan)..... 16 »
La Muse Française (J. Marsan), 2 vol..... 32 »
VIGNY. *Poèmes Antiques et Modernes* (E. Estève).... *en réimpr.*
VIGNY. *Les Destinées* (E. Estève)..... 10 »

DIX-SEPTIÈME EXERCICE (1924) :

AMYOT. *Demosthenes et Ciceron* (J. Normand)..... 6 fr.
SOREL. *Histoire comique de Francion*, t. I (E. Roy)... 25 »

DIX-HUITIÈME EXERCICE (1925) :

RONSARD. *Œuvres complètes* (P. Laumonier), t. IV. 20 »
MICHELET. *Jeanne d'Arc* (G. Rudler),
Tome I..... 5 »
Tome II..... 10 »
(Ces deux tomes ne se vendent pas séparément.)

DIX-NEUVIÈME EXERCICE (1926) :

SOREL. *Histoire comique de Francion*, t. II (E. Roy). 25 »
Le Conservateur littéraire, t. II (J. Marsan)..... 16 »

VINGTIÈME EXERCICE (1927) :

BOIS-ROBERT. *Epistres en vers*, t. II (M. Cauchie)... 30 »
TH. GAUTIER. *Émaux et Camées* (J. Madeleine).... 15 »

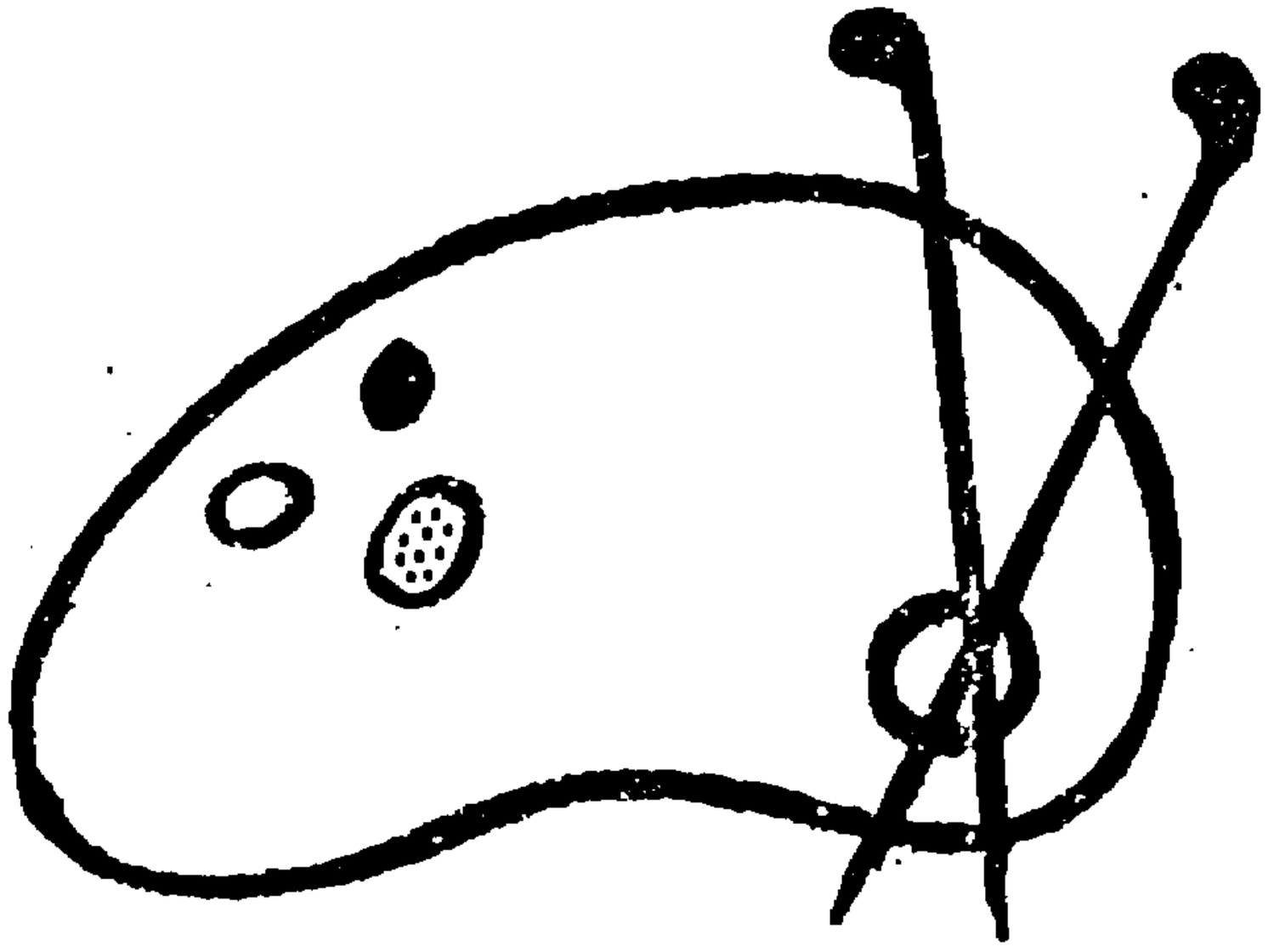
VINGT ET UNIÈME EXERCICE (1928) :

RONSARD. *Œuvres complètes* (P. Laumonier), t. V. 30 »
CH. SOREL. *Histoire comique de Francion*, t. III
(E. Roy)..... 25 »

SOUS PRESSE OU EN PRÉPARATION

HERBERAY DES ESSARTS. *Amadis de Gaule*, suite (H. Vaganay).
DU BELLAY. *Œuvres Poétiques*, t. VI et suiv. (H. Chamard).
RONSARD. *Œuvres complètes*, t. VI et suiv. (P. Laumonier).
AMYOT. *Alexandre et César* (J. Normand).
AGRIPPA D'AUBIGNÉ. *Œuvres* (A. Garnier).
E. PASQUIER. *Recherches de la France*, livre VII (G. Michaut).
— — livre VIII (F. Gohin).
CH. SOREL. *Francion*, suite (E. Roy).
— *Polyandre* (E. Roy).
TRISTAN. *Le Parasite* (J. Madeleine).
SCARRON. *Nouvelles tragi-comiques* (J. Caillat).
BOILEAU. *Satires* (A. Cahen).
Documents relatifs aux *Lettres Philosophiques* (G. Lanson).
Le Conservateur littéraire, suite (J. Marsan).
BALZAC. *Louis Lambert* (M. Bouteron).

MACON, PROTAT FRÈRES, IMPRIMEURS. MCMXXVIII.



Original en couleur

NF Z 43-120-8

Septiesme Livre

Note

Neufiesme Livre

Dixiesme Livre